LE

SOCIALISME

DEVANT LA SOCIÉTÉ

CONFÉRENCES

PRONONCÉES A NOTRE-DAME DE GRENOBLE

dans le carême de 1878

PAR LE R. P. FÉLIX

De la Compagnie de Jésus



PARIS

MAISON A. JOUBY ET ROGER

A. ROGER ET CHERNOVIZ, SUCCESSEURS

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7

1878

LE SOCIALISME

DEVANT

LA SOCIÉTÉ

659. — Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.

PRÉFACE.

Pourquoi l'apparition de ce livre sur le Socialisme? Parce qu'il répond, croyons-nous, au besoin et à la nécessité de l'heure qui sonne. Nous assistons, en ce moment, à un spectacle vraiment étrange. Tandis que, d'un côté, le Socialisme s'affirme lui-même dans des conciliabules retentissants, et fait redire par tous les échos de la presse contemporaine, les audacieux défis qu'il jette à la société tout entière ; tandis qu'il imprime, publie et propage, à travers le monde, ses programmes de transformation ou plutôt de destruction sociale; il se rencontre je ne sais combien d'hommes qui en contestent même la réalité. A les entendre, le Socialisme ne serait qu'un fantôme créé pour effrayer les imaginations ; il serait un mot, rien

qu'un mot, un mot inventé pour faire peur de la révolution et de la république, comme le mot *cléricalisme* fut inventé pour faire peur de la religion et du Catholicisme.

Nous ne voulons pas rechercher quels calculs plus ou moins intéressés portent ces hommes à nier l'évidence, à se fermer les yeux pour ne rien voir du monstre qui menace, et les oreilles, pour ne rien entendre de ses rugissements dont le bruit remplit le monde. Pour le public impartial et pour tous ceux qui ne consentent pas à se tromper à plaisir, citons ici quelques-unes des paroles par lesquelles le Socialisme lui-même dénonce sa présence, et atteste publiquement qu'il n'est ni un fantôme, ni un mythe, mais un fait et une actualité absolument indéniables.

Et d'abord, écoutez ce qu'écrivait un organe avoué et accrédité du Socialisme :

« Travailleurs, prolétaires, va-nu-pieds; vous
« qu'on appelle *la vile multitude ;* vous qu'on
« nomme la *canaille*... Vous qui suez douze ou
« quinze heures par jour, pour augmenter le menu
« des convives du banquet de la vie, au prix de

« quelques misérables reliefs à peine suffisants
« pour subvenir à vos besoins et à ceux des vôtres ;
« méditez ces paroles : Souvenez-vous que vous
« êtes le nombre, c'est-à-dire *la force ;* souvenez-
« vous que vous êtes la misère, c'est-à-dire ***le droit ;***
« souvenez-vous que vous êtes les ***souverains***. Le
« temps va venir d'affirmer effectivement votre
« souveraineté méconnue. » (***Mot d'Ordre***, 1er août
1877.)

Comment, après de telles paroles, oser nier la présence du Socialisme, c'est-à-dire, le péril social? Est-il possible d'appeler avec plus d'audace et d'éclat, ce qui est en bas à frapper ce qui est en haut ?

Écoutez aussi comment, au bruit de ces menaces, un journal réputé conservateur signalait l'apparition de ce mal social, en essayant d'en indiquer le principal remède, que nous essayerons nous-même de faire connaître dans un travail subséquent, si Dieu nous le permet :

« Les tendances actuelles des classes ouvrières
« vers *le Socialisme*, sont une maladie morale.
« Évidemment, à une maladie morale, il faut op-

« poser un remède moral. Empêcher les prédi-
« cations démagogiques, réprimer les complots
« souterrains, c'est retarder l'explosion du mal,
« ce n'est pas le guérir; et le salut de la société
« exige impérieusement qu'on le guérisse dans
« les esprits, dans les cœurs, dans les âmes. Or,
« ceci est surtout l'œuvre de la religion.

« La pratique des vertus chrétiennes est le plus
« sûr moyen d'écarter le mal.

« Une propagande religieuse ferait à coup sûr,
« pour la guérison de *la maladie sociale,* beaucoup
« plus que tous les actes de compression du pou-
« voir ou de répression de la justice. » (*Le Soleil.* Voyez *Univers* du 4 août 1877.)

Naguère un républicain (1), blessé par l'un des siens, ne craignait pas d'écrire :

« Vous avez le triomphe, j'ai la défaite; à
« bientôt la revanche; et ce sera l'avénement
« du *Socialisme* républicain. » (Voyez *Univers,* 10 août 1877.)

Mais voici qui est explicite et qui nous révèle,

(1) Ordinaire.

avec l'existence du Socialisme, le terme où il prétend arriver :

« Nous ne voulons que mettre en pratique le
« *Socialisme*, ou plutôt le *Communisme*. L'État,
« maître de tout, distribuant les fruits de la terre
« selon les mérites et la quantité de travail manuel
« exécuté par chacun, etc., etc.
« Et nous aurons la joie d'assister à l'agonie des
« prêtres, des bourgeois, des capitalistes, etc. »

(Le citoyen Reulig, de Zurich; congrès de Gand. Voyez *Univers*, 17 septembre 1877.)

C'est dans ce congrès qu'on put entendre, et qu'on osa même applaudir les paroles suivantes :

« Le peuple se souvient de 1793 et de 1848...
« Fils de ces grandes journées, ils se lèveront
« (les ouvriers), et ils continueront l'œuvre inter-
« rompue de *Marat*. *Ils nivelleront l'ancien monde;*
« *ils le détruiront pierre par pierre; et sur ces*
« *ruines, ils élèveront l'édifice vigoureux de la*
« *République démocratique et sociale.* » (Robin.)

Et cette année même, à Paris, le 14 janvier,

cent mille hommes accompagnaient à sa dernière demeure un cadavre arraché aux bénédictions de l'Église. L'homme dont la dépouille mortelle recevait cette étrange ovation, avait nom Raspail. Des devises nombreuses, inscrites sur des couronnes d'immortelles, rappelaient à la foule les prétendus titres de gloire de celui qu'on voulait illustrer dans sa mort. Et parmi ces devises qui attiraient les regards de la multitude, on remarquait surtout celle-ci, plus significative, en effet, que toutes les autres :

A l'apôtre du Socialisme !

Enfin, c'est au mois de mars de cette même année 1878, qu'on pouvait lire dans l'un des organes les plus autorisés du Socialisme, des paroles comme celles-ci :

« Notre but, en un mot, est d'arriver à la des-
« truction irrévocable de l'ancien monde. »

Est-ce assez clair, et assez audacieux ?

Nous pourrions multiplier indéfiniment les pa-

roles, les programmes et les manifestes qui attestent, d'une manière éclatante, la réalité du Socialisme au sein de notre société. Il en est que la décence, la dignité et le respect dus à nos lecteurs nous permettraient à peine de redire, et qui sont bien faits pour tenir dans la stupeur une société qui semble ne plus pouvoir s'étonner de rien.

Aussi, une chose est plus surprenante encore que le retentissement de telles paroles au sein des sociétés de l'Europe : c'est l'impunité qu'elles y trouvent ; c'est surtout l'apathie des générations vivantes, qui à force d'entendre ces prédications du pillage, du meurtre et du massacre, passer dans le bruit du siècle, en arrivent à les écouter comme tant d'autres bruits, et ne parviennent plus même à en ressentir la moindre émotion.

Mais ce qui tient dans la stupéfaction la plus douloureuse un observateur attentif au péril qui nous menace, c'est de voir les hommes les mieux placés pour connaître et pour entendre tout ce qui se remue dans la société, en face de ces manifestations si éclatantes, contester ou dissimuler le péril social, et nier jusqu'à l'existence d'un So-

cialisme quelconque. Ils ont dit : Il n'y a pas de péril social ; le Socialisme n'existe pas : et cela, tandis que les menaces de renversement social leur venaient de tous les bouts du monde ; et tandis que le Socialisme à l'œuvre ébranlait sous leurs pieds tous les fondements de l'édifice social, menaçant de le faire écrouler sur leur tête.

Chose étrange, et qu'à peine on aurait pu imaginer ; nous avons vu cette situation bizarre : Au moment même où le Socialisme, dans ses congrès européens, haussait la voix pour se faire entendre partout, et jetait au vent de la publicité ses cris forcenés contre l'ordre social actuel, toute la presse révolutionnaire, sauf de rares exceptions, obéissant à un mot d'ordre, essayait d'étouffer, sous la conspiration du silence, ces manifestations compromettantes. Elle alla plus loin ; elle entreprit de nier l'authenticité des paroles et des discours que redisaient déjà les échos du monde entier ; et il fallut que le Socialisme lui-même, par la bouche de ses organes les plus fameux, vînt protester publiquement contre les démentis qu'on osait donner de ses paroles, de ses discours et de ses pro-

grammes ; il fallut qu'il vînt répondre à d'insolentes dénégations : Vous niez mon existence ; me voici ! Ces discours et ces programmes, ce sont mes programmes et mes discours ; et ces paroles dont vous contestez l'authenticité, je le jure devant le ciel et la terre, ce sont mes paroles. Niez-moi tant que vous voudrez ; je suis ; je m'affirme aujourd'hui, et je règnerai demain.

Non, nier l'existence du Socialisme n'est plus possible, depuis surtout qu'il s'est montré dans la capitale même de la France, à la clarté des incendies allumés, et dans la fumée du sang répandu par ses mains. Il est là, en pleine lumière de l'actualité ; il est là, frappant à la porte de la société qu'il veut prendre d'assaut, comme Catilina aux portes de la Rome antique.

Et, quant à la gravité des problèmes qu'il remue et des dangers dont il menace, il faudrait fermer les yeux aux sinistres lueurs qui nous montrent l'abîme, pour ne le pas reconnaître. Qui pourrait, aujourd'hui, ne pas voir que la question sociale, telle que la pose devant nous le Socialisme, prime, par son immense portée, toutes les autres ques-

tions? Qui pourrait ne pas comprendre que tant de questions qui nous divisent et nous préoccupent outre mesure, questions de forme parlementaire et de formes gouvernementales, ne sont, devant cette question grave, que questions de surface? Et n'est-ce pas pitié, dans une pareille situation, de voir des hommes user leur habileté, leur génie, parfois même le prestige de leur nom, à équilibrer des systèmes, à catégoriser des partis et à classer des opinions politiques, pendant qu'ils laissent dans l'ombre, et souvent voilent d'un silence de calcul et de commande, la souveraine question, la question de vie ou de mort pour l'ordre social tout entier!

Puissent les pages qu'on va lire, aider au moins les hommes de ce temps, à se rendre plus attentifs au péril qui les menace; puissent-elles, surtout, les armer de courage pour combattre par tous les moyens légitimes, ce qu'on doit appeler, dans le vrai sens de ce mot : *l'ennemi*.

Naguère, on a osé dire et redire, en montrant au peuple un fantôme évoqué pour l'effrayer : Voilà *l'ennemi;* et l'ennemi, c'était le *cléricalisme*,

c'est-à-dire, le Catholicisme. Nous disons à notre tour, en montrant, non pas un spectre imaginaire, mais un être réel : Voilà l'*ennemi*, le mortel ennemi, non-seulement de la religion et de Dieu, mais de l'ordre et de la société ; et cet ennemi, c'est le *Socialisme* !

Les considérations que renferme ce livre, pour être tombées du haut de la chaire chrétienne, sous forme de discours ou de conférences, n'en gardent pas moins leur actualité ardente et leur importance de premier ordre. Peut-être même empruntent-elles à cette particularité une importance plus considérable, consacrées qu'elles ont été par le suffrage de nombreux auditeurs, et surtout par la présence des pasteurs, qui leur a donné une autorité que nous n'aurions pas de nous-même, dans la publication d'un livre sous notre responsabilité purement personnelle.

Puissent tous ceux qui les liront, y sentir dans l'accent de notre conviction et de notre amour, l'immense désir que nous éprouvons de faire du bien aux âmes, et de contribuer, pour notre humble part, au salut de la société, et en particulier, au

salut de cette chère France, de cette noble et chrétienne France, que nous avons appris à aimer avec notre père et notre mère, avec le Christ et l'Église.

J. Félix. S. J.

Grenoble, le 22 avril 1878.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

L'IDÉE SOCIALISTE,

OU

LE SOCIALISME COMME IDEE.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

L'IDÉE SOCIALISTE, OU LE SOCIALISME COMME IDÉE.

Justitia elevat gentes, miseros autem populos facit peccatum.
La justice élève les nations, mais le péché rend les peuples malheureux. (Prov. XIV, 34)

MONSEIGNEUR (1), MESSIEURS,

Pour peu qu'on se rende attentif aux signes qui se montrent à tous les horizons de notre société vivante ; pour peu, surtout, qu'on assiste, par la pensée, au spectacle des convulsions sociales qui semblent, parmi nous, ne pouvoir jamais finir que pour recommencer toujours ; il est impossible de ne pas voir qu'il y a, dans le fond de cette société, quelque mal qui la traverse, je ne sais quel mal chronique qui habite au plus intime de son cœur, et qui, par une suite d'explosions de plus en plus rapprochées, fait éclater à sa surface ce qui est dans son fond.

Ce mal social, qui nous condamne, depuis bientôt

(1) Monseigneur Fava, évêque de Grenoble.

un siècle, à un retour en quelque sorte fatal de commotions révolutionnaires, comme certaines maladies condamnent un malade au retour de certaines crises violentes ; ce mal qui tient, par ses racines multiples, à des causes plus ou moins lointaines et plus ou moins saisissables ; ce mal qui traverse aujourd'hui le monde moderne, comme la trombe tempétueuse traverse les cités et les campagnes, et que nous voyons passer au milieu de nous déracinant les principes, corrompant les mœurs, ébranlant la société, la société surtout, directement et spécialement menacée par sa marche orageuse ; eh bien ! Messieurs, ce mal social, ce péché de la société moderne, je le nomme du nom qu'il se donne lui-même : *Le Socialisme*. Le Socialisme, c'est-à-dire un ensemble de *doctrines*, de *passions* et de *conspirations* qui attaquent et prétendent renverser l'état social actuel, ou, si vous aimez mieux, l'*agression doctrinale passionnée et armée* contre la société ; le Socialisme, que de soi-disant penseurs daignaient à peine prendre au sérieux, il y a quarante ans, relégué qu'il était encore dans la région de l'idéologie, et à peine aperçu, par quelques rares esprits, à travers les nuages de l'utopie ; le Socialisme, dont les plus fortes têtes de ce temps estimaient, dans leur calme olympique, qu'il n'y avait pas même à s'occuper, tant sa propre extravagance devait le condamner

à l'impuissance ; le Socialisme, qui trouve encore de prétendus conservateurs assez malavisés pour lui donner la main, et conspirer avec lui jusque dans le forum de la politique, pour la consommation de ses desseins ; le Socialisme, qui naguère descendu des régions de la spéculation et du rêve, dans l'atmosphère brûlante de la réalité contemporaine, nous montrait sa hideuse figure à la lueur de l'incendie, et aujourd'hui encore nous laisse voir, à la clarté d'un présent plein de menaces, l'éventualité d'un effroyable avenir !

Voilà, Messieurs, le sujet spécial de ces conférences ; sujet tout à la fois plein d'actualité ardente et de vérité pratique. Ce que c'est que le Socialisme ? Quel est doctrinalement le point de départ, le moyen de progrès et le point d'arrivée du Socialisme ? Quelle est son origine réelle dans l'humanité ? C'est ce que j'essayerai de mettre dans tout son jour.

Commençons par la question qui en tout doit être la première : à savoir, *ce que c'est* que le Socialisme ?

Dans ce sujet, qui touche par son fond à des fibres fort vibrantes en ce moment, j'ai hâte de déclarer que je prétends planer bien au-dessus de ce que l'on pourrait nommer la politique ou l'esprit de parti. Je ne veux déployer sur vos têtes que deux drapeaux : celui de la société et celui du Christianisme. Dans les

choses même les plus vivantes que j'aurai à dire, je veux me prendre aux choses, et non aux hommes; aux choses, que nous sommes forcés de combattre, non aux hommes, que nous avons l'obligation d'aimer.

Puisse cette parole toucher à un sujet aussi grave qu'il est actuel, avec la force contenue, la hardiesse prudente et la liberté apostolique, que Dieu m'a fait la grâce de porter jusqu'ici dans la chaire chrétienne, et que je voudrais garder encore devant un auditoire, dont je crois sentir d'avance la sympathie bienveillante, et, je l'ose dire, la confiance acquise.

Je vous dirai toute la vérité, mais comme on dit la vérité à ceux que l'on aime et que l'on veut sauver, avec un fraternel amour et une franchise dévouée.

PROLOGUE.

Pour bien entendre ce que c'est que le Socialisme contemporain, vu et considéré en lui-même, il est nécessaire de l'envisager sous ce triple aspect : comme une *idée*, comme une *passion*, comme une *action*; comme une idée qui se propage, comme une passion qui s'allume, comme une action qui s'organise de plus en plus sous nos yeux ; comme une idée qui se propage par toutes les voix de la presse contemporaine ; comme une passion qui s'allume par tous les souffles de la réalité contemporaine ; comme une action qui s'organise et conspire par toutes les puissances de la Révolution contemporaine ; en trois mots qui résument tout : L'*idée* socialiste ; la *passion* socialiste ; l'*action* socialiste. Voilà ce qu'il faut entendre tout d'abord, pour comprendre ce que c'est que le Socialisme et ce que poursuit le Socialisme.

La matière est vaste, trop vaste pour un seul discours. Je croirai avoir assez fait aujourd'hui, si je parviens à vous montrer ce que c'est que le Socialisme comme idée, et quelle est la portée de cette idée. En quoi consiste ce que j'appelle ici l'*idée socialiste?* Quelles sont les conséquences immédiates de l'idée socialiste ? C'est tout le sujet de cette conférence : discours préliminaire, préambule nécessaire pour la complète intelligence de tout ce qui doit suivre.

I

Qu'est-ce que l'*idée* socialiste, ou le Socialisme considéré comme *idée*? Telle est la première question qui se pose devant nous.

Ce que vous devez d'abord bien entendre, en effet, dans le Socialisme, c'est l'*idée*, l'*idée-mère* qui l'a porté dans son sein, et l'a fait apparaître enfin tel que nous le voyons aujourd'hui se produire sous nos yeux. Un tel mouvement dans le monde des réalités serait inexplicable, sans un mouvement antérieur dans le monde des idées. Les idées, dans l'ordre social, sont comme les germes, dans l'ordre végétal. En un sens

vrai, elles sont germes aussi ; elles sont la semence des choses qui viennent plus tard se montrer à la lumière, et croissent plus ou moins rapidement, selon la terre qui les reçoit et le soleil qui les échauffe. Le Socialisme, dans son ensemble, encore bien qu'il puisse s'expliquer par des causes étrangères au monde des idées, est pourtant, lui aussi, l'éclosion d'une idée, d'une idée qui a germé dans le fond avant d'éclater à la surface. Je ne parle pas ici de l'ensemble d'idées qui l'ont amené, je parle de l'*idée propre* qui le constitue doctrinalement, et qui résume, si je puis le dire, le *credo socialiste.*

Certes, Messieurs, je le sais bien, si vous ne considérez dans le Socialisme que ce qu'on pourrait en appeler la réalité vivante, vous vous trouvez en face d'une chose qui semble n'avoir plus guère rien de commun avec le monde des idées. Vous avez devant vous quelque chose comme le lion ou comme le tigre qui obéit à des instincts, et rugit au désert en cherchant une proie. Nous avons sous nos yeux, à l'heure où je vous parle, non plus le Socialisme doctrinal, prétendant relever de l'empire d'une idée, mais le Socialisme brutal, prétendant s'imposer par la grossièreté du fait ; non plus le Socialisme rêveur qui était encore, il y a quarante ans, la séduction de certaines âmes généreuses, mais le Socialisme agresseur, qui

ne demande plus qu'à la force de remplir son programme et de hâter son avénement; non plus le Socialisme contemplateur, promenant dans le monde idéal je ne sais quel amour platonique pour l'humanité, mais le Socialisme destructeur, prêt à promener à travers les ruines du monde réel, le drapeau sanglant de sa fraternité. Nous sommes, en un mot, en face d'un Socialisme qu'on nommerait mieux le Socialisme de la torche et du poignard, que le Socialisme de la doctrine et de l'idée.

Pourtant, on ne peut le nier, le Socialisme se donna avant tout comme une idée, une idée qui allait faire dans l'humanité la plus vaste et la plus profonde révolution qui eût jamais été faite.

Quelle était cette idée? Quels furent, dans cette ère de révolution sociale, le point de départ, la marche et l'aboutissement de cette idée?

Depuis longtemps, j'ai suivi d'un regard attentif le mouvement de cet astre nouveau, et j'ai pu en marquer, dans le ciel changeant de notre monde social, les principales apparitions. D'abord je l'ai vu poindre, comme au matin d'une riante aurore; puis grandir, à travers les nuages de mille systèmes plus ou moins obscurs; puis enfin, arriver à son apogée, dans l'effrayante clarté qu'elle jette aujourd'hui sur notre société nouvelle.

Au commencement, l'idée socialiste s'annonçait comme l'idée de la *Réforme* sociale ; plus tard, dans son mouvement ascensionnel, elle se révéla comme l'idée de la *transformation* sociale ; et voici qu'arrivée à son plus haut point d'élévation, elle se produit comme l'idée de la *destruction* sociale.

Tous, peut-être, vous n'avez pu suivre du regard de votre pensée la marche progressive de cette idée, longtemps retenue dans une obscurité relative, en attendant qu'elle se montrât dans la grande lumière de la publicité.

Je croirai donc vous aider à mieux connaître la généalogie de cette chose aujourd'hui si menaçante, l'*idée socialiste*, en vous signalant surtout, dans son mouvement ascendant, ces trois phases successives, que, pour abréger, je résume en ces trois mots : *Réforme* sociale, *transformation* sociale, *destruction* sociale.

Si vous voulez remonter un peu le courant des idées qui ont traversé le commencement de ce siècle et la fin du siècle précédent, vous constaterez que l'idée-principe ou l'idée-mère du Socialisme, se révéla tout d'abord comme l'idée de la *réforme sociale*, l'idée de l'*universelle harmonie* à restaurer dans notre monde nouveau.

A entendre nos prophètes et nos prétendus messies,

la grande loi de l'universelle harmonie du monde social s'était brisée au milieu de tous les antagonismes humains. Cette loi était à restaurer ou à refaire, et les philosophies de ce temps-là annonçaient, pour un prochain avenir, une régénération humaine, une réforme sociale telle que le monde n'en avait jamais vu, et telle que l'histoire n'en avait jamais raconté; réforme plus grande que celle qu'avait opérée, dans l'humanité, le divin Réformateur lui-même.

Ces philosophies, toutes pleines d'une poésie rêveuse, n'étaient guère que des idylles humanitaires, de charmantes pastorales, nous montrant dans l'avenir, à travers les couleurs du prisme, une humanité vraiment couleur de rose et souriant à son soleil, sous un ciel d'azur; c'était une humanité affranchie de tous les antagonismes du passé, et comme les astres et mieux que les astres, gravitant autour de son centre, dans l'équilibre béatifique de *l'universelle harmonie*.

Ah ! l'harmonie, dans ces beaux rêves et dans ces faciles utopies, elle était partout !

C'était l'harmonie des intelligences dans la vérité;

C'était l'harmonie des cœurs dans l'amour;

C'était l'harmonie des volontés dans la liberté;

C'était l'harmonie des passions dans le plaisir;

C'était l'harmonie des intérêts dans la communauté;

C'était l'harmonie du travail dans l'organisation ;
C'était l'harmonie des hommes dans la fraternité ;
C'était l'harmonie des familles dans l'État ;

C'était, enfin, l'harmonie entre tous les peuples, dans l'unité d'un gouvernement régissant tous les peuples ; et l'*Omni-arque* ou le Monarque universel de cette société universelle, apparaissait de loin, au centre du monde humain, comme le moteur et le régulateur de cette immense harmonie des peuples fraternels.

C'était, en un mot, l'harmonie en tout, l'harmonie partout, l'harmonie toujours, l'harmonie facile et spontanée, naissant d'elle-même et par elle-même du jeu régulier de toutes les forces humaines, replacées — comme on disait en cette langue nouvelle, — dans leur mouvement *normal* et dans leur centre *harmonique.*

Cette idée séduisante, chantée alors par tous les trouvères de la philosophie ou plutôt de la poésie sociale, suivait son chemin parfumé, à travers les fleurs qu'elle semait sur son passage ; elle marchait, environnée du cortége de toutes les erreurs et de toutes les négations dont elle était la résultante et la condensation, et elle disait au monde qui la regardait passer : *Je suis la révélatrice du monde nouveau ; je suis la réforme sociale.*

Et, chose digne d'être remarquée, tandis que la fermentation de tant de doctrines malsaines faisait éclore, comme son produit spontané, l'*idée* socialiste qui s'en dégageait, l'humanité nouvelle semblait l'attirer par tous les souffles qui la remuaient ; et, l'on eût dit qu'elle l'appelait par la respiration maladive qui s'exhalait de son sein. L'idée de *réforme* séduit éternellement l'humanité, parce qu'en effet, il est toujours dans l'humanité quelque chose à réformer. Mais alors, l'état des esprits, en agrandissant son prestige, lui préparait, dans les générations nouvelles, une popularité qu'elle n'avait jamais eue dans les siècles antérieurs.

En ce temps-là, l'humanité souffrait de l'effroyable blessure que lui avaient faite les doctrines du XVIIIe siècle. L'âme humaine, surtout dans les basses régions de la société, sentait la douleur du vide creusé en elle par l'individualisme voltairien. Ces générations séparées du Christ, se sentaient comme étouffées dans les étreintes de ce monstre humain qui s'appelle l'*égoïsme*, l'affreux *égoïsme!* A la lettre, l'humanité, déshéritée de l'amour du Christ, se mourait de l'égoïsme de Voltaire. C'est alors que des flancs agités de cette société malade, un cri s'est échappé : *Amour, fraternité, association!* C'est alors que les novateurs accoururent de toutes parts, pour exploiter

à leur profit ces aspirations de l'âme humaine. C'est alors, enfin, qu'ils proclamèrent ***l'association universelle par l'amour universel;*** et, comme Newton avait résumé, par l'*attraction*, l'harmonie du monde terrestre et du monde sidéral, ils prétendirent fonder, sur la gravitation de l'amour, l'harmonie du monde humain et du monde social.

Telle se révéla d'abord l'idée de ce Socialisme relativement nouveau, faisant sur notre monde moderne sa première apparition. C'était l'idée générale et encore indéterminée de la ***réforme*** sociale.

En se posant pour la première fois dans nos académies et dans nos forums, avec un bruit qu'elle n'y avait pas encore fait, cette idée étonna je ne sais combien d'hommes, même de penseurs qui en avaient à peine soupçonné l'existence. L'idée, pourtant, ne datait pas de la veille; elle était dans la société, depuis le commencement de ce siècle surtout, à une sorte d'état latent. Déjà on avait pu la voir percer à travers les brouillards de la métaphysique socialiste, où les Fourier et les Saint-Simon poursuivaient leurs rêves de réforme universelle; elle s'élaborait, jour par jour, dans des journaux et dans des revues alors célèbres, où de hardis novateurs remuaient jusqu'aux fondements séculaires de toute société, et hasardaient des théories dont les visées n'allaient à rien moins

qu'à changer les conditions organiques de la société, sous le nom toujours prestigieux de réforme sociale.

Jamais le monde des esprits n'avait assisté à un tel *retournement* des intelligences, à un tel renversement d'idées, à une telle perversion du langage. C'était l'orgie intellectuelle s'installant, au nom de la science, dans le monde social; l'absurde même s'y nommait philosophie; la folie s'y intitulait *réforme;* et ce fut l'une des surprises de ma jeunesse curieuse et passionnée pour le vrai, de voir passer devant elle ces utopies bizarres et ces théories excentriques, qui en étaient la stupéfaction.

Jusque-là, l'idée socialiste était demeurée à peu près dans le domaine exclusif de l'abstraction philosophique, et dans les sphères de l'idéologie sociale. Mais après s'être longtemps promenée à travers les obscurités de je ne sais combien de systèmes, bientôt, de ces régions nébuleuses où elle n'était aperçue que par quelques génies novateurs, l'idée était descendue jusqu'aux générations populaires, déjà émues par des souffles nouveaux. Alors, ce ne fut plus seulement sous la plume des savants, sur les lèvres des philosophes et sur les hauteurs des académies, ce fut dans la bouche du peuple, ce fut sur les lèvres du travailleur et au fond des ateliers, que se posa l'idée socialiste, l'idée de la *réforme* sociale. Arrivée là, dans

l'âme ardente du peuple, si prompte à mûrir les idées comme à en précipiter le développement, l'idée socialiste marcha vite dans son évolution progressive, en attendant qu'elle éclatât sous notre soleil chaud, dans sa pleine éclosion. Le peuple, qui entendait peu de chose à cette langue bizarre de la métaphysique socialiste, comprit bien vite, ou que tout cela ne voulait rien dire, ou que tout cela voulait dire la *transformation* à fond de la vie sociale actuelle, et, par suite, l'avénement, pour ce que l'on nomme superbement *les nouvelles couches*, à une grandeur et à un bien-être jusqu'alors inconnus. Puis, sous la séduisante formule : *Il faut réformer la société*, chacun se prit à mettre tout ce qu'il voulait et tout ce qu'il aspirait, toutes ses idées, tous ses rêves, toutes ses utopies. Bientôt, il devint évident pour tous, que les prédicateurs même de l'idée nouvelle entendaient imposer au monde nouveau, non plus une *réforme* seulement, une réforme prise dans le sens vulgaire de ce mot, mais une réforme absolument radicale, c'est-à-dire une *transformation*. Les doctrinaires de l'idée socialiste avaient bien vite compris eux-mêmes, qu'à la réalisation de la loi d'harmonie, telle qu'ils la rêvaient pour le monde de l'avenir, le monde du présent opposait d'insurmontables obstacles ; ils sentirent que toutes les conditions organiques de la société vivante

y répugnaient invinciblement, et que, par conséquent, l'idée nouvelle, pour aboutir, ne devait plus être seulement une *réforme*, mais une *transformation*; et non pas une transformation quelconque, mais une transformation devant changer, du tout au tout, les conditions vitales de la société. Donc, *réformer* ne suffisait plus, il fallait *transformer*.

Ainsi, à l'idée de réforme, avait succédé rapidement l'idée de transformation sociale. Cette idée, dépouillée des voiles dont elle aimait encore à s'envelopper, n'était au fond que la négation théorique de la société, telle qu'elle subsiste depuis qu'il existe des sociétés humaines ; c'était le changement *à fond* du mécanisme social adopté par tous les peuples, et en principe et en fait, reconnu par tous les siècles ; c'était le progrès ou la marche en avant de la Révolution ; c'était la Révolution sociale elle-même !

Les hommes qui agitent les multitudes pour arriver au but de leurs ambitions, s'étaient préoccupés jusque-là de ce que l'on appelle révolution *politique*. Aller d'une royauté à une république, d'une république à un empire, puis d'un empire à une royauté, et puis d'une royauté à une autre royauté : c'était le jeu continu des organisateurs d'émeutes et des faiseurs de révolutions ; et, pour le vrai génie du Socialisme grandissant, c'étaient de véritables jeux d'enfants.

La révolution sociale, annoncée par l'idée socialiste, avait d'autres visées ; elle prétendait, non plus agiter ou changer les surfaces, mais remuer, ou, comme on dit aujourd'hui, *révolutionner* le fond.

Le Socialisme ou la révolution sociale, se distinguait en cela profondément du révolutionarisme politique proprement dit ; il portait son regard jusqu'aux entrailles mêmes de la société. Le révolutionarisme vulgaire, ou simplement politique, ne se meut qu'aux surfaces de la société ; il marche sur les ruines des gouvernements abattus par le bras populaire ; il brise un trône, puis un autre ; il chasse une dynastie, puis une autre ; il crée une république, puis une autre ; il improvise une constitution ; il se joue, si je le puis dire, dans la poussière de toutes les démolitions : poussière de trônes et de constitutions, de gouvernements et de législations ; il s'exalte, il s'enivre d'ambition et d'enthousiasme, au milieu de ces péripéties qui changent et rechangent perpétuellement la scène du monde politique ; scène, en effet, éternellement changeante, où les acteurs passent et repassent, jouant ou recommençant un rôle souvent d'autant plus maudit qu'il fut d'abord plus applaudi : rôles d'un jour, rôles stériles, dont le résultat le plus ordinaire est d'user ceux qui les jouent au contact des hommes ou des choses, et de les faire tomber

de la scène, dépouillés de leur prestige, et trop souvent couverts de la risée populaire, pareils à des acteurs désespérés qui s'enfuient du théâtre où ils viennent de manquer leur rôle...

Ainsi marchait, dans le flux et le reflux de l'opinion et de l'événement, le génie de la révolution politique, laissant le plus souvent, derrière lui, des ruines arrosées de sang.

Mais, après le passage de ces monarchies et de ces républiques, de ces constitutions et de ces législations, de ces rois et de ces empereurs, de ces présidents et de ces dictateurs, de ces ministres et de ces législateurs; après tous ces coups de force ou ces coups d'État, véritables coups de théâtre qui changeaient et changeaient encore cette scène mouvante où la Révolution, depuis longtemps déjà, ne permettait plus ni à un gouvernement, ni à une constitution, ni à un homme, de durer; derrière ce qu'on nommerait bien *le phénomène politique*, une chose demeurait toujours: c'était la *société*; la société toujours la même dans son fond, fond substantiel, fond inaltérable, au-dessus duquel passait, sans pouvoir l'atteindre, le flot des révolutions politiques; la société, avec ses rouages d'aujourd'hui, plus ou moins différents de ceux d'hier, mais avec ses conditions permanentes de vitalité; la société, avec son équilibre nécessaire d'au-

torité et de liberté, de mouvement et de stabilité ; la société, enfin, avec ces trois grandes choses qu'on ne peut détruire sans lui donner la mort : la Famille, la Religion et la Propriété.

Voilà pourquoi, même après tant de ruines accumulées, après tant de victoires remportées, le génie révolutionnaire ne se trouva pas encore content. Il s'était aperçu qu'avec ses efforts de géant, et, même après l'immensité de ses triomphes, il n'avait fait, en somme, qu'une œuvre de surface. Ses illusions de gouvernements plus ou moins constitutionnels et représentatifs, plus ou moins monarchiques ou républicains, étaient tombées sur ces ruines amoncelées par lui-même ; et il se sentit pris du désenchantement de ces révolutions politiques, dont le résultat le plus ordinaire était toujours le repos en moins et la misère en plus.

C'est alors que le génie de la Révolution s'est dit : J'irai plus loin et je pénétrerai plus avant ; je creuserai jusqu'aux premiers fondements de cette société, qu'après tant de changements, je retrouve à peu près toujours la même, avec ses vices séculaires, ses incurables abus et ses tyrannies éternellement renaissantes ; j'arriverai jusqu'à son cœur, jusqu'à ses fibres les plus profondes, jusqu'aux sources même de sa vitalité. Là, je trouverai le vrai principe *vital* des

sociétés humaines, et, bon gré mal gré, je le forcerai de passer dans les faits et d'entrer dans les réalités de l'histoire. Cette société corrompue et désorganisée, je ne me contenterai plus de la *réformer*, je la *transformerai !*

Ainsi, à l'idée de la *réforme* avec succédé rapidement l'idée de la *transformation*. Mais *transformer* même les conditions de la vie sociale, dans le sens acceptable de ce mot, ne suffisait pas encore au radicalisme de l'idée socialiste. Sans doute, la transformation, c'était un progrès sur la réforme ; car, c'était une évolution plus grande de l'idée réformatrice ; mais ce n'était pas l'évolution complète, ce n'était pas le dernier mot de l'idée socialiste. Pour le Socialisme radical, ou si vous voulez, pour le radicalisme socialiste, transformer n'était pas encore assez, il fallait *détruire ;* et, dans sa pensée sincère, la transformation équivalait à la *destruction*.

Le Socialisme avait regardé au fond du corps social ; il l'avait creusé, analysé, disséqué en tous sens ; et il avait dit, en le montrant avec un dédain suprême : « *Pourriture !* Périsse le cadavre, et que de « ses débris pulvérisés, sorte, refait par nos mains, le « véritable corps social. » Il avait visité en tous sens, l'édifice encore debout de la société du passé et du présent, et il avait dit : « Vous le voyez bien ; l'édi-

« fice est mal fait; il est à refaire, de la base au som-
« met. La maison humaine est mal construite; elle
« n'est pas à étayer, elle est à démolir. Non, non, le
« temps n'est plus à la réforme, il n'est plus même à
« la transformation, il est à la *démolition*. Donc,
« qu'elle tombe, la vieille Babylone sociale; et, s'il le
« faut, que de ses ruines fécondées par le sang, sorte
« la Jérusalem brillante de la société nouvelle. La
« réforme sociale, c'était l'illusion de nos pères; la
« transformation sociale, c'était l'illusion encore, il-
« lusion généreuse, mais folle, essayant l'impossible
« pour aboutir au néant. Il n'y a pas à réformer une
« ruine, il n'y a pas à transformer une masure; il y a
« un édifice à démolir, et un édifice à reconstruire.
« Donc, voici ce que je ferai : armé du bras populaire,
« je *détruirai*; et, sur les ruines de cet édifice du
« passé, je construirai l'édifice de l'avenir. »

Ainsi, l'idée socialiste, dans sa marche logique et irrésistible comme la fatalité, arrivait à son aboutissement suprême. Elle avait dit d'abord : « Je *réformerai*; » elle avait dit ensuite : « *Je transformerai* »; et elle disait à la fin : « *Je détruirai*, j'abattrai, je démolirai. » Au commencement, la réforme, avec toutes les séductions de l'unité et de l'harmonie sociale; au milieu, la transformation, avec les promesses d'un renouvellement et l'espérance d'un ra-

jeunissement social; et finalement, la destruction, avec toutes les menaces de l'anarchie et de la mort sociale.

Impossible désormais de se faire, sur ce point, une dernière illusion. Les réformateurs se sont faits transformateurs, et les transformateurs se posent en destructeurs; et cela, froidement, c'est-à-dire théoriquement, et nous pouvons bien le dire, dogmatiquement; car la destruction radicale, ou le déracinement de l'ordre social actuel, entre comme doctrine dans le *syllabus* de l'idée socialiste, c'est-à-dire de l'idée révolutionnaire élevée à sa plus haute puissance.

Le Socialisme vivant, le Socialisme personnifié dans ses vrais représentants, n'en fait plus un mystère; et il ne peut trouver qu'on le calomnie, alors qu'on reproduit ses propres formules. Or, c'est lui, c'est lui-même qui crie tout haut, dans le vent du siècle: « La société actuelle doit périr, et de ses « ruines un nouvel ordre social doit sortir. »

Les premiers prophètes et les premiers prédicateurs de l'idée socialiste, espéraient que l'idée elle-même et par elle-même se ferait accepter, et que l'humanité lui ouvrirait spontanément son âme, comme elle ouvre ses yeux au rayonnement du soleil. Les disciples, aujourd'hui, ont devancé de bien loin le programme des maîtres; ils en ont fini avec la révolu-

tion idéale ; et si l'idée seule, propagée par la parole, ne suffit pas demain à réaliser le programme, ils entendent bien que la force viendra au secours de l'idée, et que la violence, en la contraignant d'entrer dans les faits, en précipitera l'avénement et le triomphe définitifs.

Telle apparaît aujourd'hui, Messieurs, dans sa dernière évolution, l'idée socialiste : La destruction sociale. Et, voici que, son programme à la main, elle se pose devant nous, vous demandant de l'accepter et de réaliser son règne, qu'elle proclame désormais inévitable. Elle somme d'une sommation publique, mais non pas respectueuse, la société vivante de se laisser défaire et puis refaire au gré de ce mauvais génie, qui peut tout pour la destruction et rien pour la création.

Ainsi, cette doctrine, — si tant est que cela se puisse encore nommer une doctrine, — cette doctrine, au commencement, si humanitaire, si pacifique, si fraternelle ; cette doctrine, qui s'annonçait elle-même comme un nouvel Évangile de paix, de liberté et de fraternité ; la voilà qui parle résolûment de guerre, de massacre, de destruction, enfin ! Elle dit que, bon gré mal gré, l'idée socialiste doit passer ; et dût-elle, pour arriver au trône où elle aspire, passer sur des ruines et même sur des cadavres, elle

passera sur les ruines et sur les cadavres ; et les hécatombes humaines, s'il le faut, deviendront l'inauguration sanglante du nouvel ordre social.

Et, chose qu'on peut à peine croire, cette œuvre de destruction sociale, on ose l'assimiler à l'œuvre du Christ réformateur et transformateur de la société ! Oui, cette ère nouvelle qu'on prétend ouvrir devant nous, on la compare à la transformation, disons mieux, à la restauration sociale accomplie par le Christianisme : comme si rien pouvait être en opposition plus flagrante avec la grande transformation accomplie par l'idée chrétienne, que la prétendue transformation rêvée et annoncée par les prophètes de l'idée socialiste ; comme si une révolution accomplie par la force et par la violence, pouvait jamais se comparer à une restauration accomplie par l'amour et par le sacrifice !

O novateurs, ô réformateurs tels que le monde n'en vit jamais ! Quoi ! votre œuvre d'agression, de révolte et de démolition, vous osez la rapprocher du grand œuvre accompli par mon Christ réformateur et libérateur ! Vraiment, vous l'osez ! Ah ! vous oubliez que Jésus-Christ, *Lui*, n'a rien attaqué par la violence, ni rien détruit par la force ; vous oubliez que sa divine sagesse s'est contentée de semer la vérité dans les âmes et l'amour dans les cœurs, comme

le laboureur jette la semence dans le sillon ; et que la vérité et l'amour ont fait leur œuvre dans l'humanité, comme font la sève dans la terre, le sang dans les veines, l'électricité dans toute la nature, c'est-à-dire dans un silence mystérieux, avec une force pleine de douceur, mais avec une infaillible efficacité. Vous oubliez que si le Christ a maudit le mauvais riche, c'est-à-dire la richesse abusant d'elle-même, la richesse sans amour, sans compassion, sans entrailles et sans cœur ; jamais il n'a songé à ameuter le pauvre contre le riche, se contentant de mettre entre l'un et l'autre, cette douce et puissante médiatrice qui se nomme la charité. Vous oubliez, que s'il a fait tomber des bras de tant d'esclaves les chaînes de tant de servitudes, jamais il n'a provoqué entre l'esclave et le maître une guerre fratricide ; et, qu'à mesure que sa doctrine entrait dans l'âme des maîtres, sans violence et sans secousse, les fers tombaient d'eux-mêmes des bras des esclaves affranchis par l'amour ; comme le fruit mûri au soleil, tombe de l'arbre à son heure et en sa saison. Vous oubliez, enfin, que si le divin Réformateur venait, en effet, pour fonder une société nouvelle, son œuvre, son œuvre *à lui*, c'était une création et non pas une destruction : qu'il venait rehausser la société même des corps, en créant le vrai royaume des âmes, et que, loin d'y souffler le feu des

haines et des jalousies sociales, il venait y restaurer ou plutôt y fonder le règne de l'amour et du dévoûment social.

Aussi, Messieurs, rien ne démontre mieux l'antagonisme absolu qui existe entre le Christianisme et le Socialisme, que cet aboutissement où l'idée socialiste est arrivée au milieu de nous, en se révélant et se proclamant elle-même comme l'idée de la *destruction* sociale.

Certes, Messieurs, je ne dis pas que tout homme enrôlé sous le drapeau du Socialisme contemporain, formule aussi clairement et adopte aussi résolûment ce programme de la destruction et de la démolition. Il y a, sous tous les drapeaux, des hommes qui ne voient ni ne comprennent où les conduisent les chefs dont ils acceptent le mot d'ordre : Honnêtes gens abusés par des scélérats, amants passionnés du bien, mais égarés dans la grande armée du mal. Soit : j'admets ces exceptions, toujours possibles et toujours probables; à quoi bon les contester ? Mais je dis que l'idée du Socialisme militant est là tout entière, à l'heure où je vous parle ; oui, là, pour le Socialisme contemporain, est posé le problème qui en ce moment remue le monde : *Comment faire, pour jeter par terre, le plus complètement et le plus promptement possible, ce vieil édifice de la société qui craque de toutes parts ? Et*

comment s'y prendre, après l'avoir renversé, pour faire surgir de ses ruines l'édifice de la société nouvelle?

Oui, tel est le problème dont le Socialisme prétend trouver la solution, fût-ce même dans des fleuves de sang et sous des monceaux de cadavres !

Mais cette société, si vermoulue qu'on la proclame, elle a de fortes bases encore, bases antiques comme l'humanité elle-même :

La *propriété*, qui en est la base matérielle ;

La *famille*, qui en est la base humaine ;

La *religion*, qui en est la base divine.

Voilà pourquoi la marche logique de l'idée socialiste la pousse comme une fatalité, non-seulement à la réforme ou à la transformation, mais à la ruine et à la destruction de ces trois choses sur lesquelles la société repose tout entière : la religion, la famille et la propriété.

C'est ce qui me reste à vous montrer, pour suivre et mesurer, dans ses dernières conséquences, la portée de l'idée socialiste.

II.

Malgré les dénégations insensées de tant d'aveugles de ce temps, je ne crains pas de l'affirmer : oui, telle est l'effrayante portée de l'idée socialiste, poussée par une invincible logique jusqu'à ses dernières conclusions : transformer radicalement, c'est-à-dire, *détruire de fond en comble* ces choses antiques et permanentes comme la société elle-même : La *Propriété*, *la Famille*, *la Religion*; et, par là, renverser tout notre monde social, comme un édifice sur ses fondements ébranlés et sur ses colonnes brisées.

Dites, est-ce là, oui ou non, le dernier mot de l'idée socialiste arrivée à sa conclusion finale? Est-il vrai, oui ou non, que le Socialisme élève, contre ces trois choses, sa protestation publique? Et, en vous dénonçant l'idée socialiste comme essentiellement hostile à la propriété, à la famille, à la religion surtout, sommes-nous des calomniateurs qui inventent le mal pour la satisfaction de l'attaquer? Ou sommes-nous des rêveurs qui prennent des fantômes pour la réalité? Non, mille fois non; nous n'avons nulle envie

de créer le mal pour le bonheur de le dénoncer, ni d'évoquer des spectres, rouges ou noirs, pour le médiocre plaisir de vous en effrayer. Et pourtant, je crois entendre des hommes qui volontiers diraient ici : Calomnie ou chimère : chimère, si vous croyez ce que vous dites ; calomnie, si vous ne le croyez pas. Non, disent-ils, non, nous ne voulons détruire ni la propriété, ni la famille, ni la religion.

Ah ! Je le sais, tous les théoriciens du Socialisme n'osent tous le montrer sous ces formules extrêmes, où l'excentricité de l'idée le dispute à la brutalité de l'expression. Ceux-là surtout qui gardent encore, avec leurs dernières illusions, un reste de pudeur, se récrient contre ce qu'ils appellent nos calomnies ou nos exagérations. Quoi ! détruire ? disent-ils ; mais non, nous ne voulons pas détruire, nous voulons *transformer*. — Oui, ils veulent transformer la propriété ; ils veulent transformer la famille ; ils veulent transformer la religion ; ils veulent transformer Dieu lui-même !...

O prodigieux transformateurs ! Quand donc enfin aurez-vous tout transformé ? Ah ! Nous vous comprenons maintenant ! Un jour, confiants, trop confiants dans la bonne foi que nous aimons à rencontrer partout, nous avons pu subir la fascination de vos séduisantes formules ; aujourd'hui, nous en avons com-

pris le mystère ; il s'est révélé à nous dans de sinistres clartés ; nous le savons désormais, d'une science parfaite, et, nous l'affirmons avec une invincible certitude : Dans vos beaux discours et vos beaux livres, transformation veut dire *destruction*. Quoi qu'il en soit de vos réticences et de vos réserves personnelles, les multitudes qui vous écoutent et vous suivent, ne l'entendent pas autrement. Plus conséquentes et plus sincères que vous-mêmes, elles crient d'une voix sinistre et menaçante : *A bas la société ! Et pour en finir avec la société, il faut en finir avec la Religion, la famille et la propriété.*

Oui, Messieurs, l'idée socialiste attaque la *propriété ;* la propriété, c'est-à-dire la souveraineté individuelle sur le champ, sur la maison, sur le capital, sur l'héritage, si justement nommé *le domaine ;* la propriété, c'est-à-dire, dans l'ordre habituel, le fruit du travail personnel ou le fruit du dévoûment des ancêtres ; la propriété, qui complète l'indépendance de l'homme et fait du propriétaire un roi dans son empire, si restreint soit-il ; la propriété, partout et toujours abritée sous le triple bouclier de la nature, de la justice et de la religion ; la propriété, base matérielle de la société, et sans laquelle la société même s'évanouirait ; la propriété, par laquelle la famille se rattache à la terre natale, comme l'arbre tient au sol par ses

racines; la propriété, partout et toujours réputée saintement inviolable, parmi les peuples qui ont gardé l'honneur de la civilisation; la propriété, que toutes les sociétés ont pratiquée, alors même qu'elles paraissaient la nier, et qu'elles proclamaient encore, même en la violant; la propriété, enfin, que tous vous reconnaissez et pratiquez si bien, que la moindre violation de ses droits vous donnerait des remords que vous ne pourriez apaiser que par la réparation : Voilà la propriété!

Et dès lors, qui pourra la nier, cette chose si légitime, si traditionnelle, si sacrée, dans l'humanité? Comment, en pleine civilisation, après la sanction universelle et séculaire de toutes les écoles et de toutes les philosophies, de toutes les magistratures, de tous les gouvernements et de toutes les religions, comment croire que des civilisés viennent, au soleil de la publicité, contester la vérité de ses titres et la sainteté de ses droits?

Ah! Messieurs, la propriété, elle n'est pas à attaquer, elle est à défendre; elle n'est pas à supprimer, elle est à étendre. Faire au plus grand nombre possible d'êtres humains, par des voies légitimes, ce complément extérieur de la royauté de l'homme et de l'indépendance de la famille, ce serait, sous ce rapport du moins, élever d'un degré le niveau général de

l'humanité contemporaine. Oui, que *tous*, par le travail, par la persévérance, par l'épargne et par la vertu, montent, s'ils le peuvent, jusqu'à cette souveraineté que fait à l'homme la propriété : soit. Ce n'est pas nous qui viendrons élever ici, devant nos frères les prolétaires, une insurmontable barrière ; ce n'est pas nous qui viendrons leur dire, avec un superbe dédain : « Tu n'as pas le droit de posséder ; tu ne pos« séderas pas ! » Non, jamais nous ne la dirons, cette parole antifraternelle. Ah ! l'ambition, l'ambition de posséder quelque chose, ne fût-ce qu'une parcelle de terre, pour la féconder de sa sueur, et en faire l'héritage d'une postérité enrichie par le travail et le dévoûment personnel, certes, c'est une légitime et une noble ambition ; et, c'est l'un des signes qui distingueront à jamais la vie des peuples civilisés, de la vie des peuples sauvages.

Mais, sous le prétexte hypocrite que l'on peut abuser et que l'on abuse, en effet, de la propriété, oser aspirer à la supprimer ? Quelle étrange aberration ! Sous le prétexte insensé d'enrichir tout le monde, même le paresseux, même le fainéant, même le dissipateur, et, osons le dire, le *mangeur* de profession, venir demander la radiation de tous les droits et de tous les actes portant le sceau de la justice ; venir crier devant tous les affamés de ce monde, cette parole

vraiment sauvage : « *La propriété, c'est le vol ;* » cela n'est plus seulement une erreur, c'est un crime, c'est un public attentat contre la société vivante ; car, c'est ébranler, autant qu'on le peut, la base *matérielle* qui porte l'édifice de l'ordre social.

Or, nous voudrions en vain le taire ; le fait est certain, palpable, public ; il retentit d'un bout du monde à l'autre, avec un éclat qui semble présager l'approche des tempêtes sociales : Oui, le Socialisme, ou si vous voulez, l'*idée* socialiste, la seule chose que je considère en ce moment, se prend à la propriété individuelle ; elle la nie radicalement ; elle la proclame une usurpation, une injustice, un *vol*, enfin : Sous cent formules diverses, la même pensée se fait jour et ne parvient plus même à se dissimuler. A entendre les prédicateurs de ce droit nouveau et de cette justice inconnue des nations, le propriétaire est un détenteur injuste que le droit oblige à la restitution ; et le prolétaire, déshérité des biens de la terre, est un maître outragé dans ses droits, et, au nom même de la justice, venant revendiquer sa part du commun héritage.

De là, ces formules célèbres, si pleines de menaces et si grosses d'orages : *Revendication populaire, liquidation sociale*. De là, aussi, le superbe dédain que le pauvre, instruit par ces prédications, laisse tomber jusque sur le bienfait de la charité, affectant

d'y voir non plus un don offert par l'amour, mais un commencement de satisfaction donnée à la justice, sorte d'à-compte préliminaire, en attendant l'heure qui approche d'un acquittement *intégral*.

Ainsi, les doctrines du Socialisme attaquent vraiment la propriété.

Cependant, si vous voulez en croire les prédicateurs de cette justice nouvelle, les apôtres de ce droit nouveau, ils ne veulent pas détruire la propriété, ils ne veulent que la réformer, la transformer tout au plus! Euphémisme charmant! Transformer la propriété! Miracle étonnant, que promet d'accomplir ce thaumaturge nouveau qui se nomme le Socialisme!...

Mais en quoi consiste-t-elle, pensez-vous, cette miraculeuse transformation de la propriété? Écoutez, écoutez! Le miracle est aussi simple que possible: *Dépouiller* tous les propriétaires, pour constituer un seul et unique propriétaire; car encore faut-il bien que la terre soit possédée par quelqu'un. Ce dépouillement légal, sans doute, ne sera pas l'œuvre d'un jour; il se fera peu à peu, lentement, mais sûrement. Et quel sera-t-il, ce propriétaire investi du droit de toute propriété, et couvert du manteau de toute richesse? L'État, le dieu-État; l'État, qui aujourd'hui peut être un honnête homme, et qui demain peut être un scélérat. Ce dieu-État, dont des sages mala-

visés travaillent chaque jour à agrandir l'omnipotence et à multiplier les adorateurs ; eh bien ! ce dieu-État sera l'unique possesseur et l'unique propriétaire. L'État possédera tout ; l'État exploitera tout ; l'État distribuera et répartira tout ; il sera le centre, l'origine et l'aboutissement de tout ; et, dans cet universel domaine où l'État possède tout, dans cet immense arsenal où l'État produit, ou du moins inspire et fait exécuter tout, la société est une *ruche humaine* ; et dans cette ruche, vaste comme la terre, chaque homme est réduit, selon le beau mot d'un auteur, *aux proportions d'une abeille*...

Voilà le chef-d'œuvre imaginé par l'idée socialiste ; voilà le rêve de l'universelle propriété ; c'est le rêve de l'universel aplatissement. Plus d'initiative ni de responsabilité individuelle, plus de liberté ni de royauté humaine, plus de support matériel à la société domestique, plus de base même à la société publique ; droit de tous et droit de personne ; l'universelle servitude devant l'universel despotisme !...

Tel apparaît le prodige de la transformation de la propriété, que promet, dans le présent, aux générations de l'avenir, l'idée socialiste.

Sans doute, Messieurs, tous ceux qui lèvent au milieu de nous ce drapeau de la spoliation légale, ne portent pas jusqu'à ce communisme absolu leur idéal

social ; mais tous y tendent, par le fait, en investissant leur dieu-État du droit de diminuer ou d'agrandir, de faire ou de défaire, sous le couvert de taxes des pauvres ou d'impôts sur les riches, la propriété individuelle. Et ce qui me tient ici dans une sorte de stupéfaction, c'est de voir dans certains hommes, les plus intéressés au maintien de ce principe éminemment conservateur, je ne sais quelle complicité publique ou secrète avec cette idée antisociale au premier chef. Quand donc comprendront-ils, ces étranges conservateurs, la dernière raison qu'ils puissent entendre, la raison de leur intérêt le plus vulgaire et le plus grossier ? Quand comprendront-ils que tenter d'anéantir une chose consacrée par tous les siècles et sanctionnée par tous les peuples, ce n'est pas seulement ébranler les bases antiques de la société, mais que c'est ébranler encore les bases de la famille elle-même ? Quand comprendront-ils que ce qui est menacé par ces doctrines soi-disant sociales, ce n'est pas seulement la patrie, mais encore le foyer ; ce n'est pas seulement le sol qui porte la nation, mais aussi le sol qui porte la famille ? Quand comprendront-ils qu'un jour, peut-être, s'ils ne sortent de leur apathie, ils n'auront plus seulement à courir à la frontière pour arrêter l'invasion de la patrie menacée par l'étranger, mais qu'ils auront à se tenir

debout, armés de pied-en-cap sur le seuil de leur maison, pour arrêter l'invasion du foyer menacé par l'ennemi du dedans? Quand enfin comprendront-ils, ce qui est évident comme l'éclat du soleil, que la même doctrine qui en veut à la propriété, base *matérielle* de la société, en veut aussi à la famille, base *humaine* de la société?

En effet, Messieurs, le Socialisme qui s'attaque à la constitution séculaire de la propriété, s'attaque aussi à la constitution séculaire de la famille. La famille! Ah! s'il est dans l'humanité une chose qui méritait d'échapper à toute agression, une chose qui dans sa constitution intime, n'avait besoin ni de réforme ni de transformation; cette chose, sans contredit, c'était bien la famille: la famille, cette œuvre non de création humaine, mais de création divine; la famille, le reflet le plus beau de la société divine, et le type le plus parfait de la société humaine! Qui eût jamais songé qu'un jour des hommes viendraient pour en attaquer la constitution, et pour essayer de porter, là aussi, sous le nom de réforme ou de transformation, la ruine et la destruction? Ils sont venus pourtant, ces transformateurs à outrance, et ils ont dit: La famille, telle qu'elle est constituée; la famille, telle que les sociétés et les religions l'ont consacrée de siècle en siècle; la famille, appuyée sur

ses antiques fondements, nous résiste et elle nous résistera toujours. Donc, il faut la transformer : sa constitution organique est en contradiction avec la constitution sociale que nous préparons à l'humanité, et que nous inaugurerons dans le présent, pour le progrès des sociétés de l'avenir. Donc, « à bas la « famille séculaire ; à bas surtout la famille contem- « poraine, consacrée par le Christianisme ! »

Ce que c'était, en certains systèmes socialistes, que cette transformation de la famille, il serait à peine possible de vous le dire, et vous pourriez à peine l'entendre. Des socialistes célèbres en ont fait eux-mêmes des tableaux que je ne pourrais reproduire sans étonner votre raison, et sans alarmer votre pudeur. C'était, sous les noms séduisants d'*harmonie familiale*, de *libre sélection*, d'*équilibre passionnel*, la consécration légale d'un libertinage universel ; c'était le progrès de la famille demandé à tout ce qu'il y a de plus honteux en soi, et de plus antipathique à la famille. Tirons un voile discret sur ces dégradations humaines, préconisées comme la loi du progrès social par les grands maîtres du Socialisme, et désavouées depuis, par une postérité pudibonde, rougissant de l'opprobre paternel. Ne disons que ce que l'idée socialiste attaque partout et au grand jour, dans la famille ; et vous allez voir,

même en dehors de ces hontes que nous passons sous silence, ce que doit devenir la famille, livrée en proie aux utopies de nos transformateurs.

L'idée socialiste attaque par-dessus tout, dans la famille, avec la propriété, ces trois choses qui en font l'honneur, la force et la stabilité ; à savoir : *L'unité*, *l'indissolubilité*, *l'hérédité*, et partant, la permanence et la perpétuité.

Et d'abord, elle y attaque l'unité, l'unité dans la trinité : Un seul homme, une seule femme, et la famille entière sortant de l'un et de l'autre ; une seule vie jaillissant de deux sources qui ne forment qu'une seule source : l'unité, dans la famille, comme partout, condition essentielle de l'harmonie, de l'ordre, de la beauté et de la félicité, ah ! Messieurs, qui le croirait ? Cette unité ne plaît pas au socialiste. Partisan acharné des mœurs libres et des libres amours, il aime encore mieux la polygamie consacrée par le Coran et pratiquée par les mœurs musulmanes, que l'unité conjugale consacrée par l'Évangile et sanctionnée par la doctrine et la pratique chrétiennes.

Le Socialisme attaque l'indissolubilité, c'est-à-dire la permanence du lien conjugal. Pour lui, l'indissolubilité devant l'Église et devant l'État, c'est la consécration civile et religieuse de la servitude ; c'est la confiscation théologique et légale de la liberté.

Deux êtres humains enchaînés l'un à l'autre, pour toujours et *quand même* : voilà, voilà surtout ce que ne peuvent entendre les apôtres des libres amours. Ce que la Révolution consacre dans la société, le Socialisme prétend le consacrer dans la famille elle-même: la perpétuité du changement, la liberté indéfinie du divorce et de la séparation ; au nom de la nature et du progrès, le Socialisme revendique tout haut la faculté vraiment révolutionnaire, pour le mari, de renvoyer sa femme, et, pour la femme, de quitter son mari ; à peu près comme font les peuples pour leurs rois et leurs gouvernements ; c'est-à-dire, la révolution permanente dans la famille, ainsi que la révolution permanente dans la société, et, comme conséquence, la suppression de *l'hérédité.*

L'hérédité, c'est-à-dire la tradition du *patrimoine* dans la famille; l'hérédité, garantie de la perpétuité et de la permanence de la société domestique ; l'hérédité, hors de laquelle la famille, sans attache au passé et à l'avenir, n'est, comme l'individu, qu'un phénomène éphémère qui s'évanouit dans le présent; cette hérédité, qui est dans le droit de l'homme et dans le plan de Dieu ; cette hérédité, qui est un prolongement à travers la durée, du travail, des bienfaits et des sacrifices paternels ; cette hérédité, le Socialisme ose la nier en droit et l'attaquer en fait :

« Comment, dit-il, la volonté du mourant peut-elle transmettre, par-delà la tombe du mort, un domaine à sa postérité ? Arrière ce privilége qui assure à l'homme, devenu cadavre, une souveraineté posthume qui répugne à la condition des morts, et confisque la liberté des vivants ! »

Ainsi, le Socialisme attaque tous les principes conservateurs de la famille; et l'idée qu'il souffle dans les intelligences, ébranle tous les fondements de la société domestique, afin de mieux ébranler du même coup les fondements de la société publique.

Du reste, pour se convaincre de l'injure que le Socialisme fait à la société domestique, il n'est pas même nécessaire de suivre dans sa marche destructive, l'idée socialiste; il suffirait de se donner un moment, à soi-même, le spectacle de ses *pratiques.*

Regardez au fond le plus intime des foyers où règne en souveraine, et règne pratiquement, l'idée socialiste : quels foyers, grand Dieu! Et, dans ces foyers, quelles mœurs! Mœurs capables d'étonner jusqu'au paganisme lui-même! Libertinage avoué, consacré par la doctrine, et ne se donnant plus même le voile d'une sanction quelconque, ni religieuse, ni même civile; étalant une dépravation dont on n'a plus même la faculté de rougir; tant l'idée socialiste, en soufflant à travers ces foyers, y a

éteint le flambeau de toutes les saintetés, et fait tomber dans je ne sais quelle fange, l'idéal de la perfection chrétienne, et même l'idéal de la perfection morale !

Ah ! je comprends que des hommes prêchant de telles doctrines et pratiquant de telles mœurs, appellent avec fracas la transformation de la famille ; ils la *transforment*, en effet, et d'une étrange manière ; car ils font du sanctuaire de toutes les saintes mœurs et de toutes les vertus, un foyer de tous les vices et de toutes les corruptions.

J'ajoute qu'ils font de cette école de foi et de religion, une école d'incroyance et d'impiété ; car, le Socialisme, qui en veut à la famille et à la propriété, en veut encore plus à la religion, le plus ferme rempart de la propriété et de la famille.

La religion, et non pas seulement *telle* religion en particulier, mais la *religion*, le commerce efficace entre les hommes et Dieu ; la religion à transformer, c'est-à-dire à *détruire* dans l'humanité : voilà le principal et suprême objectif de l'idée socialiste. « Plus « de religion dans l'humanité ! » Le but est marqué ; le mot d'ordre est donné : sous les noms impopulaires de fanatisme, de superstition et de cléricalisme, supprimer toute religion : tel est l'idéal montré au monde par le socialiste, comme l'idéal même du progrès. Non-seulement il dit aujourd'hui : Plus de pro-

priété, plus de famille, plus de champ, plus de foyer ; il pousse ce cri forcené qui jusqu'ici n'avait jamais, avec un tel éclat, retenti dans le monde : « Plus de « religion, plus d'autel, plus de prêtres, plus de « temple, plus de sacrifice, plus de culte, plus de cé- « rémonies, plus de fêtes religieuses. »

Ainsi retentit, après bientôt dix-neuf siècles de Christianisme et de civilisation chrétienne, cette parole d'impiété vieille de trois mille ans : « *Quiescere « faciamus dies festos Dei à terra ; faisons cesser sur « la terre toutes les fêtes de Dieu.* » Renversons les autels, rasons les temples, égorgeons les prêtres ; et tous ces éléments de la vie religieuse une fois disparus, il n'y aura plus de *religion* ; et de la ruine de toutes les religions, le progrès va sortir.

Jamais rien de semblable ne s'était vu dans l'humanité, n'aurait pu même s'imaginer. Cette publique tentative de chasser, au nom du progrès, toute religion de l'humanité, est un phénomène qui ne s'est jamais produit, non-seulement dans le Christianisme, mais même en dehors du Christianisme. C'est, dans l'histoire du monde humain, quelque chose comme le monstre dans le monde animal ; c'est la monstruosité du XIXe siècle. Sous ce rapport, notre siècle posera devant l'histoire, en portant au front cette inscription honteuse, qui le dénoncera aux siècles

à venir et le marquera d'un stigmate ineffaçable : Moi, le XIXe siècle, j'ai proclamé, par la voix d'un million d'athées, comme la loi de tout progrès, l'abolition de toute religion.

Quoi ! la religion, que l'on trouve au berceau de toute société naissante ; la religion, que l'on rencontre au chemin de toute société grandissante, et que l'on aperçoit surtout resplendissant d'un magnifique éclat, dans la société parvenue à son plus haut sommet de grandeur et de perfection ; la religion, qu'un illustre païen proclamait lui-même la force *motrice* de toutes choses, alors qu'il disait ces étonnantes paroles : « *Omnia religione moventur ; tout se meut par « la religion.* » La religion qui est, en effet, au monde humain, ce que la sève est au monde végétal, ce que le sang est au monde animal, et ce que le calorique ou l'électricité est à la nature universelle, c'est-à-dire, une condition de vie, de mouvement et de fécondité ; quoi ! cette chose céleste qui rattache l'humanité à Dieu, et qui marque le plus haut sommet de la vie humaine ; cette chose qui est au fond de tout, qui pénètre tout, qui meut et féconde tout, entreprendre de la chasser de la terre et de l'arracher à l'homme ?

Ah ! dirai-je ici à ces déracineurs acharnés : que n'arrachez-vous le calorique à la nature, la sève aux

plantes et le sang à nos veines ? Car, en vérité, plus facilement l'arbre vivrait sans la sève, la plante sans la racine, le corps privé du sang qui circule en ses veines, que l'âme humaine ne pourrait vivre sans religion. Ah ! la religion, le sentiment religieux, le besoin du céleste, la passion du divin, la recherche de l'infini ! mais c'est la respiration naturelle de l'humanité de tous les temps et de tous les siècles ! Oui, notre âme aspire le divin, comme notre poitrine aspire l'air qui la fait vivre ; elle gravite vers le ciel, comme notre corps gravite vers la terre ; et tout ainsi qu'une force mystérieuse, mais palpable pourtant, nous attire vers notre centre terrestre ; une force plus mystérieuse et plus palpable encore, surtout une force plus puissante, nous attire vers notre centre céleste : attachés corporellement, par une chaîne infrangible, au lieu des corps, nous nous élançons spirituellement, par un mouvement invincible, vers le lieu des esprits, c'est-à-dire vers l'immortel et l'infini !

Grand Dieu ! Et voici une idée qui vient se poser à l'encontre de ces aspirations, de ces tendances, de ces nécessités invincibles de l'humanité tout entière ; une idée qui inscrit sur sa bannière, ce mot affreux : Plus de religion ; plus de commerce avec Dieu ; plus de Dieu ! Plus rien que l'*homme*, devenu lui-même devant lui-même, sa religion et son

Dieu ! Quel prodige d'aveuglement et d'aberration !

Ah ! cet aveuglement, comment l'expliquer ? Et une telle aberration, comment la comprendre ? Pourquoi, contre la religion, cette guerre systématique ? Pourquoi l'attaque, l'attaque incessante contre la religion, posée comme condition suprême de tout progrès ? A qui fait-elle donc du mal, la religion ? Et quel est son crime de lèse-humanité ? Pourquoi maudire, pourquoi poursuivre, pourquoi proscrire la religion ? Quel mal a-t-elle fait ? *Quid enim mali fecit ?* Ah ! que l'on abuse de la religion, et que cet abus de ce qu'il y a de plus saint devienne ce qu'il y a de pire, selon l'axiome célèbre : *Corruptio optimi pessima* ; je comprends : mais comment proscrire la religion en elle-même, et parce qu'elle est la religion ? Nous sommes ici, ce semble, en face d'un mystère vraiment inexplicable.

Il s'explique pourtant, cet antagonisme flagrant de l'idée socialiste avec l'idée religieuse. Ah ! c'est que le Socialisme sent, par un infaillible instinct, que là, dans la religion, et surtout dans le Christianisme, la religion par excellence, est le fondement divin qui porte tout dans l'humanité ; il sent que tant que cette base ne sera pas ébranlée, l'édifice social ne pourra jamais être tout à fait renversé ; il sent que la religion, même dépouillée de toute influence directe dans

l'ordre politique et social, est encore le dernier rempart qui l'empêche de passer et de toucher à son but; il sent, enfin, que là est la force incomparable, la suprême force qui fait obstacle à ses desseins; il sent que là est la vérité qui repousse toutes ses erreurs; que là est toute la sainteté qui repousse toutes ses corruptions; que là est toute l'autorité qui repousse toutes ses anarchies; que là, en un mot, est la force divine qui dit à l'idée dévastatrice, comme Dieu dit à la mer: « Tu n'iras pas plus loin; *huc usque venies !* »

CONCLUSION.

Donc, Messieurs, une fois pour toutes, tenez-vous pour avertis : Il y a une idée, une idée désastreuse qui traverse le monde nouveau, l'*idée socialiste*. Cette idée, qui ne fut au commencement que l'idée de la *réforme* sociale, et plus tard, l'idée de la *transformation* sociale, cette idée est devenue au milieu de nous, l'idée de la *destruction* sociale.

Et parce que tout édifice social s'appuie sur ces trois fondements : la propriété, la famille, la religion; l'idée socialiste s'attaque plus ou moins directement à la propriété, à la famille, à la religion.

Oui, Messieurs, je vous le dis et vous le dis en

vérité, l'idée socialiste ou le Socialisme considéré comme idée, pousse jusque-là son agression anti-sociale; et je plains les hommes de mon temps demeurés assez aveugles, pour ne pas voir ce qui brille, à tout regard ouvert, avec une effrayante clarté.

En vain, dirai-je ici à ces hommes que rien ne semble ni instruire ni émouvoir, même les réalités les plus terribles, en vain vous fermez les yeux pour ne pas voir et les oreilles pour ne pas entendre; l'agression est là, elle est là aussi radicale et aussi redoutable que possible, menaçant tout ce qu'il y a de plus fondamental et de plus vital dans la société. Oui, Messieurs, on secoue la terre sous vos pieds, en ébranlant et en déracinant le principe de la propriété; on ébranle jusqu'aux murailles et on menace jusqu'au seuil de votre foyer, en attaquant, avec l'unité, l'indissolubilité et l'hérédité, les immortels supports de la famille ; on ébranle, enfin, jusqu'aux fondements de votre propre vie, en essayant de détruire dans vos âmes la religion, cette base divine de la vie, de la famille et de la société humaine.

Donc, Messieurs, il faut résister, résister en face, résister partout, résister toujours, résister quand même à l'idée socialiste, c'est-à-dire, à l'idée de la destruction, du désastre et de la ruine. Loin de vous cette immobilité absurde, cette abstention malavisée

qui laisserait, en se croisant les bras, passer le torrent qui nous porte à l'abîme ; ou cette résignation fataliste qui consisterait à dire : Il n'y a rien à faire ; acceptons notre destinée, fût-ce le dépouillement et le pillage, si ce n'est l'assassinat et le massacre. Arrière cette résignation honteuse, plus digne d'un disciple de Mahomet, que d'un disciple de Jésus-Christ. Il faut résister, résister, vous dis-je !

Mais comment? Comment résister efficacement à l'attaque de l'idée socialiste? Par la force? Par le fer? Par l'acier? Par les armes, enfin? Qui sait si quelque jour vous ne serez pas réduits à cette extrémité deux fois lamentable? Mais ceci n'est plus de mon ministère, ministère de vérité, de paix et d'amour. Ce que je vous demande, c'est la résistance doctrinale à l'idée socialiste; c'est de défendre tout ce qu'elle attaque et d'affirmer tout ce qu'elle nie ; c'est, en un mot, de dire tous ensemble et résolûment le *Credo* de l'universelle affirmation, et, non-seulement de le dire, mais de le publier, de le chanter en face de l'idée socialiste, qui se résume elle-même dans l'universelle négation !

Un peuple chrétien qui dit et chante son *Credo*, qui le dit et le chante tout entier et toujours, ne sera jamais socialiste.

Donc, que toute âme ici le dise; que toute la cité

le dise; que toute la France le dise; que le monde entier le dise : Que le *syllabus* de l'erreur et de la négation soit vaincu par le *Credo* de la vérité et de l'affirmation; que l'idée socialiste soit à jamais tuée dans les âmes par l'idée catholique, la seule véritablement sociale; et la société menacée de périr par le Socialisme, sera sauvée par le Christianisme.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

LA HAINE SOCIALISTE,

OU

LE SOCIALISME CONSIDÉRE COMME PASSION.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

LA HAINE SOCIALISTE, OU LE SOCIALISME CONSIDÉRÉ COMME PASSION.

MESSIEURS,

Nous avons vu ce que c'est que le Socialisme considéré comme *idée*, et quelles sont les dernières conséquences sociales de cette idée.

A sa première aurore, c'est-à-dire, à sa première apparition dans notre société moderne, l'idée socialiste, radieuse, en effet, comme une aurore, s'annonçait comme la *réforme* sociale, par l'universelle restauration de la loi d'harmonie. Plus tard, et à mesure qu'elle avançait dans sa course, cette idée de la réforme sociale se révéla comme l'idée de la *transformation* sociale, c'est-à-dire, comme l'idée du changement à fond des conditions organiques de la société, telle que tous les siècles l'avaient connue. Et aujourd'hui, en face de cette société qui ne consent

pas à se laisser transformer et qui prétend vivre de sa vie normale, l'idée socialiste est devenue l'idée de la *destruction* sociale.

Mais trois choses fondamentales, universelles, et aussi anciennes que la société elle-même, supportent cet édifice séculaire que l'on prétend renverser : la propriété, qui en est comme la base terrestre; la famille, qui en est comme la base humaine ; la religion, qui en est comme la base divine. Donc, pour faire tomber l'édifice, il faut secouer ces trois fondements ; et l'idée, pour arriver à son triomphe définitif, doit passer sur ces trois ruines accumulées : ruine de la religion, ruine de la famille, ruine de la propriété. Si telle n'est pas toujours l'idée de chaque soldat enrôlé sous le drapeau socialiste, j'affirme que c'est l'idée de l'armée prise dans son ensemble, et par-dessus tout, l'idée des chefs qui marchent à la tête de l'armée.

Mais, Messieurs, il faut oser le reconnaître, et surtout il faut oser le dire, le Socialisme n'est plus seulement une *idée*, une idée qui se propage par toutes les voix de la presse ; c'est une *passion*, une passion qui s'allume et s'embrase par tous les souffles de la vie contemporaine. Tandis qu'il y a une idée qui vous crie chaque jour, par les mille voix de la presse socialiste : « J'ai jugé la société ; la société

est à refaire ; » il y a une passion qui crie d'une voix plus formidable, du fond de millions de cœurs : « Je hais la société ; et cette société, je la briserai. »

Aussi, ce que nous avons maintenant à rechercher dans notre Socialisme vivant, ce ne sont plus seulement des opinions, des théories, des utopies plus ou moins hasardées et plus ou moins bizarres, ce sont des passions plus ou moins enflammées et plus ou moins menaçantes pour la société ; ce sont des colères, des jalousies, et par-dessus tout, des haines ; c'est très-particulièrement le fait grave, le fait lamentable, le fait flagrant et public que je nomme ici la *haine sociale* ; la haine sociale, poussée en certains hommes jusqu'au paroxysme et jusqu'à une sorte de folie furieuse et d'exaltation maniaque ; état véritablement morbide, gagnant de proche en proche le cœur des multitudes, et qu'un publiciste nommait bien naguère l'*aliénisme révolutionnaire*. Si ce fléau essentiellement contagieux continuait de sévir , vous pourriez vous attendre à voir s'ouvrir bientôt des asiles nouveaux pour recevoir cette nouvelle spécialité de malades réputés incurables : *L'aliénisme révolutionnaire*, c'est-à-dire, la passion socialiste poussée jusqu'à la folie. Heureusement, ce mal, si grand soit-il déjà, peut encore être conjuré ; mais avant tout, il faut qu'il soit connu et révélé au grand

jour. Le mal le plus dangereux, en tout ordre de choses, c'est le mal caché, le mal latent et ignoré, le mal poursuivant dans les profondeurs de la vie ses ravages sourds. La première chose pour guérir un mal, si ce mal peut encore être guéri, c'est donc de le manifester. C'est ce que je vais essayer de faire en particulier, dans ce discours : vous montrer, dans toute son effrayante réalité, ce mal contemporain que j'ai nommé la haine *sociale*, ou, pour parler plus exactement, la haine *socialiste* ; vous dire :

1°, *Ce que c'est* que cette haine Socialiste, et de quels éléments elle se compose ;

2°, *D'où vient*, parmi nous, cette haine socialiste, et quelles sont les causes principales qui en expliquent l'apparition dans notre société vivante ;

3°, *Où tend* cette haine socialiste, c'est-à-dire, à qui elle en veut, et quels sont, dans la société, ses principaux objectifs.

Voilà, Messieurs, ce que je voudrais pouvoir mettre dans tout son jour. Y réussirai-je tout à fait? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, la réponse à ces trois questions est le sujet de ce discours.

En abordant ce grave et brûlant sujet, je fais, croyez-le bien, violence à mon propre cœur, et je triomphe d'une répugnance que vous comprendrez sans peine. Avec un cœur qui aime, il en coûte de

parler de la haine. Mais on en peut parler avec amour, et c'est ce que je me propose de faire.

O Dieu d'amour, Dieu de la paix et de la fraternité, mettez dans mon cœur la flamme, et sur mes lèvres, l'accent de votre charité ; et que tous mes frères ici présents, en écoutant cette parole qui va leur parler de haine, comprennent et sentent que c'est encore l'amour qui leur parle, et leur parle pour leur faire du bien.

I

D'abord, Messieurs, je demande ce que c'est que cette chose affreuse que j'ai désignée par ce mot : *la haine socialiste.*

Ce que c'est que la haine, il est assez facile de le comprendre, si ce n'est de le dire. Mais la haine socialiste n'est pas une haine comme une autre; elle est effroyablement compliquée : elle est triple et une, tout ensemble; elle se compose à la fois de la haine de l'*homme*, de la haine de la *société* et de la haine de *Dieu*. C'est là ce qui fait de cette haine, un sentiment qui ne ressemble à aucun autre, et cons-

titue un phénomène propre à notre temps. Si loin, en effet, que l'on porte ses regards vers tous les horizons de l'histoire, on n'arrive pas à découvrir la haine sociale telle qu'elle se révèle au soleil de notre siècle, du moins dans les proportions et avec l'intensité que nous sommes forcés de lui reconnaître aujourd'hui ; et ce qui est tout à fait inconnu dans les temps anciens comme dans les temps nouveaux, c'est cette horrible complication de la haine de l'homme, de la haine de la société et de la haine de Dieu.

Pour bien se rendre compte de cet étrange phénomène, il faut donc bien entendre ce que c'est que la haine dans l'homme, ce que c'est particulièrement que la haine dans la *société* ou dans l'ordre social, et ce que c'est surtout que cette haine de *Dieu*, qui est le fond de la haine socialiste.

Ici, je l'avoue, plus que jamais je me sens au-dessous de mon sujet ; j'ai l'impuissance de dire, parce que j'ai l'impuissance de sentir tout ce qu'il y a au fond de cette effroyable chose ; mais je me sens heureux et je me félicite de mon impuissance elle-même.

Essayons, cependant ; et, tout d'abord, essayons de dire ce que c'est que la haine, alors même qu'elle n'a pour objet que *l'homme*.

S'il ne s'agissait que de vous donner, de la haine.

une définition philosophique et métaphysique, je pourrais me contenter de vous dire que la haine n'est pas autre chose que le *retournement de notre amour*. L'amour est le fond du cœur humain; il est le cœur humain tout entier; et la haine, c'est le retournement de cet amour; c'est notre amour fuyant l'objet haï, ou se retournant contre ce qui le blesse ou qu'il croit le blesser : ce qui explique pourquoi les grands amours engendrent des haines grandes comme eux-mêmes.

Ce que vous attendez, et ce que je vous dois ici, ce n'est pas une notion abstraite, c'est une notion concrète de la haine; ce que vous voulez, ce n'est pas une définition seulement, c'est une peinture, un tableau, une sorte de photographie de cette réalité effrayante.

Mais, Messieurs, vous peindre la haine, vous la peindre telle qu'elle est, comment le pourrai-je, moi qui, grâce au ciel, n'ai jamais pu haïr personne ? Mais la haine, si je ne l'ai jamais connue en moi, je l'ai rencontrée hors de moi; j'ai vu le rouge de ses yeux et le frémissement de ses lèvres; je l'ai entendue parler, et je l'ai regardée faire. Et vous, Messieurs, est-ce que vous ne l'avez pas vue passer, la haine?... Et si vous l'avez vue, est-il besoin de la peindre à vos regards ?...

Elle est *aveugle*, elle est *sourde*, elle est *insensible*, la haine ! Elle ne voit, elle n'entend, elle ne sent rien, si ce n'est elle-même ; rien, si ce n'est les noires pensées qu'elle amasse dans son âme, et les affreux sentiments dont elle remplit son cœur.

Elle est *injuste*, la haine ! Elle méconnaît, elle dénature, elle altère. Pour elle, la prudence n'est que la ruse, la franchise n'est que l'insolence, et la réserve que l'hypocrisie ; l'apostolat n'est que l'ambition ; la dignité n'est que l'orgueil ; et l'héroïsme du dévoûment, un calcul d'égoïsme ; car, selon le mot du poète :

« Dans un objet haï, *tout* devient haïssable. »

Elle est *méchante*, la haine ! Non-seulement elle altère ; elle dénigre, elle déchire, elle ment et elle calomnie ; non-seulement elle en veut au mal qu'elle croit voir, mais elle suppose le mal qu'elle ne voit pas ; elle crée le mal afin de mieux haïr, et se nourrit ainsi de l'horrible aliment qu'elle tire de son propre sein !

Elle est *ingrate*, la haine ! Non-seulement elle oublie le bienfait, mais elle s'acharne contre le bienfaiteur, et elle frappe l'amour lui-même du coup de sa trahison. La haine, c'est Saül, Saül soumis à l'esprit du mal, Saül armé par ses noires jalousies, contre son propre libérateur, Saül jetant sa lance à David,

pour attacher à la muraille le vainqueur de Goliath et le sauveur de la patrie !

Elle est *cruelle*, la haine ! Faire le mal est sa vie, détruire est son bonheur ; et, le comble de sa joie, c'est qu'on n'ignore pas le mal qu'elle a voulu. « Va, » dit-elle, « *qu'il meure, et qu'il sache en* « *mourant que c'est moi qui le tue !* »

Elle est *fratricide*, la haine ! Elle veut le massacre et encore le massacre, la ruine et encore la ruine, le sang et encore le sang ; et son suprême triomphe, si vous voulez le savoir, le voici : écraser son ennemi sous les débris de son bonheur, et elle-même vivre, ou plutôt, mourir sur les ruines qu'elle a faites. Aussi, la voix la plus éloquente de la haine, si vous consentez à l'entendre, c'est ce cri de la Romaine, agrandi par le génie d'un grand poète national :

> « Voir le dernier Romain à son dernier soupir ;
> « Moi seule en être cause, et mourir de plaisir ! »

Ah ! Messieurs, cette haine, avec tout ce qu'elle est capable de concevoir et de tenter pour se satisfaire, est-ce que vous ne sentez pas que c'est, dans l'homme, quelque chose de Satan, et, sur la terre, quelque chose de l'enfer ?

C'est ici, en effet, le côté satanique de notre vie, comme l'amour en est le côté divin ; car, Dieu est

amour. Toute haine profonde porte ce caractère de Satan, et elle enferme avec elle-même, dans le cœur qu'elle remplit, tout ce qui est de Satan : les jalousies, les colères, les vengeances, les pensées sinistres, les noirs desseins, et tous ces affreux sentiments que je ne puis peindre dans toute leur vérité effrayante, mais dont vous avez pu voir quelquefois les explosions forcenées et entendre les cris sauvages ; sentiments vraiment affreux, qui nuisent encore plus à celui qui les éprouve qu'à celui qui en est l'objet ; sentiments vraiment sataniques, qui font comme un commencement d'enfer dans ce cœur humain où l'amour, l'amour pur et ordonné, pouvait faire un commencement du paradis !.. Laissez-moi donc vous jeter en passant ce cri d'un cœur qui vous aime et ne vous veut que du bien : Gardez votre cœur de la haine ; car la haine est un serpent qui blesse le cœur où elle entre, et, plus ou moins, le tue de ses poisons. La haine, enfin, c'est le plus grand mal de l'homme ; la haine, avec l'égoïsme dont elle est la fille aînée, c'est pour l'homme, sur la terre, un apprentissage de l'enfer ; car l'enfer, c'est l'éternel égoïsme et l'éternelle haine.

Mais je l'ai dit, la haine socialiste n'est pas seulement la haine de l'homme, elle est la haine de la société. Or, si la haine est le mal de l'homme, il est bien plus vrai de dire qu'elle est le mal de la société ;

et, ce qui est plus horrible et plus satanique encore que ce que nous avons vu jusqu'ici, c'est ce que l'on nomme proprement *la haine sociale.*

Ah ! c'est que la haine est le dissolvant de la vie sociale ; c'est *l'antagonisme même de la société.* Il n'y a donc rien de plus incompatible avec la vie, et, à plus forte raison, avec le progrès social, que la haine dans la société, c'est-à-dire, la haine entre les parties qui composent ce *tout* harmonique que l'on appelle l'ordre social. Rapprochez, en effet, ces deux choses qui se repoussent : la vie sociale et la haine ; ne voyez-vous pas comme l'opposition est partout ?

La vie sociale, c'est l'ordre ; la haine, c'est le désordre.

La vie sociale, c'est l'union ; la haine, c'est la division.

La vie sociale, c'est la fécondité ; la haine, c'est la stérilité.

La vie sociale, c'est la production ; la haine, c'est la destruction.

La vie sociale, c'est le progrès ; la haine, c'est la décadence.

La vie sociale, c'est la civilisation ; la haine, c'est la barbarie.

Aussi, avec ce mal affreux au cœur de la société, si vous le pouvez, faites un peuple heureux, un peuple

grand, un peuple progressif. Ah! vous auriez beau multiplier au milieu de vous tous les miracles du génie, de l'art, de l'éloquence, de la science, de l'industrie, de la richesse, de la politique et de la diplomatie, de la paix ou de la guerre; avec la haine au cœur des peuples, la haine entre les riches et les pauvres, entre les grands et les petits, rien ne pourrait vous sauver. Non, le génie ne vous sauverait pas; non, la science ne vous sauverait pas; non, l'éloquence ne vous sauverait pas; non, l'industrie ne vous sauverait pas; non, la richesse ne vous sauverait pas; non, la politique ne vous sauverait pas; non, ni la paix ni la guerre ne vous sauverait pas. Fussiez-vous tous Cicéron par l'éloquence, César par la conquête, Pompée par le triomphe, Lucullus par la richesse; vous ne pourriez sauver une société menacée de mourir du mal intime qui la dévore.

Ah! c'est que, tant que la haine est dans les âmes, le mal est au cœur même de la société. La haine sociale, c'est le mal de cœur des sociétés; or, pour les sociétés comme pour les hommes, quand le mal gagne le cœur, quand il est au cœur même, la vie est menacée et la mort est toujours proche. Aussi, même vivante aujourd'hui et même assurée de vivre encore demain, la société est malade, inquiète, triste, désolée. Un malaise immense la traverse tout entière; et, avec

ce mal au cœur, la société devient comme une sorte d'enfer. Rien, en effet, mieux que cette haine, ne fait ressembler la société des hommes à la société des démons; car la société des démons, qu'est-ce donc, je vous prie, si ce n'est haïr, haïr encore, haïr éternellement?

Ainsi fait la haine, avec l'égoïsme qui l'engendre. Dans la société, comme dans l'homme, la haine paralyse tout, la haine dévore tout; et, quand elle a tout dévoré, elle se dévore elle-même, montrant par les ruines qu'elle fait et le chaos qu'elle produit, qu'elle est ce que nous l'avons nommée, un enfer dans la société, comme elle est un enfer dans l'homme.

Mais ce qui achève dans la haine socialiste le caractère satanique, c'est la haine directe de la religion, la haine du divin, en un mot, la haine *de Dieu*. Jamais l'homme ne ressemble plus à Satan, et jamais la société ne ressemble plus à l'enfer, que lorsque vient à éclater dans ces haines de l'homme et de la société, déjà si effroyablement compliquées, le phénomène de la haine de Dieu. Or, nous voudrions en vain la taire, cette vérité aussi actuelle qu'elle est effrayante : la haine socialiste porte en son fond le plus intime, la haine du divin, la haine *de Dieu!* La Révolution et le Socialisme en ont fait des aveux assez publics et des manifestations assez éclatantes, pour que sur ce point,

nous n'ayons plus même la faculté de nous faire une illusion.

Écoutez ce que disait naguère, au milieu de vous, un révolutionnaire sincère comme il y en a peu : « La Révolution, dans son essence, n'est ni libérale, « ni démocratique, ni républicaine... La Révolution « est *anti-cléricale,* autrement dit, *anti-religieuse.* « Dans le sens actuel du mot, la Révolution est *impie ;* « c'est le règne de la liberté humaine posée en face « de l'autorité divine. »

Ainsi, le Socialisme parlant par la voix de ses propres sectateurs, le Socialisme, quand il ose dire son dernier mot et montrer tout le fond de son cœur, ne recule pas même devant la formule célèbre de Joseph de Maistre : « *La Révolution est satanique.* »

Et moi-même, Messieurs, à une époque où il pouvait y avoir quelque courage à le proclamer, j'ai osé dire du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris : *La Révolution, c'est Satan dans l'humanité.* Or, le Socialisme, qu'est-ce donc, si ce n'est la Révolution achevée, la Révolution élevée à sa dernière puissance ? La haine du divin, la répulsion de Dieu est donc au fond du Socialisme ; elle en est l'âme et la respiration : car tout vrai socialiste l'aspire et la respire.

Dès lors, vous comprenez comment et pourquoi cette haine socialiste tend à faire de la société des

hommes, la plus effroyable image de la société des démons, et de la terre, une sorte d'enfer.

Ah ! si vous en doutez, évoquez vos souvenirs ; transportez-vous, par l'imagination, à l'une de ces heures sinistres où le démon des révolutions est déchaîné tout à coup sur la société ; alors que toutes les haines qui couvaient au fond des âmes, font au-dehors leur libre et sauvage explosion ; alors qu'il y a du fond des événements comme une voix qui crie : Malheur aux honnêtes gens, malheur aux vertueux, malheur aux saints ! Alors que les foules, poussées comme par un souffle d'enfer, courent à l'attaque de tout ce qui est juste, à l'insulte de tout ce qui est bon, à la profanation de tout ce qui est sacré ; alors surtout que la révolte et le sacrilége se précipitent aux lieux saints pour y étaler leurs débauches !

Effroyable besoin de la passion socialiste, de se ruer dans les temples et de porter l'orgie jusqu'au fond des sanctuaires !

Telle est, Messieurs, en résumé, la haine socialiste ; c'est la haine de la société, compliquée de la haine des hommes et de la haine de Dieu. Eh bien ! cette haine triple et une tout ensemble, cette haine telle que je viens d'essayer de la peindre ou plutôt de l'esquisser devant vous, ai-je besoin d'insister pour vous montrer qu'elle est, à l'heure qui sonne, l'effrayante

réalité de la société vivante? Cette haine, qui parmi vous ne l'a sentie passer, et qui ne l'a respirée, en quelque sorte, dans la brûlante atmosphère où se débat, dans un présent chargé de tempêtes, la question de notre avenir? La haine socialiste, où donc n'est-elle pas et d'où ne sort-elle pas aujourd'hui, je vous prie? La haine socialiste, je la sens dans les *doctrines* même qui portent dans leur sein le germe de toutes les divisions. La haine socialiste, je la sens vivre et croître de jour en jour et d'heure en d'heure, dans les livres, les revues, les journaux, et dans toute cette presse antichrétienne qui semble s'être donné la mission d'attiser le foyer des fureurs populaires. La haine socialiste, je la sens au fond de ces conciliabules plus ou moins souterrains d'où elle s'échappe, bon gré, mal gré, par toutes les ouvertures, comme la flamme par des soupiraux. La haine socialiste, elle se produit dans le bruit de nos luttes et dans l'acharnement des partis aux prises dans nos forums, ou elle éclate parfois, malgré le mot d'ordre de la modération, en effroyables menaces. La haine socialiste, mais qu'est-il besoin d'en attester la présence au milieu de nous, alors qu'est à peine éteinte la flamme des incendies allumés par son souffle, et que semble fumer encore le sang de nos otages versé par ses mains? La haine socialiste, même en dehors de

ces manifestations lugubres qui nous l'ont montrée dans la fumée du sang et à la lueur de nos édifices en feu, qui donc ne la sent vivre et respirer au sein des multitudes ? Qui ne sent, en effet, à la seule respiration de la vie populaire, tout ce que ce cœur du peuple ému par tant de souffles, renferme aujourd'hui de trésors de haine contre la société contemporaine ?

Aussi, quand on écoute en silence ce murmure des âmes, sortant surtout des profondeurs de ce qu'on nomme aujourd'hui le monde des travailleurs, on ne peut se défendre de trembler, si ce n'est pour soi-même, du moins pour la société si profondément menacée par cette haine qui couve au fond des âmes, alors même qu'elle n'éclate pas encore dans les faits, mais toujours prête, au premier signal donné, à faire dans la société sa fatale explosion.

Ah ! c'est que le cœur de ce grand peuple de France, ce cœur que sa religion et sa nature, que sa foi et son sang avaient fait si bon et si aimant, si sympathique et si généreux, des prédications soi-disant humanitaires ont travaillé à le pervertir ; elles ont retourné dans le sens de la haine sa puissance d'aimer ; et, grâce à des inspirations malsaines, disons mieux, grâce à des suggestions sataniques, cette nation française si bien faite pour aimer, selon l'expression de Bossuet, s'est *tournée à haïr*. On lui a déro-

bé en partie, si ce n'est tout à fait, cette fleur et ce parfum d'amour qui faisaient le charme et la beauté de notre race; et moi, frère de ce peuple, issu du même sang et sorti des mêmes entrailles de cette patrie de l'amour, j'éprouve le besoin de demander aux apôtres de l'idée et de la passion socialiste : Qu'avez-vous fait de ce cœur de mon frère, le peuple français? Ah! malheur à vous et malheur à nous; ce grand et noble cœur, vase vivant créé pour contenir et verser l'amour, vous l'avez rempli des poisons de la haine, qui menacent aujourd'hui de nous donner la mort.

II

Jusqu'ici, je me suis contenté de vous montrer ce que c'est que la haine socialiste, avec les trois éléments dont elle se compose : La haine des hommes, la haine de la société, la haine de Dieu. Maintenant, je demande : comment cette étrange passion a-t-elle fait, au milieu de nous, son effroyable apparition? Qu'est-ce qui a produit, dans notre siècle, ce phénomène qu'on n'a jamais vu dans l'histoire, du moins

avec les proportions qu'il a prises et garde encore sous nos yeux?

Je ne demande pas, remarquez-le bien, quelles sont les causes lointaines et primordiales de cette passion, au sein des sociétés humaines; j'ajourne la question grave des origines premières du Socialisme dans l'humanité; je demande seulement ici, quelles sont les causes récentes et les influences relativement modernes qui ont fait naître et grandir en Europe, surtout dans notre France, cette haine socialiste?

Je pourrais dire, avant d'aller plus loin, qu'étant donnée la marche de l'idée socialiste, telle que nous l'avons montrée, la passion socialiste en sortait comme nécessairement. Il est dans la nature de l'homme et dans là logique des choses, que les idées fixes engendrent des passions implacables, et que les idées subversives allument des haines destructives. On pouvait donc s'attendre, que l'idée fixe d'une société à transformer et à refaire, susciterait des passions impatientes d'attaquer, de démolir et d'anéantir la société actuelle; en un mot, la haine socialiste devait sortir naturellement de l'idée socialiste.

Toutefois, même en faisant abstraction de cette force des choses qui fait éclore de l'idée la passion socialiste, on peut signaler certaines causes qui ont

concouru plus particulièrement et plus directement à la naissance, au développement et à l'exaltation de cette passion dans notre Europe, et spécialement dans notre France moderne. Je me contente d'indiquer, entre toutes les autres, les trois causes que voici :

La première, ce fut la séparation du divin, c'est-à-dire la séparation des générations nouvelles, du Cœur de Jésus-Christ Dieu.

La seconde, ce fut la prévarication humaine, qui depuis cette séparation du divin, a contribué, sous toutes les formes et dans toutes les sphères de la vie, à l'agrandissement de cette haine.

La troisième, ce fut la résistance sociale aux exigences de l'idée socialiste ; résistance nécessaire, résistance opiniâtre, qui a surexcité cette haine jusqu'à une sorte d'exaltation.

En trois mots qui résument tout :

La séparation du divin a fait naître la passion socialiste.

La prévarication humaine l'a développée de plus en plus.

La résistance sociale l'a irritée et portée jusqu'à son dernier paroxysme.

Parcourons d'un regard rapide ces vastes horizons que je ne fais ici qu'entr'ouvrir devant vous.

La première cause, la grande et principale cause, dans les temps nouveaux, de ce mal que j'ai nommé la passion socialiste, c'est la séparation des multitudes sans foi et sans religion, du Cœur de Jésus-Christ; c'est-à-dire, la séparation du *divin*, commencée il y a un siècle par l'antichristianisme de Voltaire, et depuis, agrandie parmi nous et consommée par l'athéisme populaire, la plus affreuse chose qui ait jamais été vue dans l'humanité.

Avant cette guerre inouïe, déclarée au Christ lui-même par le patriarche de l'impiété moderne, avant ce schisme sacrilége qui emporta loin de lui les multitudes, à cette guerre vraiment satanique, il y avait, dans les générations chrétiennes, un grand principe d'harmonie sociale, parce qu'il y avait un grand et universel centre d'amour, le Cœur de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Autour de ce centre divin, les générations humaines gravitaient comme des planètes autour de leur soleil, dans la mesure même de l'amour qui les attirait à lui : c'était la réalisation plus ou moins parfaite, selon les temps, de cette parole du Christ lui-même : « Quand j'aurai été élevé, « j'attirerai tout à moi ; *cùm exaltatus fuero, om-* « *nia traham ad me*. »

Alors, sauf les imperfections inhérentes à toute nature humaine, quelle harmonie entre toutes les

classes de la société ! Et, comme reflet de cette harmonie, quelle beauté sociale ! Alors, comme les grands avaient respecter les petits, et comme les petits savaient aimer les grands ! Alors, sous l'influence universelle de l'amour du Christ, comme le riche savait donner libéralement au pauvre, et comme le pauvre savait, par la reconnaissance, répondre au bienfait du riche ! Et comme cet amour du Christ, en régnant sur les cœurs, en chassait ces haines et ces jalousies qui sont aujourd'hui la perpétuelle menace de l'ordre social ! Alors, sans doute, comme partout et toujours, il pouvait y avoir, et il y avait, en effet, des haines partielles ; mais on ne connaissait pas, contre la société, la haine universelle ; il y avait des haines individuelles ; il n'y avait pas de haine sociale : en un mot, il y avait un principe générateur de l'ordre dans la société, parce qu'il y avait un amour commun dans lequel tous, grands et petits, riches et pauvres, pouvaient s'unir et s'embrasser.

Mais un jour, l'impie est venu ; il a jeté dans le monde, contre le Christianisme, ce cri forcené de la haine : « *Écrasez l'Infâme !* » Or, l'Infâme, c'était le Christianisme ; l'Infâme, c'était l'Église catholique ; l'Infâme, c'était le Christ lui-même. Alors cette chaîne divine qui rattachait les unes aux autres, les générations humaines, fut brisée pour des multitu-

des entières ; et bientôt, cet affreux schisme qui devait séparer les hommes des hommes et les générations des générations, fut commencé, puis continué, et enfin consommé dans ce monde plus ou moins séparé du Christ, et plus ou moins redevenu païen.

Dès lors, souffla sur les populations nouvelles, avec le vent glacé de l'égoïsme, le vent plus glacé encore de toutes les haines, et par suite, de toutes les discordes et de toutes les divisions inconnues jusque-là. Alors les hommes se trouvèrent séparés et désunis, plus séparés et plus désunis que les grains de sable du rivage, qu'aucun ciment ne lie. Que dis-je ? Les hommes ne se trouvèrent plus seulement séparés et désunis ; ils se trouvèrent ennemis et acharnés les uns contre les autres, prêts à s'entre-déchirer et à se dévorer mutuellement ; et, un jour, nous avons pu voir ces générations se rencontrant face à face devant les biens de la terre, non pour se les partager, mais pour se les arracher ; pareils à deux lions venus des deux bouts du désert, se rencontrant face à face devant une même proie.

Ainsi, la séparation du grand centre divin a été le point de départ de nos divisions et de nos haines sociales. Allez ; cherchez dans ces générations détachées du Christ, détachées de Dieu même, un point qui les unisse, un centre qui les attire et puisse les

harmoniser ; il n'y en a plus. Pour tous ces êtres désunis, plus rien qui les rassemble au sein d'un même et fraternel amour ; chaque être humain, ressaisi par l'égoïsme, se retire sur lui-même pour se faire devant lui-même son seul et unique centre. Et parmi ces êtres désagrégés et séparés par l'antichristianisme, il s'élève des antagonismes inexprimables et des haines innommées. De ces générations séparées de l'amour divin, l'amour humain s'est enfui ; et, pour réaliser l'harmonie tant préconisée par les prophètes de l'idée socialiste, il ne resta plus, dans ces générations nouvelles, que ces deux choses qui divisent et arment les uns contre les autres, les hommes qu'elles séparent : L'*égoïsme et la haine !*

La seconde cause générale qui a contribué à développer parmi nous le phénomène de la haine *socialiste*, c'est la *prévarication humaine* succédant à la séparation du divin, et prenant, aux regards des peuples, des proportions qu'on lui avait à peine connues dans le paganisme lui-même : prévarications morales, prévarications littéraires, prévarications philosophiques, rien ne lui a manqué ; et tout a conspiré, pour amasser au cœur des multitudes, ces trésors de haines qui menacent d'éclater aujourd'hui sur la tête même des prévaricateurs.

Prévarications *morales*. Ainsi, les grandes orgies de

la cupidité, la passion effrénée de s'enrichir, les scandales de l'agiotage et les publics abus de la richesse. Ainsi, les déportements du sensualisme, la fureur de jouir, de jouir quand même et de toutes les manières, les contrastes irritants des jouissances des uns et des souffrances des autres. Ainsi encore, le déploiement d'un luxe insolent, apparaissant aux regards d'un peuple déshérité, comme une publique insulte à sa misère. Nos dépenses de Crassus et nos soupers de Lucullus réapparaissant en pleine civilisation chrétienne, aux regards des affamés. Et puis, notre luxe de Sardanapale, et les festins de Balthazar dans nos modernes Babylones ; en un mot, l'égoïsme, l'égoïsme monstrueux fermant au cœur de ceux qui possèdent, les sources de la charité et de la libéralité. Ah ! Messieurs, tous ces désordres, tous ces scandales, toutes ces orgies, toutes ces débauches de notre siècle, est-ce qu'ils n'ont pas contribué à créer lentement, mais sûrement, au cœur des multitudes, le foyer des haines sociales ? Sous ce rapport, qui parmi nous ne peut et ne doit, plus ou moins, se frapper la poitrine et dire devant Dieu et sa conscience : C'est ma faute ; car, à ce foyer menaçant des haines populaires, moi aussi, j'ai jeté au moins une étincelle. Qui peut ignorer, en effet, que tous ces spectacles de faste babylonien, de luxe païen et de jouissances sybaritiques,

développent jour par jour et heure par heure, au cœur des peuples déshérités de tout cela, la triple passion de commander, de posséder et de jouir; et que ces passions portent dans leur sein les germes féconds et toujours grandissants des haines populaires?

Oui, croyez-le bien, telle est l'une des causes les plus tristement efficaces de ces haines qui font aujourd'hui le grand péril de la société, l'exemple permanent et toujours grandissant, même au milieu de nos immenses ruines, des désordres, des prévarications et des débauches de notre vie morale.

Et, chose plus désolante encore à voir, et surtout à dire : tandis que les haines allumées au cœur des populations, par ces spectacles scandaleux et par ces convoitises dévorantes, grandissaient de plus en plus au milieu de nous, attisées qu'elles étaient par tous les souffles de ce siècle corrompu, nous avons vu et nous voyons encore la littérature contemporaine souffler sur ce feu des haines populaires.

Qui ignore ce qu'ont fait et font encore, pour accroître et embraser ce foyer redoutable de la haine, nos romanciers socialistes, nos poètes socialistes, nos dramaturges socialistes, nos historiens socialistes, nos chroniqueurs socialistes, et en particulier, notre journalisme socialiste? Est-ce qu'une grande partie

de la littérature n'a pas été et n'est pas encore une conspiration publique, pour souffler la haine sociale au cœur des multitudes?

Et sous ce rapport, la prévarication philosophique est-elle moindre que la prévarication littéraire ? Que n'ont pas fait tant de faux sages de ce siècle, pour amener ce résultat lamentable ? A force de briser dans les âmes, avec toutes les croyances, tous les freins des passions ; à force d'ébranler jusqu'au fond des consciences, les derniers remparts de la justice ; à force d'y obscurcir, par l'ombre des négations, jusqu'à la notion même du bien et du mal, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste ; à force de faire la ruine dans les intelligences dévastées, et le vide dans les cœurs ravagés ; ajoutons : à force de surexciter jusque dans le corps lui-même, par la prédication des doctrines matérialistes, la faim et la soif des plus grossières jouissances ; en trois mots : à force de mettre, au nom de la philosophie et de la science, le scepticisme dans les intelligences, l'égoïsme dans les cœurs et le sensualisme dans les corps : qu'avons-nous fait? Ah! nous avons fait de ce peuple déshérité de la foi, de l'espérance et de l'amour du Christ, l'universelle et perpétuelle menace de notre société moderne. Cette société démantelée de tous ses remparts de doctrine, de respect, d'obéissance et d'amour, nous l'avons

exposée aux assauts de la révolution, et non plus seulement de la révolution idéale et contemplative, mais de la révolution passionnée, fanatique, brutale, qu'un publiciste nommait bien naguère, « la ré« volution fauve, la révolution des cupidités furieuses « et des assouvissements cyniques. » Et tandis que toutes nos prévarications morales, littéraires et intellectuelles, agrandissaient ce courant des haines populaires, la société, par ses nécessaires résistances, allait les pousser à leur dernière exaltation.

La troisième cause, en effet, qui explique l'apparition de la haine sociale, c'est la résistance nécessaire qu'oppose la société aux exigences de l'idée socialiste.

Nous l'avons dit : L'idée socialiste attaque la propriété, la famille et la religion. Or, la société, dans son ensemble, défend ces trois choses, et déclare qu'elle ne les laissera pas supprimer. De là, le passage de l'idée socialiste à la haine socialiste.

Vous voulez, dites-vous, détruire la propriété ? Arrière ! Nous défendrons la propriété.

Vous voulez, dites-vous, détruire la famille ? Arrière ! Nous défendrons contre vous la famille.

Vous voulez, dites-vous, détruire la religion ? Arrière ! Contre vous, nous défendrons la religion.

Ainsi, la société résiste aux tentatives de la passion socialiste. De là, dans cette passion, un redoublement de colères et de fureurs.

Devant ces colères frémissantes, la société est là avec ses inéluctables nécessités, avec ses lois fondamentales, et avec son invincible besoin de conservation. Bon gré, mal gré, à ces amours impatients de la proie et ennemis du frein, à ces passions aveugles qui lui demandent l'impossible, à ces convoitises impérieuses qui font de leur assouvissement immédiat, *l'être ou ne pas être* de la société vivante ; cette société qui a, comme un homme, l'instinct de sa propre conservation, et qui, avant tout, veut *être* ; cette société est obligée de dire : Vous me demandez l'impossible ; c'est trop, je n'irai pas plus loin. Et elle aussi, à ces passions farouches qui lui demandent le suicide, elle oppose le *non possumus* de la vie et de la conservation sociale. En vain, ces passions déjà vieilles de six mille ans, et aujourd'hui surexcitées par tous les souffles et tous les courants du siècle, lui font entendre leurs clameurs et même leurs menaces ; la société dit : *Non possumus*. Vous vous inscrivez en faux contre mes traditions de soixante siècles ; anathème ! Je ne vous connais pas. Voyons, parlez, que me demandez-vous ?

— Nous demandons l'indépendance, et l'indépen-

dance absolue ; nous voulons l'homme souverain, et en tout et partout, n'ayant plus d'autre maître que lui-même.

Et la société répond : — *Autorité* ! La liberté, *oui*; mais la liberté avec l'autorité ; sinon, *non* !

Que demandez-vous encore ?

— Nous demandons la *richesse* pour tous ; nous demandons notre part au festin de l'opulence. Et parce que la propriété, telle qu'elle est constituée, nous arrache à ce festin et nous déshérite de notre part légitime, nous, égaux et frères dans la famille humaine, nous demandons l'abolition de la propriété.

Et la société, par la voix de tous ses législateurs et de toutes ses législations, par la voix de son passé et par la voix de son présent, la société répond : *La justice !* La justice, sans laquelle rien ici-bas ne saurait subsister ! Le libre accès de tous à la propriété, *oui ;* l'abolition de la propriété , *non ; non possumus !* La conquête de la propriété par le travail, *oui ;* le partage de la propriété au profit de la paresse, *non* ; cela ne peut pas être, *non possumus.*

Que me demandez-vous, enfin, et que veulent ces impatiences frénétiques et ces clameurs forcenées ?

— Ah ! s'écrient d'un bout du monde à l'autre, ces passions traversées par les mêmes souffles et animées des mêmes ardeurs : *La jouissance,* la jouis-

sance pour tous, la jouissance indéfinie! A notre tour de jouir. Le peuple souverain a *droit* au bonheur; donc, pour lui, plus de souffrance!

Et la société, de sa voix plaintive, répond : Impossible, impossible ! Le soulagement de la souffrance, *oui*; la diminution de la souffrance, je le veux; la suppression de la souffrance, la jouissance égale pour chacun et pour tous, *non*; *non possumus*. Cela ne fut jamais, cela ne sera pas, cela ne peut pas être; *non possumus*.

Ainsi, comme le roc immobile s'oppose et résiste au flot qui frémit autour de lui, en le couvrant de son écume; la société, assise sur ses bases éternelles, fait à ce flot envahissant de la passion socialiste, sa nécessaire et invincible résistance. Elle dit : Je suis; et je ne me laisserai ni abattre, ni même entamer par vos systèmes.

De là, dans les populations égarées par des sophistes, et impatientes de toucher à l'idéal social entrevu dans leurs rêves, je ne sais quel vaste frémissement des haines populaires et des appétits impatients de jouir. De là, dans les multitudes haletantes vers les félicités matérielles et les terrestres jouissances, des murmures sinistres et des appels à la vengeance. De là, ces attisements de la haine sociale s'allumant de plus en plus au souffle de la

réalité, et prêts à tout embraser et à tout détruire. De là, enfin, contre la société vivante, le serment du Socialisme destructeur, inspiré par la haine : « Cette « société qui nous refuse l'indépendance, le bien-« être, la jouissance, nous jurons de l'abattre et de « marcher sur ses ruines, au triomphe de notre idée. »

Telles apparaissent, dans nos temps nouveaux, les grandes causes de la passion socialiste : La séparation du divin, la prévarication humaine sous toutes ses formes, la résistance sociale : toutes ces causes ont contribué à allumer, au milieu de nous, ce vaste foyer de la haine.

Dès lors, il est facile d'entendre à qui en veut surtout, dans notre société, la haine socialiste, et quels sont ses objectifs préférés. C'est ce qui me reste à vous montrer avant de finir.

III

A qui en veut, et à quoi s'attaque par-dessus tout cette haine socialiste ?

Ah ! Messieurs, la réponse est bien simple : Cette haine s'attaque à tout ce qui lui fait obstacle ; elle est

née de la triple convoitise qui est son essence et son fond, et elle en veut à tout ce qui bride la convoitise; elle en veut à tout ce qui frappe sur l'une des têtes de l'hydre; elle en veut, en un mot, à tout ce qui, par la force religieuse, par la force morale, ou même par la force matérielle, l'empêche de passer.

Dès lors, même avant que je ne le dise, vous avez deviné où va surtout ce que je nomme ici la haine socialiste, et à qui elle en veut de préférence dans notre société vivante. Elle en veut à toute *force* et à toute *autorité* sociale. Mais il est, entre toutes les autres, cinq classes d'hommes que le Socialisme voudrait étouffer dans le sein d'une même haine. Le Socialisme en a fait lui-même, par la parole et par l'action, d'assez publics aveux; il a au cœur la haine du *gouvernant*, la haine du *soldat*, la haine du *propriétaire*, la haine du *magistrat*, et par-dessus tout, la haine du *prêtre*.

Oui, le premier objet de la haine socialiste, c'est, dans la société, ce que j'appelle l'homme-*gouvernant*. J'entends par ce mot, l'autorité sociale qui, de quelque nom qu'elle se nomme, représente le plus l'autorité de la patrie; l'autorité sociale, dont le but immédiat est de faire ployer l'indépendance féroce de la passion, devant la calme souveraineté du droit de commander; l'autorité sociale, qui veut le pro-

grès par la liberté, mais la liberté par l'ordre, et l'ordre par l'obéissance. Eh bien ! cette autorité, quand elle s'incarne dans un homme et s'affirme par ses actes, le Socialisme la hait et la hait instinctivement ; et plus elle se montre vraiment autorité, plus elle a droit à sa haine, essentiellement insurgée et armée contre toute autorité.

Ah ! c'est que cette autorité, personnifiée dans un homme ou dans des hommes portant le droit et la majesté de la patrie, c'est la souveraineté faite homme, et, comme telle, revendiquant le droit de gouverner les volontés. A ce titre, l'homme-gouvernant est l'ennemi-né du Socialisme, parce qu'il est, à ses ambitions, l'antagonisme le plus vraiment radical. Car ce que cherche avant tout le vrai socialiste, c'est l'indépendance, et une indépendance absolue. Cette indépendance, il la rêve et la poursuit comme le dernier terme du progrès qu'il adore, et comme la plus haute expression du culte qu'il voue à sa propre souveraineté, et nous pouvons ajouter, à sa propre divinité. Le socialiste transporte en lui-même, en la déplaçant, l'autorité de la divinité qu'il dérobe à Dieu ; il est, comme nous le verrons mieux plus tard, l'indépendance absolue de la volonté de l'homme, par la négation absolue de toute autorité, même de l'autorité de Dieu. Et n'avons-nous pas en-

tendu naguère, la voix d'un socialiste s'écriant du haut de la tribune française : « Je ne veux plus d'au-
« torité. Caton répétait tous les jours, dans le sénat
« de Rome : Il faut détruire Carthage. Répétons tous
« les jours de notre vie : *Il faut détruire l'autorité.* »

Quoi d'étonnant, dès lors, que le socialiste prenne en haine l'homme-gouvernant, l'homme personnifiant et incarnant en lui l'autorité ?

Avec l'homme-gouvernant, l'homme-autorité, il est un autre objectif de la haine socialiste : c'est l'homme-*soldat* ; le soldat, c'est-à-dire l'homme représentant la force mise au service du droit; le soldat, toujours armé et toujours debout, non-seulement pour arrêter l'invasion qui menace du dehors, mais aussi pour étouffer l'anarchie qui menace au-dedans. Cette garde généreuse et souvent héroïque, qui couvre la frontière et protége le sommeil de la patrie, gêne le socialiste ; elle l'importune ; elle l'irrite. Et tandis que cette légion de dévoués est toujours prête à payer à la patrie le tribut ou la rançon du sang, le socialiste n'a que des haines à faire éclater sur la tête de ces dévoués de la patrie. C'est que le soldat, le bouclier de la force au bras et l'amour de la patrie dans le cœur, mieux que toute autre force purement civile, dit au Socialisme qui veut passer : « Halte-là !
« On ne passe pas ! » Et devant cette résistance armée,

le socialiste de crier aux quatre vents du ciel, la haine au cœur et l'écume à la bouche : « Arrière ces « esclaves de l'obéissance ; arrière ces instruments « de toutes les usurpations et de toutes les tyrannies; « arrière les traîneurs de sabre et les porteurs de « baïonnettes; arrière ces millions de parasites qui « mangent nos finances dans la paix, pour prosti- « tuer notre honneur dans la guerre. »

De là, chaque année, à l'heure des publics rendez-vous du Socialisme cosmopolite, ces clameurs retentissant d'un bout du monde à l'autre : « Arrière le « militarisme; arrière le chauvinisme; arrière cet « art de tuer, élevé à la hauteur d'une profession, « même d'un ministère ; arrière, en un mot, *les ar- « mées permanentes* ; arrière ces bataillons qui me- « nacent le peuple ; » comme si les armées étaient autre chose que les fils du peuple lui-même, voués, par état, à la défense de la patrie, leur commune mère !...

Avec la haine du soldat, le socialiste a la haine du *propriétaire*. Oui, l'homme-propriétaire, même dans le meilleur sens de ce mot, celui qui a fait sortir sa propriété d'un travail opiniâtre, celui-là même qui a fait croître, dans une poussière arrosée de sa sueur, la substance qui doit alimenter sa famille et sa postérité enrichie par ses bienfaits; eh bien ! pour le so-

cialiste, ce possesseur, ce maître, le plus légitime des maîtres, ce propriétaire, enfin, c'est l'usurpateur, c'est le spoliateur qu'il faut contraindre par la loi, et au besoin même par la violence, à restituer cette part du commun héritage, enlevée par l'usurpation, à la grande famille humaine. Au nom de la fraternité, il vouera au paisible citoyen, qui mange avec ses enfants un pain tout trempé de ses sueurs, des haines fratricides !...

Ah ! je comprends, je comprends le mystère de cette haine, devant la raison si absolument inexplicable : *La bête humaine* est là, et elle revendique *le droit de dévorer*. Elle voit aux mains du propriétaire la proie qu'elle convoite ; et voilà pourquoi le socialiste affamé crie dans le vent qui souffle et pousse à la spoliation : Je hais la propriété ; ce qui veut dire : Je hais le propriétaire.

De là aussi, dans le bruit de nos révolutions modernes, ces clameurs devenues banales, contre *le capital*. Le capital, au dire du Socialisme, ce monstre ravageur du monde économique, cet épouvantail montré aux regards des multitudes effrayées ; le capital, qui pourtant n'est autre que l'ensemble des produits de l'activité humaine ; le capital, qui est à la fois l'effet et la cause du travail, le nerf de l'industrie, de l'agriculture et du commerce ; le capital,

qui n'est pas seulement le million du financier, mais qui est aussi votre maison, votre champ, votre héritage; le capital, trésor souvent tout composé des fatigues du père et des sollicitudes de la mère, des créations laborieuses de la paternité et des privations douloureuses de la maternité; le capital, traditionnel, héréditaire et séculaire; le capital, tel qu'il existe depuis que l'homme a su produire et épargner quelque chose; le capital domestique, fils généreux du sacrifice et de l'épargne, où une postérité reconnaissante peut retrouver quelque chose de l'amour des ancêtres, et où les enfants peuvent sentir, jusque sous le métal qui le représente, les dévoûments d'un père et les souffrances d'une mère : eh bien! Messieurs, le Socialisme qui a juré de briser avec toutes les grandes lois qui régissent la société, le Socialisme hait et maudit le capital et le capitaliste, comme il hait et maudit la propriété et le propriétaire.

La haine du propriétaire et du capitaliste en appelle une autre : la haine du *magistrat*, c'est-à-dire de l'homme de la justice et du droit. Il ne faut pas s'en étonner. La justice est, dans l'humanité, une face de la divine autorité; et le magistrat est, dans le temps, le représentant humain de cette justice qui est divine parce qu'elle est éternelle, et éternelle parce qu'elle

est divine. La magistrature est un sacerdoce, et le lieu où elle siége est bien nommé un sanctuaire. Le magistrat se révèle donc, devant les peuples, comme une apparition de l'autorité de Dieu. Qu'il y songe ou qu'il n'y songe pas, qu'il le croie ou ne le croie pas, il y a du *divin* en lui ; et c'est là ce qui suffirait à expliquer, en face de toute magistrature, la haine socialiste.

Mais il est, de cette haine, une raison plus saisissable et plus populaire : la justice, personnifiée dans le magistrat, couvre, de son regard et de sa main, la propriété et la liberté humaine.

Elle a des lignes inflexibles et d'infranchissables barrières. C'est elle qui, debout au seuil de l'héritage et de la propriété, crie à l'envahisseur, par la voix du magistrat : Arrêtez ! C'est elle qui, devant l'iniquité consommée, crie au glaive de l'autorité protectrice : Frappez ! Le secret de la haine socialiste, contre le magistrat, est là tout entier; et, à ce double titre, le magistrat a deux fois droit à la haine socialiste ; il est une face de l'autorité de Dieu, et il couvre du bouclier de la justice et du droit, la propriété et la liberté de l'homme.

Aussi, croyez-le bien, le jour où le Socialisme monterait sur le trône et prendrait en main le gouvernail des peuples, c'en serait fait de la magistrature,

de la magistrature prise dans le sens traditionnel de ce mot. Il y aurait encore des bourreaux, il n'y aurait plus de magistrats ; ou bien, l'on verrait dans l'humanité, cette chose monstrueuse qui se retrouve toujours plus ou moins, à l'heure des plus grandes perturbations ; on verrait le bourreau devenu le magistrat, et le magistrat devenu le bourreau. Si Dieu permettait un jour, au sein des nations, ce suprême désordre et ce suprême désastre, à savoir, le Socialisme incarné dans des hommes mettant le pied dans le sanctuaire de la justice, et venant siéger sur le trône du magistrat : oh ! alors, nous pourrions nous écrier : Adieu la justice et adieu la magistrature ! Alors, la royauté de la force trônerait dans le royaume du droit ; et l'humanité, à ce spectacle lamentable, pourrait s'écrier comme le Sage, témoin attristé de ce scandale qui appelle le plus les divines représailles : « Et voici que dans le lieu de la justice, j'ai vu l'ini« quité ; *et vidi.. in loco justitiæ iniquitatem* (1). »

Quoi qu'il en soit d'une telle éventualité, j'affirme qu'entre le vrai magistrat et le vrai socialiste, l'antagonisme est radical, et que la haine du Socialisme est l'un des plus grands honneurs de la magistrature contemporaine. Si, ce que j'ignore, il est des magistrats qui fassent exception et qui méritent les applau-

(1) Eccli. III, 16.

dissements du Socialisme, c'est, je ne crains pas de le proclamer tout haut, c'est que ces magistrats sont les traîtres de la justice, et les apostats de la vraie magistrature.

Ainsi, vous le voyez, haine du gouvernant, haine du soldat, haine du propriétaire, haine du magistrat, c'est-à-dire, haine de l'homme qui commande, haine de l'homme qui défend, haine de l'homme qui possède, haine de l'homme qui juge et qui condamne : toutes ces haines ont entre elles une secrète affinité, qui semble les confondre en une seule et même haine.

Mais, Messieurs, il est dans la société un homme à qui le socialiste voue une haine à part, une haine de choix, une haine réservée ; haine complexe et profonde, qui semble en elle-même résumer toutes les autres : cet homme, c'est celui qui, sous une forme ou sous une autre, représente directement Dieu même ; l'homme qui apparaît dans sa personne comme une incarnation, et dans son ministère, comme l'action de Dieu dans l'humanité ; cet homme, vous l'avez nommé déjà, cet homme, c'est le *prêtre*, mais plus que tout autre le prêtre catholique : organe de la plus haute religion, il est l'objectif préféré de la haine socialiste.

Sous ce rapport, il y a là comme un mystère dont on a d'abord peine à se bien rendre compte. Pour-

quoi haïr le prêtre, le prêtre catholique surtout ? Et pourquoi, contre lui, cette haine qui ne ressemble à aucune autre ?

Pourquoi haïr le prêtre ? Serait-ce qu'il est, pour le peuple, un étranger ou un ennemi ? Mais est-ce que le sacerdoce, particulièrement aujourd'hui, ne sort pas, dans son ensemble, des entrailles mêmes du peuple ? Et combien, parmi nous, peuvent dire : Mon père était un artisan et ma mère une ouvrière ?

Pourquoi haïr le prêtre ? En quoi donc, je vous prie, est-il pour vous si redoutable ? Le prêtre est, dans le meilleur et plus vrai sens de ce mot, l'homme désarmé. Constitutivement et officiellement, il est l'homme de la paix, non l'homme de la guerre ; il est essentiellement pacifique. Pourquoi, dès lors, craindre, et surtout, pourquoi haïr le prêtre ? Si une épée, une arme quelconque, ô soldat du Socialisme, un jour a pu t'empêcher de passer ; était-ce le prêtre qui la tenait dans sa main ? Et sur la barricade où tu monteras, peut-être demain, pour livrer assaut à la société, est-ce le prêtre qui te donnera le coup de la mort ? Est-ce sur sa tête que tu feras retomber ce sang versé pour le triomphe de ton idée ?

Pourquoi haïr le prêtre catholique ? Est-ce parce qu'il est le détenteur de la richesse nationale ? Le prêtre catholique, mais c'est l'homme dépouillé, s'il

en est sur la terre. Après que la main de vos pères en Socialisme lui a tout arraché, je me demande quelles revendications terrestres votre justice, soi-disant populaire, prétend encore exercer contre lui? Ah! lorsque le courant des siècles avait porté, comme de lui-même, au sein de l'Église et de son clergé, le fleuve de la richesse; qu'en ce temps-là, il y eût contre lui une cause ou du moins un prétexte à des haines jalouses, je le comprends; mais aujourd'hui, que ce clergé n'a que ce que la charité lui donne, et que parmi nous, notamment, il n'a pas même de tout à fait assurée la modique parcelle du bien que les gouvernements laissent tomber dans sa main, ou comme un salaire qui insulte à sa dignité sacerdotale, ou comme une compensation plus ou moins dérisoire de la spoliation de sa fortune séculaire; je l'avoue, de prime abord, je ne comprends plus. Pourquoi, de la part des affamés du Socialisme, ces fiers ennemis de toute opulence, pourquoi ces clameurs insensées contre un clergé qui n'a que sa pauvreté à jeter en pâture à l'ogre de la convoitise humaine? A ce clergé qui n'a plus rien, que prétendez-vous donc prendre? A ce clergé qui ne vous demande que la liberté de vous faire du bien, qu'avez-vous à reprocher pour légitimer votre haine?

Pourquoi haïr le prêtre? Est-ce qu'il est le mal-

faiteur, le fléau de ses frères? Le prêtre, que vous fait-il, après tout, et pourquoi lui en voulez-vous? Que lui reprochez-vous? Peut-être de travailler à vous corrompre? De vous rendre mauvais pères, mauvais maris, mauvais fils? De faire de sa prédication, un scandale pour votre vertu, et de son action, une menace pour votre sécurité? Ah! ces prêtres, s'ils existent, que ne les nommez-vous? S'ils n'existent pas, pourquoi les haïssez-vous? Pourquoi, contre des êtres imaginaires, ces haines trop réelles?

Où est-il, quel est-il donc, ce prêtre si digne de vos haines et de vos colères? Ah! je vous entends : le prêtre égoïste, avare, ambitieux; le prêtre qui porte, dans le ministère même de la sainteté, l'exemple et le spectacle du vice ; le mauvais prêtre, le prêtre scandaleux, le prêtre prévaricateur, réprouvé par l'Église elle-même, vous le haïssez? soit. Celui-là, si vous l'avez rencontré, nous le livrons, et avec lui tous ceux qui lui ressemblent, à vos haines légitimes. Mais, chose singulière, ce prêtre dégradé, interdit par son évêque, à cause de ses prévarications, c'est celui-là précisément qui trouve grâce devant vous; c'est lui que vous vous plaisez à exalter comme le type du prêtre tel qu'il vous le faut; c'est lui que vous nommez avec affectation, un prêtre distingué, un prêtre éclairé, tolérant, libéral, intelligent des be-

soins de son siècle : c'est lui, enfin, que vous plaignez, comme une victime de ce que vous nommez, avec vos maîtres, les tyrannies épiscopales.

Quoi qu'il en soit, celui-là, on le livre, ou plutôt, il se livre lui-même au mépris populaire. Mais le prêtre, tel que l'Église le veut et tel qu'elle le fait encore devant vous et pour vous ; le prêtre, tel qu'il est, dans la très-grande généralité du sacerdoce catholique, pourquoi le craindre, et surtout pourquoi le haïr ? Le prêtre qui s'en va partout, cherchant des ignorances à éclairer, des pleurs à essuyer, des blessures à guérir, des tristesses à consoler, des pauvres à nourrir, des prisonniers à visiter ; le prêtre digne de sa vocation et de son nom ; le prêtre qu'on voit, aux jours des grands sinistres, courir à travers tous les dangers, sur tous les champs de bataille du dévoûment, portant le crucifix dans sa main, l'amour du Christ dans son cœur, et à son front l'auréole du sacrifice, quelquefois même du martyre ; ah ! je le demande encore une fois, comment et pourquoi le haïr ? Et pourtant, on voudrait en vain se le dissimuler, le fait est là dans son affreuse réalité. Écoutez ce que disait tout récemment encore le Socialisme, dans l'un de ses congrès cosmopolites, par la voix d'un de ses organes, aux applaudissements de l'assemblée :

« Le suffrage universel sera esclave, aussi long-
« temps qu'il restera un prêtre à la surface de la
« terre. Il faut détruire le capital ; or, pour détruire
« le capital, il faut frapper le prêtre (1). »

Aussi, dans le cœur des populations qui obéissent au mot d'ordre du Socialisme, il y a, contre le prêtre, je ne sais quelle haine plus profonde, plus acharnée, plus implacable que toute autre ; cette haine a quelque chose de plus satanique que toutes les haines qui peuvent entrer dans des cœurs humains, parce que, plus que toute autre, elle ressemble à la haine même de Dieu. On le sent et on le voit mieux, à l'heure des grandes orgies sociales, lorsque le fond des cœurs se montre à la clarté des choses, et que tout ce qui frémissait sourdement, dans l'ombre et le silence, éclate dans le bruit et la publicité. Alors, on la voit, cette haine du prêtre, montrer à la terre quelque chose de l'enfer. Le sang du prêtre, surtout quand il a commencé de couler, donne à la multitude je ne sais quelle effroyable ivresse qui la porte aux suprêmes limites de la fureur humaine ; et naguère encore, Paris, si fier de marcher à la tête de la civilisation moderne, Paris a pu contempler un spectacle qui, même après 93, pouvait encore étonner : Quoi donc ? Tout une légion de prêtres mar-

(1) Congrès de Gand. Univers, 17 septembre 1877.

chant à travers un cortége de ricanements, de hurlements et de malédictions, à un supplice indescriptible, et montrant dans cette scène de honte, de fureur et de sang, tout ce que le Socialisme a soufflé au cœur des multitudes, de haine contre le prêtre.

CONCLUSION.

Telle, Messieurs, m'est apparue la haine socialiste, dans sa nature intime, dans ses causes immédiates, et dans ses principaux objectifs. Si vous la regardez en elle-même et dans sa nature, vous y voyez l'horrible complication de la haine de l'homme, de la haine de la société et de la haine de Dieu. Si vous la regardez dans les causes immédiates et proches qui l'ont faite telle qu'elle se montre aujourd'hui, au milieu de nous, vous la voyez naître de la séparation du divin, grandir par la prévarication humaine, et s'exalter jusqu'au paroxysme, devant les résistances sociales. Si, enfin, vous la regardez dans ses principaux objectifs, vous la voyez se prendre à tout ce qui lui fait obstacle dans l'ordre social actuel ; et, en particulier, cette haine éclate contre l'homme-gouvernant, l'homme-soldat, l'homme-propriétaire, l'homme-magistrat, mais par-dessus tout, contre

l'homme qui représente mieux tout ce qu'elle abhorre le plus ; à savoir, le prêtre catholique.

Ainsi, comme nous l'avons dit en commençant, ce qui menace la société vivante, ce n'est plus seulement une idée, une idée fixe : l'idée d'une société à réformer, à perfectionner, à transformer ; ce qui nous menace, c'est une passion, c'est la passion ardente et frémissante d'une société à dévorer, comme un animal sa proie. Nous pouvons essayer de nous étourdir sur le danger dont cette passion nous menace ; mais le foyer est là tout brûlant sous nos pieds, prêt, à toute heure, à faire sa dernière explosion et à consommer son suprême désastre. Et maintenant, me demandez-vous, que faire pour conjurer ce danger et prévenir cette explosion, qui ferait sauter, avec ceux qui l'habitent, l'édifice de la société contemporaine?..

Certes, qu'il faille combattre cette haine et l'empêcher, en grandissant, de renverser l'ordre social, personne, parmi vous, n'oserait le nier. Mais cette haine, comment la combattre ? Comment la désarmer d'abord, et l'anéantir ensuite ? Sera-ce en opposant la haine à la haine et la fureur à la fureur? Oh ! non, Messieurs, mille fois non ; ce serait la multiplier au lieu de l'annuler ; ce serait l'agrandir au lieu de l'anéantir. Comment combattre la

haine socialiste? Sera-ce par la force, par la puissance du glaive et par la puissance des bataillons? Non, Messieurs, non : la puissance du glaive et la puissance des bataillons peuvent effrayer la haine et un moment la faire reculer, mais elles ne peuvent la tuer; et, sous la force un moment victorieuse qui l'aura comprimée, bientôt, comme toute passion refoulée par la violence, elle se redressera plus énergique, plus irritée, plus frémissante, et partant, plus menaçante.

Comment donc vaincre la haine socialiste, et par là, sauver la société qu'elle menace?

Ah! Messieurs, pour moi, je vous l'avoue, je ne connais qu'une puissance capable de vaincre la haine, parce qu'elle lui est seule diamétralement opposée : c'est la puissance de l'amour. Un jour, j'aurai l'occasion — je l'espère, du moins, — de montrer cette vérité dans tout son jour : je me contente ici de l'affirmer en passant, et de vous crier du fond de mon âme éclairée aux grandes clartés du siècle, et du fond d'un cœur ému par ses dangers : Oui, l'amour, et l'amour seul, peut vous arracher aux étreintes de la haine socialiste. C'est la nature des choses qui vous le dit : L'amour est à la haine ce que la chaleur est au froid, et ce que la lumière est aux ténèbres; c'est une puissance essenticllement triomphante. Donc, pour

vaincre la haine, et, par cette victoire décisive, sauver la société, armons-nous de cette puissance ; dans les luttes suprêmes qui nous attendent, peut-être demain, que l'amour soit tout ensemble notre cuirasse, notre bouclier et notre glaive. Qui donc vaincra l'amour ? Croyons à la vérité de cette parole humaine : L'amour triomphe de tout ; croyons plus encore, croyons par-dessus tout, à cette parole divine : *L'amour est fort comme la mort,* plus fort même que la mort. Donc, la haine qui donne la mort sera vaincue par l'amour qui donne la vie. Oui, qu'il en soit fait ainsi : *fiat !* Que l'idée socialiste soit vaincue par la puissance de notre foi, et que la passion socialiste soit vaincue par la puissance de notre amour.

TROISIÈME CONFÉRENCE

L'ACTION,

OU

LA CONSPIRATION SOCIALISTE.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

L'ACTION, OU LA CONSPIRATION SOCIALISTE.

MESSIEURS,

Le Socialisme, avons-nous dit, peut être considéré sous un triple aspect : comme une *idée*, comme une *passion*, comme une *action*.

Comme *idée*, le Socialisme doctrinal fut à son aurore, sous le nom de *réforme* sociale, l'idée de l'universelle association dans l'universelle harmonie. C'était l'exagération d'une idée vraie et légitime : la meilleure association possible, dans la plus grande harmonie possible. Plus tard, l'idée de la réforme sociale devint l'idée de la *transformation* sociale, ou du changement à fond de tout l'organisme de la société ; et, finalement, l'idée de la transformation poussa les impatiences de la secte, à l'idée de la *destruction :* détruire de fond en comble l'édifice de la

société du présent, pour fonder, sur ses ruines, la société de l'avenir. Telle est, au moment où je vous parle, l'idée fixe du Socialisme vivant.

Mais, comme nous l'avons fait remarquer dans la dernière conférence, le Socialisme est arrivé à ce qu'on peut appeler sa phase *passionnée* ; ce n'est plus une doctrine qui discute, c'est une passion qui frémit ; ce n'est plus une opinion, un système, une philosophie qui se pose, c'est une passion qui menace. Nous avons montré ce que c'est que cette passion, que nous avons nommée la haine socialiste : mal social, effroyablement compliqué de la haine de l'homme, de la haine de la société, et de la haine de Dieu. D'où vient cette haine ? Elle vient surtout de ces trois causes : elle vient de la séparation du divin par l'antichristianisme de Voltaire ; elle vient de la prévarication humaine, prévarication morale, littéraire, philosophique ; elle vient, enfin, des résistances sociales aux exigences de l'idée socialiste.

Quels sont les objectifs préférés de la haine socialiste ? Tout ce qui lui résiste, par une force sociale quelconque, mais en particulier : l'homme-gouvernant, l'homme-soldat, l'homme-propriétaire, l'homme-magistrat, l'homme-prêtre, et surtout le prêtre catholique.

Nous n'avons voulu toucher qu'avec une parole

d'amour, à cette horrible plaie de la haine. Ai-je besoin de redire qu'il n'y a dans mon cœur, pour tous ceux mêmes qui sont atteints de ce mal affreux, qu'un sentiment de compassion humaine et de tristesse chrétienne? C'est parce que nous aimons, que nous sentons avec une douleur plus profonde, dans des cœurs de frères, la lèpre de la haine. Celui-là se tromperait donc, ou serait injuste, qui prétendrait trouver, dans la forme ou le fond de nos paroles, contre qui que ce soit, une goutte d'amertume. J'ai assez creusé les blessures de mon siècle, et j'ai assez la passion de les guérir, pour n'y toucher qu'avec amour, alors même que comme un opérateur hardi, mais dévoué, je me vois forcé, pour sauver, de tailler dans le vif et de faire crier le malade. C'est la vocation des prédicateurs dans l'Église, comme des prophètes en Israël, de révéler les plaies qui rongent et de dénoncer les dangers qui menacent. Il me reste à compléter aujourd'hui ce qui a été commencé dans les deux premières conférences. Après vous avoir montré l'idée socialiste et la passion socialiste, j'ai à montrer aujourd'hui ce que j'appelle l'*action* socialiste.

Or, l'action socialiste a un mot qui l'exprime en l'abrégeant; l'action socialiste, c'est la *conspiration* contre la société. Oui, la conspiration organisée

contre la société, par toutes les puissances actives et par toutes les forces vives de la Révolution ; voilà ce que j'appelle l'*action* socialiste, et ce que je voudrais révéler au grand jour dans ce discours, dont voici toute la substance résumée en ces trois mots : *L'existence* de la conspiration socialiste ; la *puissance* de la conspiration socialiste ; les *caractères* de la conspiration socialiste.

Ce sujet est plus que jamais pris dans le vif de la situation ; mais, comme dans les considérations qui ont précédé, je veux regarder d'assez haut pour ne voir que les choses dans leur vaste ensemble, et je prétends ne lever devant vous d'autre drapeau que celui de la société, de la civilisation et du Christianisme.

I

La conspiration socialiste, telle que nous venons de la définir, existe-t-elle réellement ? ou bien n'est-elle qu'un fantôme, évoqué pour effrayer l'imagination populaire ? La vérité nous force ici de répondre : Oui, la conspiration socialiste existe ; elle n'est ni un mythe, ni un rêve ; elle est une réalité, la réalité la

plus actuelle et la plus menaçante de notre histoire contemporaine.

Pour établir l'existence de la conspiration socialiste, nous pouvons invoquer trois témoignages absolument irrécusables : la force des choses, le sens intime des âmes, l'évidence des faits. La force ou la logique des choses, nous dit : Cette conspiration doit exister ; le sens intime, et si je le puis dire, le tressaillement des âmes, nous avertit de son existence ; et, tandis que la force des choses nous dit qu'*elle doit être*, et que le sentiment ou le frémissement des âmes nous dit *qu'elle est*, la conspiration socialiste se dénonce elle-même dans la publicité des *faits* qui la montrent au grand jour.

La nature, ou la force même des choses, suffirait toute seule à prouver l'existence de cette conspiration socialiste, organisée contre l'ordre social ; car, ce qui est dans la nature des choses, entre nécessairement, d'une manière ou d'une autre, dans le domaine des faits. Étant donnée la Révolution, avec les tendances natives de son génie, cette conspiration socialiste était inévitable, nécessaire ; je dis nécessaire, non d'une nécessité métaphysique, mais d'une nécessité morale.

L'idée socialiste et la passion socialiste ne sont que l'idée et la passion révolutionnaires élevées à leur

plus haute puissance ; et, comme je me propose de le démontrer directement un jour, le Socialisme est le dernier mot du génie de la Révolution ; c'est la révolution arrivée à son plus haut période. Or, la conspiration est l'œuvre nécessaire du génie révolutionnaire. Le révolutionnaire conspire, comme le vent souffle, comme l'oiseau vole, comme la sève circule, comme le tigre dévore ; le révolutionnaire conspire, comme la poitrine respire ! Depuis que le conspirateur Lucifer ameuta contre Dieu, au fond même du ciel, les premiers révolutionnaires de la création, tout vrai révolutionnaire a hérité de Lucifer, comme son besoin natif, le besoin de conspirer, de conspirer contre la vérité, contre le bien, contre l'ordre, contre l'autorité, contre la religion, et finalement, contre la société. C'est que, au point de vue où il se place, c'est-à-dire au point de vue de la destruction, le révolutionnaire est en face d'une nécessité toujours renaissante : la nécessité de conspirer. Cette nécessité a je ne sais quoi d'inexorable ; vous diriez une fatalité... C'est que, bon gré, mal gré, il reste toujours dans l'humanité quelque chose à détruire. Même après toutes les destructions que Satan accomplit par la main des révolutionnaires, il reste des fragments de vérité dans le monde intellectuel, des étincelles de bien dans le monde moral, des débris

d'autorité dans le monde politique, des remparts de l'ordre dans le monde social ; il reste surtout, dans le monde religieux, des représentations de l'image de Dieu, image importune, image abhorrée, que le génie de Satan voudrait chasser de l'humanité, où, malgré tout, cette image demeure éternellement incrustée, lui portant l'invincible défi de l'anéantir tout à fait.

Le génie des révolutions a donc toujours quelque raison pour essayer une protestation, et pour organiser une conspiration ; et c'est ce qui explique pourquoi le révolutionnaire conspire : il conspire, parce qu'il est, partout où il est, et selon la mesure où il est ; plus il est lui-même, plus il est conspirateur. Il conspire, pour monter à la puissance ; et, quand il y est arrivé, son instinct est plus fort que sa fortune, il conspire encore ; debout sur un trône, il n'est pas content, il aspire à détrôner ; et tout révolutionnaire porté au pouvoir, même à la royauté, par le courant des événements, n'est et ne sera jamais qu'un conspirateur couronné. Il a conspiré pour régner, il règne pour conspirer, et sa conspiration n'est que l'oppression. En toute hypothèse, telle est pour lui l'alternative : Conspirateur, s'il ne règne pas ; oppresseur, s'il règne, et par là même, conspirant encore pour opprimer les peuples et confisquer leur liberté.

Or, nous l'avons dit et il faut le redire toujours, le

Socialisme n'est que la Révolution dans sa plus vaste manifestation : c'est le confluent de tous les courants, plus ou moins orageux, que le souffle de la Révolution pousse à travers l'âme des peuples qu'il remue; il est l'amas et la concentration de toute l'écume révolutionnaire ; et voilà pourquoi, comme il est la plus complète expression de la Révolution, il doit être la plus complète organisation de la conspiration; et quiconque, des hauteurs de l'histoire du passé, eût pu le voir marcher dans les chemins de l'avenir, aurait pu prophétiser, pour le temps où nous sommes, le plus gigantesque système de conspiration que l'on ait jamais vu.

Ainsi le Socialisme, par cela seul qu'il est l'idée révolutionnaire complète et adéquate, est nécessairement conspirateur. Il l'est encore et nécessairement aussi, parce qu'il est, dans toute sa vérité redoutable, la passion dans l'ordre social, et en particulier, cette passion qui en renferme tant d'autres, et que nous avons nommée la haine sociale. Les passions ici font dans la société ce qu'elles font dans l'homme : elles conspirent.

Il faudrait tout un discours pour vous bien montrer ce phénomène subjectif; à savoir, que nos passions, dans leur ensemble, constituent au-dedans de nous une conspiration permanente contre la vérité, contre

le bien, contre Dieu. Cet antagonisme, qui prend au-dedans de nous la forme d'une conspiration organisée contre tout ce qui est vrai, bon, juste et saint, l'Église catholique, divine interprète de toutes nos grandes énigmes, l'explique par ce mot qui résout tant de problèmes et illumine tant de mystères ; elle dit : le péché *originel*, la chute adamique. Par le contre-coup de cette chute, les passions, qui dans le premier plan de la création de l'homme, ne devaient être que des auxiliaires, devinrent tout à coup des adversaires. Données à l'homme pour seconder sa marche vers la destinée et son vol vers Dieu, elles se sont soudainement retournées contre leur propre fin, et, armées elles-mêmes contre Dieu, elles se sont mises à détourner l'homme de Dieu, et à l'arracher à sa vraie destinée. D'auxiliatrices qu'elles étaient, elles sont devenues conspiratrices, la conspiration vivante et organisée en nous. Jetées hors de l'ordre et retournées contre leur but, comme les conspirateurs, ces passions sont unies dans un même but, qui est la destruction ; elles sont unies dans les mêmes moyens, qui sont des crimes et des trahisons : une même impulsion les pousse ; un même but les attire ; les mêmes moyens les secondent ; un même souffle les inspire ; et, sous ce triple rapport, toutes ensemble elles conspirent. Telle est, au-dedans de nous-mêmes, l'expressive et vivante

image de ce que le Socialisme nous montre au dehors. Parce que les maîtres, les disciples et les soldats du Socialisme, ne sont plus des idées, mais des passions incarnées dans des hommes, ces passions font au dehors ce qu'elles font au-dedans : elles conspirent; elles sont dans des multitudes ce qu'elles sont dans un homme; elles sont conspiratrices. Même sans le savoir, elles suivent leur instinct, qui est de conspirer par une commune révolte contre toute autorité; de conspirer pour un même but : la destruction de la société; de conspirer par les mêmes moyens, c'est-à-dire, par tout ce qui peut les conduire à leur fin; car ce sont elles surtout qui pratiquent cet affreux principe devenu tristement célèbre : *La fin légitime les moyens*, même le crime, même la violence, même le pillage, même l'incendie, même l'extermination!

Voyez, en effet, ce qui arrive en nos grandes cités, à l'heure néfaste de nos perturbations publiques; j'entends celles-là spécialement, où la Révolution et le Socialisme soufflent sur les vagues populaires, comme les vents sur les flots de la mer. Voyez : toutes les indépendances, toutes les jalousies, toutes les colères, toutes les haines, en un mot, toutes les passions sont là; elles sont là, debout, impatientes et frémissantes, la flamme dans les yeux, la menace aux lèvres, l'oreille ouverte aux bruits qui retentissent et

aux souffles qui passent; elles sont là, le bras tendu, le pied levé, et prêtes à marcher où la Révolution les pousse. Pareilles au coursier dont parle l'Écriture, sentant de loin l'odeur de la guerre, *procul odoratur bellum*, et respirant d'avance la fumée du combat; toutes ces passions animées d'un même souffle, émues d'un même tressaillement, entraînées dans un même courant d'électricité populaire, semblent dire d'une voix qui gronde au loin comme la mer en tourmente: *Vah!* Allons, allons briser ce trône; allons chasser ce roi, ce consul, cet empereur; allons disperser cette assemblée; allons renverser ce gouvernement; allons déchirer cette constitution. Et un jour elles ajouteront peut-être, la flamme et le fer à la main : Allons incendier ces palais; allons saccager ces maisons; allons exterminer toutes ces choses et massacrer tous ces hommes!

Ainsi, le Socialisme fait ce que font les passions : il conspire; il est le génie même de la conspiration organisée pour détruire. Aussi, un Socialisme quelconque serait vainqueur aujourd'hui, qu'un autre Socialisme, plus digne, par ses représentants, de son origine et de son nom, conspirerait encore demain; parce que, encore une fois, la conspiration, c'est sa nature, et dans un sens vrai, son invincible nécessité. C'est la force même des choses ; l'idée socialiste et la

passion socialiste sont la conspiration en essence : filles naturelles du génie de la Révolution, elles produisent, comme leur fruit nécessaire, la conspiration.

Du reste, Messieurs, pour vous convaincre que ce qui tient ici à la nature et à l'essence même des choses, passe en effet dans la réalité, est-ce qu'il ne suffit pas de vous interroger vous-mêmes, et d'évoquer sur ce point le témoignage de vos âmes ? Il y a, dans la vie de l'humanité, des heures où les générations ont le sens vague, mais profond, du mal de leur présent et des dangers de leur avenir. En ces heures pleines de menaces, l'humanité a comme une seconde vue qui lui révèle, aux entrailles mêmes des choses, le mystère de la réalité ; et l'on dirait que ces voyants de la réalité présente, sont en même temps des prophètes de la réalité future. Les multitudes elles-mêmes semblent alors douées d'une mystérieuse puissance d'intuition, et d'une puissance plus mystérieuse encore de prophétie. A la lettre, tous voient et tous prophétisent ; tous voient le mal qui est déjà venu, tous prophétisent le mal qui va venir, si rien n'arrête le courant qui l'amène. Il se fait alors dans les âmes, comme un tressaillement de vague frayeur, et comme une angoisse de douloureuse attente, telle qu'on en éprouve en face d'un mal qu'on voit grandir tous les jours, et dont on redoute les suprêmes explo-

sions. Si je ne me fais une trop facile illusion, telle est bien, à l'heure qu'il est, la situation réelle des âmes, surtout des âmes sympathiques et lumineuses, qui ont dans la vue et le sens du présent, des intuitions et des pressentiments d'avenir.

Eh bien, Messieurs, je ne crains pas de le dire, ce que les âmes aujourd'hui sentent d'un sentiment profond, ce qu'elles voient d'une vue claire, c'est cela même, c'est la conspiration socialiste; et, ce qu'elles pressentent pour l'avenir, c'est l'explosion plus ou moins proche des forces qu'elle accumule et des engins qu'elle prépare. Pour en avoir la certitude, la certitude pleine, ai-je besoin d'évoquer d'autres témoins que vous-mêmes? Et, qu'ai-je autre chose à faire que d'écouter dans le silence, la respiration de vos âmes, et cet universel frémissement de la société vivante? Pourquoi ne sommes-nous pas tranquilles? Et pourquoi le calme d'aujourd'hui ne nous peut-il garantir jamais le calme du lendemain? Ah! c'est que sous le regard et sous l'oppression de la réalité, on se dit : Le mal est là, le Socialisme est là; il se prépare, il s'organise, il conspire!

Il est vrai qu'à la surface de la société, le bruit de nos luttes fratricides a cessé de retentir; mais au fond des âmes, au cœur de la société, est-ce qu'il n'y

a plus rien qui gronde? Il est vrai, les flammes de l'incendie allumé par la haine, se sont éteintes sur nos ruines encore debout; mais les flammes de la haine elle-même, ont-elles cessé tout à fait de brûler dans les cœurs? Il est vrai, la lave révolutionnaire qui tue les peuples et les institutions, ne pousse plus au dehors ses vagues dévorantes; mais qui, parmi vous, ne sent le sol toujours mouvant sous ses pieds? Et qui ne voit que ce foyer des haines sociales, loin d'être comme un cratère éteint, est comme un volcan qui nous menace toujours d'une éruption nouvelle? Pourquoi, même après la défaite des factions, y a-t-il toujours quelque chose qui trouble le sommeil de la patrie? Pourquoi, lorsque naguère, le flot de l'invasion étrangère se retirait de nos rivages, comme la marée qui recule; pourquoi y avait-il alors, et pourquoi y a-t-il encore, même aujourd'hui, au centre même de la patrie, quelque chose qui vous paraît plus redoutable que le fléau de cette invasion pourtant si puissante en ruines, et si féconde en funérailles? Et, lorsque les plus habiles de la politique et de la diplomatie, vous prophétisent et vous promettent la sécurité; d'où vient que ni leurs promesses, ni leurs prophéties, ne parviennent à vous rassurer? Pourquoi cette anxieuse attente, cette inquiétude douloureuse? Et, lorsque les voix les plus

autorisées, se faisant l'écho véridique d'une prudence dévouée, semblent crier sur nos ruines la parole du prophète : « *Pax, pax*; confiance, confiance; vous aurez la paix; » pourquoi y a-t-il une voix des choses et une voix plus invincible encore de nos âmes, qui nous crie dans le présent, en entr'ouvrant l'avenir : « Non, ce n'est pas la paix; non, ce n'est pas la paix; *sed non erat pax.* » Ah! c'est que quelque chose de plus fort que toute voix des hommes, nous dit que le foyer de la guerre, de la guerre sociale, de la guerre qui massacre les frères et tue les sociétés, que ce foyer est là, qu'il est là plus brûlant que jamais, au cœur même de l'Europe et surtout de la France, de cette France si sympathique et si généreuse, de cette France si bien faite cependant pour accomplir en elle et autour d'elle les miracles de l'amour; c'est qu'enfin, non-seulement toutes les voix du dedans, mais encore toutes les voix du dehors; non-seulement les tressaillements intimes de la société vivante, mais encore tout ce qui se dit, tout ce qui se fait au dehors, vous crie de tous les bouts de l'Europe, que le Socialisme est là devant vous, non plus comme une idée seulement, comme une passion seulement, mais comme une action, une action armée et menaçante; que non-seulement il respire, mais qu'il conspire; qu'en un

mot, l'idée socialiste et la passion socialiste, sont devenues l'action socialiste.

En effet, Messieurs, le fait, le fait public, le fait avoué, le fait retentissant, répond avec un éclat sinistre, et au témoignage qui vient du fond des choses, et au témoignage qui sort du fond des âmes.

Le fait de la conspiration révolutionnaire et socialiste, est sorti désormais de l'ombre du mystère : organisée dans les ventes, dans les loges, dans les conciliabules de la Révolution souterraine, elle se déploie maintenant sur tous les théâtres de la publicité ; fille de la nuit, elle éclate au grand jour ; grandie dans les ténèbres, elle apparaît à la lumière, et elle dit en vous regardant : « Me voici ! » Il n'est plus permis, il n'est plus même possible de nous faire, sur ce point, une dernière illusion. Nous sommes forcés de le reconnaître, aux sinistres clartés qui pour nous éclairent l'abîme ; oui, la conspiration socialiste vit aux flancs de la société, et son existence s'accuse et se trahit de toutes parts.

La conspiration socialiste, il y a des génies qui l'organisent, qui en donnent le mot d'ordre, en disciplinent les forces, et, par de mystérieux ressorts, en tiennent dans leurs mains tous les fils compliqués et tout le mécanisme unitaire.

La conspiration socialiste, il y a des souffles qui

passent et attestent sa vitalité, comme le souffle de vos poitrines atteste la vie qui respire dans votre sein ; et, plus facilement vous nieriez le vent qui passe en soulevant la poussière du chemin, que vous ne pourriez nier ce vent d'orage qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, traverse en frémissant tout le monde social.

La conspiration socialiste, il y a des événements qui la démontrent ; tristes et publiques orgies qui nous ont révélé le fond de la société vivante ; tentatives avortées, qui, même dans leur avortement, nous laissent assez voir et pressentir quel serait, dans l'hypothèse d'un complet triomphe, le monstrueux enfantement que promet au monde social l'erreur socialiste devenue maîtresse de la société.

La conspiration socialiste, il y a des paroles qui en jettent au loin les brûlantes étincelles, et des éloquences qui en attisent le feu à travers le monde entier ; paroles audacieuses qui en prêchent la légitimité, éloquences enflammées qui en soufflent les ardeurs ; paroles subversives qui ont leur laisser-passer à travers les gouvernements et leur libre cours à travers les peuples effrayés et surpris ; éloquences incendiaires qui ont des tribunes assez hautes pour être entendues de partout.

La conspiration socialiste, il y a, enfin, des pro-

grammes qui non-seulement en attestent l'existence, mais qui en donnent la formule, en expriment les desseins, et posent hardiment le but où elle tend; programmes vraiment inouïs, dont voici, tout récent encore, un exemple authentique : « Nous ordonnons à tous nos membres, d'attiser le foyer de « haine et de vengeance que nous avons allumé « contre *la religion, l'autorité, les riches et les bourgeois*... L'apaisement n'est ni dans nos cœurs, ni « dans nos esprits. Bientôt nous aurons recours aux « explosions violentes et terribles qui se chargeront d'exécuter le système social existant, en abattant au besoin, par la hache et le fusil, tout ce qui « est aujourd'hui debout dans l'ordre civil et religieux (1). »

Voilà la réalité de la conspiration socialiste, s'attestant elle-même en pleine lumière du XIX[e] siècle.

Quelle est la force et la puissance de cette conspiration ? C'est ce qu'il importe de rechercher, et de mettre en évidence.

II

En face de ces programmes sauvages qui ont presque perdu, à force de se répéter, la puissance de

(1) Comité central de Londres, 13 juillet 1871.

nous étonner ; en présence de ces proclamations publiques du massacre, de l'incendie, du pillage et de l'extermination qui nous trouvent, hélas ! en trop grand nombre encore, comme endormis au bord de l'abîme entr'ouvert ; il est une question que chacun, devant Dieu, devant les hommes et devant soi-même, se pose nécessairement : Ces programmes de démolition sociale ne sont-ils que des bravades de quelques fous furieux, ne sachant ce qu'ils disent ? ou bien, pour traduire dans les faits ces formules du banditisme cosmopolite, la conspiration socialiste a-t-elle dans ses mains, les forces et les puissances capables d'en faire, pour la société, un danger, et pour la civilisation, une menace ? Qu'importerait l'audace de menacer et la prétention d'effrayer, si la conspiration n'avait, derrière ces prétentions et ces menaces, la puissance de faire ?

Eh bien, Messieurs, qu'en pensez-vous ? La menace de cette conspiration qui se dénonce elle-même dans ses programmes, et prend devant le monde social tout entier une attitude agressive, n'est-ce qu'un vain bruit qu'emporte le vent ? N'est-ce qu'un épouvantail sans corps, une sorte de spectre ou de fantôme évoqué pour faire croire à des dangers imaginaires ? Non, Messieurs, non, ce qui vous menace et essaie de vous effrayer, ce n'est pas un

fantôme vide seulement, un vain spectre seulement. Derrière ces formules, ces programmes, ces menaces, ces défis, il faut bien en convenir, il y a une puissance, une redoutable puissance.

Quelle est cette puissance? Ni vous ni moi n'en connaissons bien tout le mystère; car, malgré sa grande notoriété, il reste dans son fond quelque chose qui tient du mystère. Nous ne pouvons dire ni tous les fils que la conspiration tient dans sa main, ni tous les ressorts que, d'un mot, d'un signe, d'un geste, elle peut faire mouvoir à travers toute l'Europe; ni toutes les forces prêtes à obéir à sa voix, ni toutes les ressources dont elle dispose pour l'accomplissement de ses desseins et le triomphe de ses ambitions.

Mais quatre choses surtout, dans cette puissance d'action, éclatent au soleil; quatre grandes forces (sans compter toutes les autres,) s'unissent pour constituer le faisceau d'une même force; puissance quadruple et une, fonctionnant sous la même impulsion et marchant au même but, en obéissant au même signe: c'est la puissance de la presse, la puissance de l'or, la puissance du nombre, la puissance de l'organisation.

La puissance de la *presse* est, sans contredit, la plus grande puissance qui existe dans les temps modernes; c'est la puissance de multiplier indéfiniment toutes

les expressions de la pensée, tous les rêves de l'imagination, tous les sentiments du cœur, tous les cris de la passion ; c'est la puissance d'universaliser, de perpétuer et de précipiter, avec le mouvement des idées, le mouvement des passions, et, avec elles, le mouvement de toutes choses, en particulier la marche des révolutions. Il faudrait un discours, plus même qu'un discours, pour vous montrer, telle qu'elle est, cette gigantesque puissance, vraie dominatrice des intelligences au XIXe siècle.

Eh bien! la conspiration socialiste a saisi partout, dans sa main, ce puissant instrument d'action, ce vaste levier des soulèvements populaires, ce grand engin des révolutions politiques et sociales. Si vous en doutez, comptez, dans la presse socialiste, ses organes avoués, et, plus nombreux et plus dangereux peut-être, ses organes complices. La presse socialiste constitue toute une armée de lettrés ou de semi-lettrés, travaillant comme un seul homme au triomphe de la même cause ; et, pour y arriver, mettant en œuvre tous les moyens que peut inventer le génie de la haine, et faisant de la parole humaine le plus abominable usage qu'on en ait jamais fait dans l'humanité.

Ce n'est pas le lieu de vous montrer, dans son ensemble et dans ses détails, cette armée de la presse socialiste. Je constate seulement que la presse socia-

liste est, aujourd'hui, comme l'animal mystérieux de l'Apocalypse : elle n'a pas seulement une voix, elle en a cent, elle en a mille, rien qu'en notre seul pays de France. Et les voix qu'elle fait parler dans tous les pays du monde, et ces prédications antisociales qu'elle fait retentir sur tous les rivages de la terre, que ne puis-je vous les faire entendre ? Et toutes ces voix, sous des formules indéfiniment variées, disent une même chose ; elles disent, contre la société, ce que Caton disait contre Carthage : « Il faut la détruire, « il faut la détruire ! »

Or, si une parole, une seule parole, est si puissante quelquefois pour soulever les masses; que ne peuvent, pour remuer la grande âme du peuple, ces milliers ou plutôt ces millions de voix faisant retentir, partout et toujours, le cri de la guerre sociale ?

Et ici, je ne retiendrai pas une pensée qui me pèse sur l'âme et sur le cœur. Je vous signale, dans le monde conservateur, un abus lamentable entre beaucoup d'autres. Ce qui m'afflige, comme prêtre et comme citoyen, c'est de voir je ne sais combien d'hommes soi-disant conservateurs et même religieux, se faire les complices indirects, et peut-être inconscients, de cette presse armée contre la société et contre la religion. Ce qui me tient dans une douloureuse stupéfaction, c'est de voir comment, par la lec-

ture malavisée du journal, et par l'abonnement plus malavisé encore, cette presse acharnée à battre en brèche l'ordre social, grâce à nos complicités imprudentes, trouve dans le monde conservateur lui-même, des ressources pour l'attaquer !

Le Socialisme a, dans sa main, une autre grande puissance contemporaine, que j'appelle la puissance de l'*or*. L'or, cet autre roi du monde moderne ; l'or, qui pèse si effroyablement, aujourd'hui, dans toutes les balances où se décident les destinées des peuples ; l'or, qui n'est plus seulement ce qu'on l'a bien nommé, le ressort du commerce et le nerf de la guerre, mais encore un instrument de révolution, souvent même un engin de destruction ; l'or, qui corrompt les âmes et achète les consciences ; l'or, enfin, qui semé à pleines mains dans des générations perverties, y produit, avec des moissons de crimes, des moissons de lâchetés, de trahisons et d'apostasies ! Ah ! Messieurs, si vous saviez tout ce que peut et tout ce que fait l'or, même aux mains des puissances qui se proclament conservatrices, vous comprendriez ce que doit être la puissance de l'or, aux mains de la Révolution socialiste et conspiratrice. Qui pourrait aujourd'hui l'ignorer? Cette puissance du dieu Mammon, cette puissance qui renverse des trônes, soulève des peuples et dissout les na-

tions, elle est aux mains de la conspiration socialiste. Comme la conspiration judaïque contre le Sauveur du monde, elle aussi, elle a l'or dans ses mains, et elle dit au génie du mal, maître des trésors de la terre, en lui montrant la société vivante : « *Quid* « *vultis mihi dare ?* Que voulez-vous me donner, et je « vous le livrerai : *et ego vobis tradam !* »

D'où viennent ces trésors et ces richesses? De quelles sources jaillissent ces flots d'or qui s'en vont partout alimenter la conspiration, et encourager les conspirateurs ? Mystère ! Mais ce qui n'est pas un mystère, c'est le fait : Les millions sont dans ses mains; et, avec ces millions, la conspiration achète des hommes prêts à trahir, et elle multiplie les bras prêts à frapper la société ; en un mot, elle recrute et elle agrandit, de jour en jour, le nombre des soldats enrôlés sous sa bannière.

Et c'est ici la troisième puissance de la conspiration socialiste, la puissance du *nombre*, la puissance des hommes voués au triomphe de sa cause. La souveraine force dans l'ordre social, c'est l'homme lui-même ; l'homme, avec sa quadruple puissance de comprendre, d'aimer, de vouloir et de frapper ; l'homme, armé de sa pensée, de son cœur, de sa volonté, de son bras ; l'homme, avec ces quatre forces, conspirant pour le même but, capable de s'ouvrir, à

travers la création, un chemin triomphal, et de briser tout obstacle qu'il rencontre sur son passage.

Voilà pourquoi ce que cherchent avant tout les révolutionnaires, les réformateurs et les agitateurs, ce sont des *hommes*, beaucoup d'hommes prêts à mettre au service de leur idée et de leur dessein, toutes leurs forces humaines ; parce que rien ne se fait dans l'humanité sans le génie, l'amour, la volonté, le bras, en un mot, la puissance de l'homme.

Messieurs, qu'en pensez-vous ? La conspiration socialiste a-t-elle aussi, sous sa main, ces plus forts et plus terribles engins qu'on appelle des *hommes?* Et les hommes qu'elle a enrôlés, enrégimentés, assermentés, qui pourrait bien aujourd'hui les compter? *Multitudinem ejus quis enarrabit?* Combien sont-ils? Quelle est exactement la valeur numérique de la conspiration socialiste? Laissons les chiffres fantastiques, grossis par le calcul des uns et par la frayeur des autres : tenons-nous aux moindres évaluations qui ont cours dans la publicité... Quoi qu'il en soit de l'exactitude mathématique, et du nombre précis des soldats enrôlés dans la milice et sous le drapeau socialistes, tous en conviennent, c'est par millions qu'il les faut compter. Fait unique dans l'histoire des conspirations : Des millions d'hommes respirant le même souffle, relevant de la même idée,

poussés par un même vouloir, animés d'une même passion, et, au premier signal, prêts à lever le bras et à frapper comme un seul homme; je le demande, cela s'est-il jamais vu, même à Rome, en plein incendie de cette guerre sociale qui tint un moment en échec la fortune et la valeur de Pompée? Et qui ne voit que la révolte de Spartacus, étendant son bras contre Rome, et ameutant contre les citoyens libres, la multitude des esclaves, n'était qu'un jeu d'enfant, devant la conspiration armée qui se dresse aujourd'hui en face de la civilisation?

Et voilà pourquoi, tous vous devez accueillir avec amour et encourager par un concours efficace, toutes les œuvres qui, comme celle des Cercles catholiques d'ouvriers, ont pour but immédiat d'enlever des soldats au Socialisme, et de grossir les rangs de la défense sociale. Car, telle est la loi qui décide les victoires ou les défaites : sauf de rares exceptions, la victoire appartient à la plus grande force; et la plus grande force appartient à la puissance du nombre.

Enfin, la quatrième grande puissance que je vois aux mains de la conspiration socialiste, c'est la puissance de l'*organisation*. Grande, avons-nous dit, est la puissance du nombre; mais ce qui multiplie cette puissance, et ce qui surtout décide les grandes victoires, c'est la puissance de l'organisation. Voyez la

force inhérente à toute organisation, alors qu'elle est solidement constituée ; voyez comment, sous vos yeux, la conspiration socialiste a conquis cette force de l'organisation ; voyez, enfin, ce qu'est la société vivante, en face de cette conspiration si savamment et si fortement organisée ; et vous comprendrez peut-être mieux le danger dont elle menace la société.

Ce que peut l'organisation dans les forces humaines, est-il seulement besoin de le dire ? Qui peut ignorer que l'organisation multiplie la force de chacun par la force de tous, et la force de tous par la force de chacun ?

Ah ! Messieurs, un homme, un seul homme, malgré toutes les puissances et toutes les grandeurs que Dieu a réunies en lui, est faible autant qu'il est petit : l'isolement l'épouvante, le paralyse, et lui ôte jusqu'au sentiment de sa puissance réelle ; seul, il se sent comme un roseau incapable de porter sans fléchir le souffle de la tempête, et d'avance condamné à être brisé demain, si ce n'est aujourd'hui ; tandis que des millions de roseaux fragiles et faibles comme lui-même, composent un infrangible faisceau, et parfois un inexpugnable rempart. Ah ! si l'Écriture a pu dire : « Un frère aidé de son frère est comme une « ferme cité : *frater adjutus a fratre quasi civitas* « *firma* ; » que sera-ce de voir des millions de frères aidés par d'autres frères, se donnant la main et se

prêtant un mutuel secours, pour marcher à un même but et conquérir un même triomphe?

Ici encore, mais ici surtout, je le demande : La conspiration socialiste dispose-t-elle de cette puissance de l'organisation? Pourquoi insister pour vous en démontrer le fait plein de menaces et de dangers, alors que ce fait se révèle dans une telle évidence et s'impose avec un tel éclat?

Cette organisation, elle éclate, en effet, dans toutes les sphères de la vie intellectuelle, littéraire, politique, sociale; elle éclate dans la presse, partout attentive et fidèle au mot d'ordre de ses créateurs et de ses chefs ; elle éclate dans les systèmes d'éducation, et dans les ligues de l'enseignement ; elle éclate dans les agissements identiques de tous les hommes portés à un poste quelconque, par le souffle de l'idée ou de la passion socialiste ; elle éclate surtout à l'heure décisive des scrutins, où mille hommes votent comme un homme, et où des multitudes et jusqu'aux élus eux-mêmes, abdiquent leur libre action devant le mandat impératif imposé par l'organisation.

N'insistons pas, et demandons-nous ce qu'est en elle-même et ce que peut pour sa propre défense, la société actuelle, devant cette immense conspiration, armée, pour l'attaquer, de la plus savante et de la plus

persévérante organisation qu'une conspiration ait jamais déployée sous le ciel ?..

Hélas ! Il est trop vrai de le dire : nous sommes la division en face de l'union ; nous sommes la pulvérisation devant la concentration ; nous sommes la séparation devant l'organisation. Ce que peut, pour vaincre une société désorganisée, une organisation puissante, de lamentables désastres nous l'apprenaient naguère. On dit : Nous avons été vaincus par la puissance du nombre ; oui, mais nous l'avons été plus encore par la puissance de l'organisation. Et ce qui est vrai dans la guerre étrangère, où un peuple est aux prises avec un autre peuple, est-il moins vrai, pensez-vous, dans la guerre sociale, alors qu'on voit armés les uns contre les autres les enfants d'une même patrie ?

Voilà le fait, le fait actuel, le fait vivant, le fait palpitant, comme on dit aujourd'hui, et que j'aime mieux appeler simplement, le fait menaçant ; voilà la conspiration armée de ces quatre grandes puissances de la Presse, de l'Or, du Nombre et de l'Organisation. Oui, beaucoup de journaux, beaucoup d'or, beaucoup d'hommes; j'aurais pu ajouter, beaucoup d'arsenaux où, à un signal donné, tous les soldats du Socialisme viendraient prendre leurs armes pour attaquer la société ; et tout cela, uni, serré en une armée im-

mense, marchant du même pas et obéissant aux mêmes chefs.

Voilà la conspiration socialiste, la voilà devant vous; et, dans le silence comme dans le bruit, quand elle se tait comme quand elle parle, elle vous crie : « Prenez garde ! Demain, je vous attaquerai; « demain, je vous frapperai; demain, je vous bri- « serai. »

Nous venons de voir, avec son existence, la force de la conspiration socialiste. Voyons maintenant quelques-uns des caractères qui rendent cette conspiration particulièrement redoutable; et nous comprendrons mieux encore l'attitude que nous devons prendre, et le devoir que la Providence nous impose, en face de cette agression dont le triomphe serait, parmi nous, la ruine même de la société.

III

Cette conspiration, dont nous venons d'établir le fait et de vous montrer la puissance, comment vous la peindre avec sa vraie physionomie, et comment vous dire les caractères qui doivent vous la rendre particulièrement redoutable?

Essayons toutefois d'en esquisser rapidement quelques traits saillants.

Ce qui fait de cette conspiration socialiste, le grand péril de la société, c'est, tout d'abord, le caractère de son *universalité*. Lorsqu'une action conspiratrice est localisée, lorsqu'elle ne s'organise et ne se meut que sur quelque point du territoire qui porte la royauté, l'empire ou la république, il semble qu'il n'y ait pas beaucoup à s'en émouvoir, alors surtout que le point où la conspiration a posé son foyer, n'est ni le centre, ni la tête de la patrie. Un grand coup frappé en son lieu et à son heure, par une main vigoureuse et une volonté résolue, c'est assez, d'ordinaire, pour éteindre le foyer conspirateur, et en jeter au vent les étincelles qui vont, en se dispersant, s'éteindre dans le vide, ou du moins sont impuissantes désormais à rallumer un incendie. Mais lorsque l'action conspiratrice a revêtu le caractère d'une universalité véritable ; lorsque ses foyers sont non-seulement multiples, mais lorsque, dans un sens vrai, ils sont partout ; lorsqu'à chaque poste important où la patrie ne devrait compter que des défenseurs, prêtant à sa sécurité l'arme de leur courage et le bouclier de leur patriotisme, il se rencontre des multitudes qui tiennent par leurs idées à l'idée conspiratrice, par leurs passions à la passion conspiratrice, et qui, surtout, ont voué leur action à

l'action conspiratrice : qui ne voit que, dans une telle situation, le péril de la patrie est souverain, et qu'elle est menacée des suprêmes désastres?

Or, n'ai-je pas quelque raison d'affirmer qu'aujourd'hui, tel est précisément le caractère qu'a revêtu, devant la société, la conspiration socialiste? Non-seulement cette conspiration est, à des degrés divers, partout dans la patrie; elle est hors de la patrie aussi; elle est en-deçà et par-delà les frontières que, dans son rêve d'association impossible, elle prétend désormais effacer. La conspiration socialiste n'est plus seulement organisée contre la patrie, elle est organisée contre les patries; elle n'est plus seulement nationale, elle est ce qu'elle se nomme superbement elle-même, elle est *internationale;* et bientôt, si elle continue de marcher et d'étendre sa sphère, elle pourra se nommer *omni-nationale.*

C'est là, Messieurs, l'immense danger de notre société actuelle : l'universalité de la conspiration socialiste. Qu'une conspiration ait partout, dans une nation, des intelligences, des complicités, des forces organisées contre la patrie ; certes, c'est déjà un mal assez grand, plus grand qu'on ne l'imagine, pour la nation qui le porte en son sein : se dire qu'entre les frontières qui la gardent contre l'étranger, à l'orient et à l'occident, au midi et au septentrion, aux extré-

mités et au centre, il y a des enfants de la patrie, armés de leurs idées, de leurs passions et de leurs bras, contre la sécurité de la patrie ; est-ce que ce n'est pas assez, trop même déjà, pour troubler le sommeil d'un grand peuple ? Que faut-il de plus pour lui dérober, jusque dans la paix de chaque jour, la sécurité du lendemain, et pour faire redouter à chacun et à tous, jusque dans le calme d'un présent si serein qu'il paraisse, les éventualités d'un avenir toujours gros de tempêtes ? Qu'est-ce donc de voir, à la clarté des événements et à la lumière de l'évidence, que tandis que cette puissance conspiratrice est organisée au sein même de la patrie, dans les proportions redoutables que je viens de vous montrer, elle a partout, hors de la patrie elle-même, à travers l'Europe, pour ne pas dire à travers le monde, des proportions plus redoutables encore, et que l'organisation au-dedans se rattache, par mille fils mystérieux, à l'organisation du dehors? Qu'est-ce, enfin, de devoir se dire que cette épée de la conspiration armée, cette immense épée dont la poignée, selon l'heure et l'événement, est à Paris, à Londres, à Genève ou ailleurs, que cette épée qui frappe tantôt au soleil et tantôt dans l'ombre, est assez longue pour que sa pointe atteigne à tous les bouts du monde, et qu'elle est en même temps partout assez forte, pour y frapper des coups capables

de troubler les peuples et de compromettre les patries?

Eh bien! Messieurs, ce que je vous montre en ce moment, qu'est-ce donc, si ce n'est la trop fidèle image d'une réalité qui se découvre dans une clarté assez sinistre pour envoyer à tous de légitimes préoccupations, si ce n'est de légitimes frayeurs?

Et pourtant, je n'ai pas dit tout ce que cette conspiration a de plus redoutable; car il y a dans cet immense foyer de passions conspiratrices, quelque chose qui est peut-être plus menaçant que son universalité: c'est sa continuité et sa *permanence*.

Autrefois, les conspirations limitées dans leur étendue, l'étaient plus encore dans leur durée. Elles disparaissaient avec ce qui en était la cause ou le prétexte; elles étaient essentiellement transitoires. Elles n'avaient pas d'ailleurs, dans les générations vivantes, de racines profondes. Fondées qu'elles étaient le plus souvent, sur des choses de surface, le coup qui les atteignait les déracinait et souvent les frappait à mort; et, tuées un jour, elles ne renaissaient pas le lendemain; elles n'avaient pas la puissance maudite d'éterniser les agitations de la patrie, et de la tenir haletante et toujours en éveil, sous le coup d'une perpétuelle menace.

Il en est tout autrement de la conspiration révolu-

tionnaire proprement dite, et en particulier, de la conspiration socialiste, qui semble tenir en échec la sécurité des nations les mieux armées, les plus sûres d'elles-mêmes. C'est là, en général, dans la société moderne, un fait véritablement nouveau, et plus redoutable encore dans ses effets, qu'il n'est nouveau dans son apparition.

Depuis que sous des noms divers, la Révolution, marchant sous terre pour mieux ensuite éclater au soleil, a conduit dans l'ombre ses légions disciplinées; depuis que cette armée de la nuit a poussé dans tous les sens la mine qui devait, selon ses desseins, aboutir à faire sauter, avec les temples et les institutions religieuses, les trônes et les institutions politiques; la conspiration contre les religions et les patries a pris un caractère de *continuité* et de perpétuité; elle est devenue, au sens le plus rigoureux, la conspiration en permanence; elle demeure, comme sa raison d'être demeure; elle vit, elle agit, elle conspire, non-seulement un jour, mais toujours, parce que sa raison de vivre, d'agir et de conspirer subsiste la même et toujours. Battue une fois, elle recommence encore une fois, et, s'il le faut, cent fois. Un jour, forcée de replier son drapeau et de le dérober au soleil, elle l'emporte dans la nuit; et, un autre jour, elle le fait reparaître, et le déploie en l'agitant avec plus de bruit que ja-

mais, sur la tête des peuples réveillés en sursaut par quelque nouveau coup de foudre de la Révolution. Écrasée aujourd'hui par un coup victorieux, comme certains animaux qui couvrent, par une ruse instinctive, leur vie menacée, elle s'arrête, elle se tait, elle se tapit dans son ombre, elle fait la morte enfin, pour empêcher qu'on ne songe à la tuer tout à fait. Mais au premier souffle qui lui rapporte une espérance, à la première décharge qui émeut l'atmosphère sociale par une soudaine explosion, elle sort de ses loges, de ses ventes, de ses cavernes, de ses souterrains, même de ses prisons; et vous la voyez reparaître avec des ardeurs, des ambitions et des audaces que le monde ne lui connaissait pas encore. Ceux-là surtout, qui rapportent des souterrains où ils ont conspiré et des prisons où ils ont frémi vingt ans, les visages les plus sillonnés, les cheveux les plus blanchis et les têtes les plus ravagées; ceux-là même, après vingt ans, n'ont rien perdu ni de leur fanatisme révolutionnaire, ni de leur ardeur conspiratrice; et la société, par eux toujours troublée et toujours menacée, les revoit avec effroi comme les plus hideuses personnifications de la révolution continue et de la conspiration permanente. Condamnés, exilés, emprisonnés pour avoir conspiré, ils sont prêts, et plus que jamais, à conspirer encore: et ce qui est vrai de ces quelques

hommes qui incarnent en eux, d'une manière spéciale, le génie révolutionnaire et socialiste, est vrai du Socialisme contemporain tout entier : il est la permanence et la continuité de la conspiration.

Et voilà, Messieurs, ce qui constitue, pour la société moderne, un danger ignoré de nos pères, j'entends nos pères d'au-delà le cycle de nos révolutions. Voilà ce qui nous est propre, ce qui est, au sens le plus rigoureux, le péril social de notre temps.

Ah ! lorsque la conspiration n'est que d'un jour ou même d'une année, je comprends que cette conspiration une fois étouffée, la société puisse reprendre en sécurité sa marche progressive ; et, sous le bouclier de la force étendu pour la protéger, la patrie, affranchie des conspirateurs, peut dormir son tranquille sommeil. Mais lorsque la conspiration est en permanence ; quand elle est là, toujours organisée et toujours agissante ; quand aujourd'hui, et demain, et après-demain, le jour et la nuit, sans cesse ni trêve, elle est là, l'œil ouvert, la haine au cœur et l'arme au bras, rôdant, si je le puis dire, autour des trônes et des gouvernements, cherchant, pour y ouvrir la brèche, les côtés faibles de la puissance, attendant, comme l'heure qui doit sonner son triomphe, un moment de défaillance dans la sagesse, dans la force, dans la prévoyance ou dans la résolution ; com-

ment espérer que ce démon qui se nomme légion, qui veille toujours et qui ne dort jamais, ne trouvera pas un jour les sentinelles endormies, peut-être la cité ouverte et la puissance désarmée? Comment croire que nos politiques, même les plus avisés, et nos hommes d'État, même les plus expérimentés, et nos capitaines, même les plus dévoués, ne seront jamais pris en défaut? Comment se persuader qu'épiés, attaqués, harcelés aujourd'hui, demain et toujours, ils triompheront aujourd'hui, demain et toujours? Et, en face de la conspiration continue et de l'attaque permanente, comment compter sur la continuité du succès et sur la permanence de la victoire? Comment croire que cette légion qui conspire partout et qui conspire toujours, ne trouvera jamais, pour frapper ses coups triomphants, ni le défaut de la cuirasse, ni le défaut du rempart, ni le défaut du génie, ni le défaut de la sagesse, de l'habileté et de la prévoyance?

Ah! Messieurs, inutile sur ce point de se tromper et de s'aveugler soi-même; la conspiration permanente, c'est, un jour ou l'autre, la conspiration triomphante. Le contraire serait un miracle dans l'ordre social; et nous n'avons pas droit, pour nous sauver et pour nous défendre, d'attendre des miracles, surtout des miracles dans l'ordre social. Nous ne sommes pas plus forts que

la force des choses ; or, ce triomphe plus ou moins accéléré ou plus ou moins ajourné de la conspiration permanente, c'est la force des choses : ce jour de son triomphe, ce ne sera pas demain ni même après-demain, si vous voulez ; mais qu'importe, si vous êtes en face de l'inévitable ? La conspiration en permanence échouera neuf fois ; soit; mais elle essayera une dixième, et, s'il le faut, une centième fois ; et à la centième fois, elle passera ; et une fois passée, comme le fleuve qui a rompu sa digue, rien ne l'arrêtera plus: elle passera sur vos foyers, sur vos temples, sur vos familles, sur vos institutions, sur vos fortunes, surtout sur vos fortunes ; elle plantera son drapeau sur toutes vos ruines, et peut-être sur le sol arrosé de votre sang, et elle dira : « *Væ victis !* Malheur aux vaincus ; je « suis, et il n'y a plus que moi ! »

Pour échapper à cette inexorable conclusion de la logique des choses, il nous faudrait être investis de ces deux priviléges : l'infaillibilité et l'invincibilité. Or, assez d'erreurs vous crient : Vous n'êtes pas infaillibles ; et assez de défaites vous crient encore plus haut : Vous n'êtes pas invincibles !

Est-ce tout, Messieurs, et dans cette conspiration déjà deux fois redoutable, reste-t-il quelque chose à vous signaler ? Oui, avec le caractère de l'universalité et avec le caractère de la perpétuité, je vous signale

le caractère qui distingue le plus cette conspiration absolument inouïe, le caractère de l'*implacabilité*.

Nous sommes en face et sous le coup d'une conspiration vraiment *inexorable*; et, c'est là ce qui en fait pour la société, un danger à nul autre pareil; car, à vrai dire, sous ce rapport, rien de semblable ne s'est vu, depuis qu'il est dans le monde des conspirations et des conspirateurs. Il y eut souvent, dans l'histoire des peuples, des conspirations; toutes blâmables qu'elles étaient, elles n'avaient pourtant rien de ce caractère que volontiers je nommerais satanique : l'implacabilité et l'inexorabilité. Nées de circonstances accidentelles, et généralement appuyées sur des motifs plus ou moins avouables, ces conspirations n'avaient rien de l'infernale obstination de la conspiration révolutionnaire, telle que nous la voyons, à l'heure qu'il est, organisée autour de nous. Amenées par des ambitions passagères ou par des événements transitoires, elles s'arrêtaient avec les ambitions qui les avaient inspirées, avec les événements qui les avaient provoquées. Après telle défaite essuyée ou après telle victoire remportée, elles désarmaient; et le triomphe ou la défaite marquait la fin d'une conspiration qui n'avait plus de raison d'exister.

Mais la conspiration que rien ne peut satisfaire, et

que rien ne peut apaiser ; la conspiration qui, alors même qu'on a désarmé ses bras, garde son cœur toujours armé ; la conspiration qui, jusqu'au sein de ses propres défaites, au fond des cachots et des exils, garde ses haines conspiratrices, et alors même, plus que jamais, fait dans l'ombre contre la société qui l'a vaincue, le serment des représailles et de la vengeance ; la conspiration qui a, tout à la fois, et le fanatisme de l'idée et le fanatisme de la passion s'excitant l'un l'autre, et rallumant l'un par l'autre leurs mutuelles ardeurs ; la conspiration qui s'en va à tous les bouts de l'Europe, criant par toutes les voix de la publicité : « Nous serons le gouvernement, le seul « gouvernement, ou bien il n'y aura pas de gouver- « nement. Nous commanderons à la société, ou bien « il n'y aura plus de société. Nous serons les maîtres « de la patrie, ou il n'y aura plus de patrie. Nous « aurons la France, ou il n'y aura plus de France ; » la conspiration, qu'on a entendue naguère crier de toutes ses forces, au sein d'une tempête sociale : « Ou nous aurons Paris, ou nous le détruirons ! » Comme si elle avait dit : « Nous, nous seuls, nous « toujours ; nous ou la destruction ; nous ou la ruine ; « nous ou le néant. » La conspiration, enfin, qui pas plus tard qu'hier ou avant-hier, osait déclarer par l'un de ses organes avoués : « Notre but est d'ar-

« river à la destruction irrévocable de l'ancien « monde (1). » Ah! Messieurs, cette conspiration, elle a un nom, un nom qu'elle s'est fait à elle-même, nom le mieux fait pour exprimer, dans un mot, tout ce qu'elle porte en son sein; un nom qui la caractérise et la dénonce au présent et à l'avenir, avec son caractère antisocial, sa nature sauvage, inhumaine, satanique; et ce nom est celui-ci : *Implacable, inexorable*, ou, comme s'en sont publiquement vantés ses fauteurs même soi-disant les plus modérés : *Irréconciliable.* « Oui, disaient-ils, nous nous nom- « mons et nous sommes les irréconciliables! Ne nous « parlez pas de paix, nous vous répondrions par la « guerre; » ou, comme s'écriait jadis un de leurs principaux organes : « Ne nous parlez pas de conciliation, « nous vous répondrions par la destruction. » *Irréconciliables!* Ce mot de l'ambition et de la destinée socialiste, a été jeté au monde; tous les échos de la presse en ont retenti, et ils en retentissent encore! Ah! cette fois, que ceux qui ont des oreilles entendent : « *Qui habet aures audiendi audiat.* » Le mot vous est jeté de partout, et vous êtes sommés d'y répondre : *Irréconciliables!* Et ce qu'ils disent, ils le font; ce qu'ils promettent, ils l'accomplissent, du

(1) Commune, 27 mars 1878.

moins autant qu'ils peuvent. Rien ne les réconcilie, rien ne les apaise, rien ne leur fait dire : « C'est assez ! »

Tel est, dans ses organes les plus dévoués et les plus agissants, le Socialisme. Et, alors même que pour mieux surprendre la société vivante, il paraît vouloir se réconcilier avec elle ; alors même, croyez-le bien, il conspire encore contre elle ; dans l'embrassement d'une amitié simulée, il médite de l'étouffer. Il est comme la haine personnifiée dans Néron, lorsqu'on lui proposait de se réconcilier avec Britannicus ; il s'écrie, lui aussi, dans une fureur qui se concentre pour mieux éclater :

« *Oui, je l'embrasserai ; mais c'est pour l'étouffer !* »

Après cela, que dire de la sagesse des politiques, qui en sont encore à méditer pour aviser à bien voir comment ils vont s'y prendre pour apaiser la bête *inapaisable?* qui se demandent, si en faisant fléchir de plus en plus, devant ses tentatives et ses forfaits, les lignes éternelles du droit social et de la justice humaine, on n'arrivera pas à désarmer ces cœurs et à en faire tomber les colères ? Quelques-uns même sont entendus, qui appellent, avec les conspirateurs, des pactes désastreux et des alliances impossibles ; et cela, disent-ils, pour sauver par la concorde et par la conciliation, la patrie menacée de périr par la

discorde et par la division. Sauveurs malavisés, sous prétexte d'être cléments envers des brigands qu'ils nomment leurs frères, ils en viendraient à se montrer parricides envers la patrie qu'ils nomment leur mère! Illusions généreuses peut-être, mais illusions! Ils oublient ce qui est de l'essence même du Socialisme; ils oublient quelle est son idée fixe, sa passion dominante, sa résolution inébranlable; ils oublient, enfin, que la conspiration socialiste est, comme elle se proclame elle-même, une conspiration *implacable.*

Faut-il ajouter ce dernier trait qui achève de la peindre, et qui déjà se trahit dans ce que je viens de montrer : la conspiration socialiste, c'est la conspiration *à mort.*

Et c'est ici ce qui doit arracher à leur torpeur, même les plus engourdis, et à leur sommeil, même les plus endormis : la conspiration *à mort!*

Écoutez, Messieurs, écoutez sur ce point, les paroles qui naguère sortaient de l'un des conciliabules les plus célèbres du Socialisme contemporain :

« Les tyrans ont creusé un sillon profond entre « eux et les travailleurs : ce sillon ne peut être com- « blé que par les cadavres des uns ou des autres. »

Tel est le programme définitif de la Révolution socialiste.

Ah! lorsqu'une conspiration n'en veut qu'à tel

homme ou à telle institution, à tel abus de pouvoir ou à telle restriction de la liberté, à tel article d'une constitution ou à telle forme de gouvernement; lorsqu'elle ne demande que tel ou tel changement sur la scène politique; quand elle n'écrit sur son drapeau que ce mot : *Réforme*, réforme des institutions, des législations, des administrations; je comprends qu'alors, la société, sans se compromettre tout à fait, puisse tenter de calmer les colères par la conciliation. Elle peut essayer de donner à des revendications, qui servent de prétexte à la révolte, une satisfaction momentanée; elle peut pactiser, enfin, pourvu que ce ne soit pas la faiblesse qui pactise avec la passion, mais la force qui pactise avec la raison. Ces pactes, en face de la conspiration qui menace ou de l'émeute qui gronde, quoique toujours dangereux, n'ont rien cependant d'essentiellement mortel ni de nécessairement fatal pour la société qui pactise.

Mais lorsque la conspiration en veut, non plus à tel abus de pouvoir ou à telle forme de gouvernement, mais à la société elle-même; lorsqu'elle a annoncé, publié, célébré par toutes les voix qu'elle fait parler dans le monde, cette suprême ambition : *Détruire, pour la refaire de la base au sommet, la société vivante*; et pour cela, s'il le faut, arroser du sang de ceux qu'elle nomme ses tyrans, les fonde-

ments de la société qu'elle rêve; ah! Messieurs, lorsque la conspiration a dit cela, et lorsque, avec ce but avoué, avec cette ambition proclamée par elle-même, elle ose écrire sur son drapeau, comme signal du combat, ce mot d'ordre sauvage : « *Le « triomphe ou la mort!* » lorsque partout elle fait retentir dans le vent de la Révolution, mugissant comme la tempête, ce dernier mot de la guerre sociale : Mort à la société, et à tout ce qui défend la société ; c'est-à-dire, mort au gouvernant, mort au soldat, mort au magistrat, mort au propriétaire, mort au prêtre, au prêtre surtout ! Oh ! alors, malheur, mille fois malheur à la société qui pactise; en décrétant les conditions du pacte, elle a décrété les conditions de sa mort. Il n'y a pas d'alliance entre Dieu et Bélial, pas d'alliance entre l'ordre et le désordre, pas d'alliance entre la barbarie et la civilisation, pas d'alliance entre la société et le Socialisme, pas d'alliance, enfin, entre la vie et la mort ! Un homme l'a dit, et il eut cent fois raison : « On ne « s'unit pas à l'abîme, on s'y engloutit (1). » L'abîme donne le vertige ; l'abîme vous fascine ; l'abîme vous attire, mais c'est pour vous dévorer.

Or, ne l'oubliez pas, Messieurs, au point de vue où nous sommes en ce moment, votre abîme, c'est le

(1) Châteaubriand.

Socialisme, le Socialisme de ce temps, le Socialisme cupide, affamé, fauve ; vous pouvez vous abîmer en lui ; vous ne pouvez vous unir à lui. Donc, à vous, contemporains de cette barbarie nouvelle, à vous de l'arrêter par toutes vos forces unies à la barrière de la civilisation ; en un mot, à vous de vaincre le *Socialisme* pour sauver la *société*, ou de voir la société dévorée par le Socialisme.

CONCLUSION.

Telle est, Messieurs, la situation que vous fait la conspiration socialiste ; tel est le mal dont elle vous menace. Et, ce qu'il y a de plus triste à contempler, c'est l'attitude de beaucoup d'hommes de notre temps, en face de ce mal lui-même. Ah ! certes, ce fléau, suspendu sur la société, est par lui-même déjà assez redoutable et menaçant ; qui pourrait le nier ? Mais la disposition de la société en face du fléau, est, à mes yeux, plus menaçante et plus redoutable encore. Oui, pour moi, je l'avoue, ce qui m'épouvante le plus ici, ce n'est pas le mal, c'est le malade, le malade qui ne veut pas du remède, et

qui convient à peine de sa maladie et du danger qu'elle lui amène.

Regardez, dans son ensemble, l'attitude des hommes, en ces temps si chargés de tempêtes; dites-moi, est-ce que vous n'en êtes pas effrayés? Laissez de côté, si vous voulez, des hommes que volontiers je nommerais les *acharnés*; hommes fatals qui, à l'heure qu'il est, travaillent encore à agrandir notre mal et à creuser notre abîme; hommes vraiment incompréhensibles, si la passion ne suffisait à nous tout expliquer, qui, dans un moment comme celui-ci, n'ont rien de plus pressé que de chasser Dieu de l'âme du peuple, même de l'âme de l'enfant; et qui estiment avoir tout fait, pour sauver notre présent et assurer notre avenir, en multipliant les hommes sans religion et les enfants sans Dieu : comme si l'abîme qui menace de tout engloutir n'était pas précisément, dans nos générations déjà élevées, l'absence de la religion et de Dieu!

Laissons ces hommes qui, pareils à des coursiers ayant brisé le frein, entraînent à l'abîme où ils nous emportent, le char de la civilisation. A côté de ces hommes *acharnés*, directement et ouvertement ennemis de la société, je vois les hommes *complices*; les hommes qui, sans le vouloir, et peut-être sans le savoir, poussent, eux aussi, le char de la société me-

nacée, dans le courant de toutes les erreurs qui nous ont amenés là : hommes aveugles, ou dont les illusions sont comparables à un aveuglement, qui ne pensent pas même à répudier la plus petite de ces erreurs qui nous perdent chaque jour et menacent de nous tuer tout à fait ; hommes vraiment complices de l'attentat public contre la société, qui continuent aujourd'hui, comme hier et avant-hier, par leurs paroles, par leurs lectures, par leurs journaux, par leurs livres et par toutes les pratiques de leur vie, à prendre le vent de la Révolution et de l'impiété, et laissent aller contre tous les écueils le vaisseau qui porte, à travers tant d'orages, la société vivante !

Il en est d'autres que je nommerai mieux les *inconséquents* : hommes irrésolus, hommes timides et pusillanimes, qui voudraient raffermir la société, et qui laissent ébranler toutes les bases de la société ; qui veulent le maintien de l'ordre, et n'osent résolûment attaquer le principe du désordre ; qui redoutent le triomphe du mal, et n'osent lever courageusement le drapeau du bien ; qui veulent, d'une volonté sincère, la victoire du droit et de la justice, et qui s'arrangent pour trouver grâce devant l'injustice et l'iniquité, au jour redouté et vraiment redoutable de leur triomphe ; hommes dangereux, plus dangereux quelquefois que les ennemis eux-mêmes.

Il est une autre classe d'hommes que je nommerais volontiers les *indifférents*, les *inactifs* : êtres apathiques, que rien ne peut émouvoir, pas même la raison grossière de leur intérêt le plus vulgaire; hommes indolents, qui regardent passer le torrent, sans essayer de rien faire pour en arrêter ou pour en détourner le cours, et qui se rassurent, en disant : Il n'a pas encore inondé nos rivages ; soyons tranquilles ; après tout, qui nous répond que le mal est si grand qu'on le suppose ? Hommes légers, superficiels, grands enfants, qui s'en vont comme les fils de la vieille Athènes, demandant à tous ceux qu'ils rencontrent : Qu'y a-t-il de nouveau? — Eh ! s'écriait Démosthènes, qu'y a-t-il de plus nouveau que de voir un Macédonien menaçant la liberté des Athéniens ? — Et moi, vous dirai-je, qu'y a-t-il de plus nouveau et de plus capable de vous arracher à votre torpeur, que de voir, au milieu de vous, la barbarie menaçant la civilisation ? Et que faudra-t-il pour vous réveiller, si les coups qui nous ont déjà frappés ne vous peuvent même émouvoir ? C'est le cas de vous redire ce qu'un orateur païen disait à ses concitoyens, dans une situation pareille : « Réveillez-vous donc enfin ! *Expergiscimini tandem.* » Oui, Messieurs, l'heure est venue de sortir de ce sommeil ; l'heure est venue de vous compter, de vous unir, de vous organiser, vous aussi,

pour une défense intrépide et pour une invincible résistance. Formez un grand faisceau de forces vives, si vous ne voulez être brisés, désunis et séparés ; oui, sortez, sortez de votre solitude, si vous ne voulez que le vent des tempêtes vous balaye comme la poussière.

Mais, me demandez-vous, pour sauver la société et nous-mêmes avec elle, que faut-il faire ? Ce qu'il faut faire ? Je ne le sais pas, si vous voulez ; et ce n'est pas ici le lieu de vous le dire avec la dernière précision. Ce qui est manifeste, ce qui est évident, c'est qu'il y a quelque chose à faire, et que vous n'avez plus de temps à perdre. En toute hypothèse, il faut se compter, il faut s'unir, il faut s'organiser, il faut combattre, combattre par la vérité, combattre par la charité, combattre par toute légitime activité, pour la défense de la société.

Quoi ! vous demandez ce qu'il faut faire ? Eh bien, vos adversaires vous donnent l'exemple : imitez-les, et que, sauf les moyens illégitimes, la défense soit faite à la ressemblance de l'attaque.

Donc, qu'elle soit, elle aussi, universelle, permanente, résolue, et résolue jusqu'à mourir !

Mais surtout, qu'elle soit fraternelle et vraiment *unitaire* ; que tous y marchent, les cœurs unis et la main dans la main. Oui, que de tant de forces se compose une seule force, un immense faisceau de

forces défensives, à opposer à l'immense faisceau des forces agressives. Désunis, nous serions brisés; unis, nous opposerons à l'attaque une puissance grande comme l'attaque elle-même.

Ce n'est pas assez d'être courageux : il faut unir les courages aux courages; car, selon le beau mot du poète :

> Le courage fait des vainqueurs;
> La concorde, des invincibles.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

PREMIÈRE ERREUR RADICALE DU SOCIALISME :

OU

L'ERREUR AU POINT DE DÉPART.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

PREMIÈRE ERREUR RADICALE DU SOCIALISME, L'ERREUR AU POINT DE DÉPART.

MESSIEURS,

Jusqu'ici nous avons essayé de dire ce que c'est que le Socialisme. Nous l'avons montré, d'abord, comme idée, puis comme passion; et, dans la dernière conférence, nous avons fait connaître ce que nous avons nommé l'*action* socialiste, c'est-à-dire, la conspiration effective contre la société. Nous en avons établi l'existence, montré la puissance, et signalé les principaux caractères.

L'existence de la conspiration socialiste nous est révélée tout à la fois, et par la force des choses, et par le témoignage des âmes, et par l'évidence des faits : triple démonstration absolument irrécusable.

La puissance de cette conspiration se compose surtout, avons-nous dit, de ces quatre puissances : La

puissance de la presse, la puissance de l'or, la puissance du nombre, la puissance de l'organisation.

Et cette conspiration, dont l'existence s'accuse et dont la puissance se produit avec un sinistre éclat, elle se présente, à l'œil de l'observateur, avec des caractères qui la rendent particulièrement redoutable : caractère de l'universalité, caractère de la continuité, caractère de l'implacabilité. C'est la conspiration qui est partout, la conspiration qui est toujours, la conspiration que rien ne peut apaiser ; conspiration à mort, enfin, posant hardiment devant nous l'*être ou ne pas être* de la société vivante.

Dès lors, il est facile de comprendre quelle doit être notre attitude, et quelle résolution s'impose à tout ce qui ne veut pas périr, en face de cette conspiration à nulle autre pareille, qui prétend déraciner et renverser par la force, au sein de la chrétienne Europe, la société et le Christianisme, pour confondre leurs ruines au fond des mêmes abîmes. Citoyens et chrétiens tout ensemble, nous avons à défendre jusqu'à la mort, ces deux choses menacées ensemble par la conspiration socialiste : le Christianisme et la société.

Et maintenant que nous connaissons la nature et le fait du Socialisme contemporain, il nous reste à lui demander compte de ses doctrines, ou du moins de

ce qu'il décore de ce nom ; c'est-à-dire, qu'il reste à mettre au grand jour les principales *erreurs sociales* enseignées par le Socialisme soi-disant dogmatique et doctrinal.

Il ne s'agit pas, assurément, de vous signaler une à une toutes les erreurs consacrées et embrassées par le Socialisme. Comme nous l'avons déjà fait remarquer en passant, et comme nous le montrerons mieux plus tard, doctrinalement, il est l'abrégé, la somme, la résultante de toutes les erreurs sorties du rationalisme moderne. Mais, comme Socialisme, il professe des erreurs qui lui sont propres, et que l'on peut nommer les *erreurs sociales* par excellence. Je veux en signaler particulièrement deux, qui semblent résumer toutes les autres.

Le Socialisme doctrinal se trompe sur *le point de départ* et sur *le point d'arrivée*, ou le terme de la vie sociale.

Je me contente de signaler aujourd'hui, la première erreur fondamentale du Socialisme, l'*erreur au point de départ* ; à savoir, l'erreur sur le *mal* de la vie, ou sur le véritable siége du *mal* dans notre humanité ; et nous opposerons à cette erreur, la doctrine éminemment sociale professée sur ce point par le Christianisme.

PROLOGUE.

Oui, Messieurs, la première erreur fondamentale du Sòcialisme considéré doctrinalement, c'est une erreur absolument radicale sur *le mal de la vie*, *c'est le déplacement du mal réel dans l'humanité.*

La cause générale des erreurs sociales de ce temps, c'est, sans contredit, l'ignorance de la vie réelle de l'humanité. Jamais autant que de nos jours, on n'a parlé de l'humanité, jamais on n'a tant creusé et approfondi l'humanité, tant disséqué et analysé cette chose abstraite et impalpable qui déborde dans les discours, et qui a nom *humanité*. Lisez les livres, entendez les discours : c'est toujours l'humanité ; c'est l'humanité qui marche, l'humanité qui avance, l'humanité qui recule, l'humanité, encore l'humanité, et toujours l'humanité. Une seule chose surpasse cette science profonde de l'*humanité* : c'est l'ignorance de l'*homme*. Un publiciste a dit d'un novateur antichrétien : « Il « ne connaît pas l'homme ! » C'est l'impartiale critique de tous ceux qui cherchent, en dehors de Jésus-Christ, la science de l'humanité : ils ne connaissent pas

l'homme. Leurs théories de progrès humain, leurs plans de gouvernement humain, de perfectibilité humaine, supposent toujours une humanité qui n'est pas l'*homme*, une vie qui n'est pas notre vie; et la preuve irrécusable de cette ignorance, c'est qu'eux-mêmes ne craignent pas d'écrire : « Ce qui nous « manque, c'est un axiome sur la vie; c'est une défi- « nition, une vraie notion de la vie. » Ils ne l'ont pas, en effet, cette vraie notion de la vie; et, d'après les données fondamentales de leurs systèmes, ils ne la peuvent avoir. Aussi, le point de départ de leurs erreurs sociales, est-il une erreur sur la plus grande et la plus profonde réalité de la vie, c'est-à-dire, une erreur sur le mal. Où est le mal? D'où vient le mal ? ou plutôt : Où *gît* le mal réel de notre humanité ? Question capitale, question, dans la société, éternellement actuelle.

Ce qu'il y a de plus palpable, dans la vie humaine, c'est, sans contredit, l'existence d'un mal qui la traverse. Le mal, nous le touchons; le mal, nous le respirons; notre vie personnelle en porte le sens intime; et l'agitation extérieure des hommes et des choses en trahit, hors de nous, le perpétuel passage.

Personne donc ne se rencontre, qui pousse l'audace de la négation jusqu'à la négation totale du mal, dans

la vie du genre humain. On discute sur la cause ou la nature de ce mal ; force nous est à tous d'en admettre l'existence, et de confesser la réalité du monstre qui nous étreint. Non, quels que soient, dans un homme, le radicalisme de l'erreur et le fanatisme de la négation, personne, à moins d'avoir perdu le sens, ne poussera la folie jusqu'à dire : Le mal n'est que chimère ; et dans l'humanité, tout est bien. Si vous osiez le dire, le mal vous crierait du fond de toute humanité vivante, du fond même de votre cœur et de vos entrailles : Me voici ! Homme, tu peux ignorer mon mystère ; tu ne peux pas ignorer mon existence. Je t'étreins, je te broie, je te fais souffrir; donc, je suis.

Mais où est le mal ? Où le mal a-t-il, dans notre vie, ses racines profondes ? Remarquez-le bien, je ne demande pas d'où vient, *originairement*, le mal ? Ma question a un but et un objet tout différents. Je demande *où est actuellement*, dans la vie humaine, le *siége* réel de notre mal ? Nous devons le savoir ; car, pour attaquer le mal, il faut savoir où réside le mal.

La question est grave, Messieurs, plus grave qu'on ne le peut dire ; et, selon qu'on la résout dans un sens ou dans un autre, on peut fonder la paix ou déchaîner la guerre, hâter le bonheur ou précipiter les désastres.

Or, toutes les solutions qu'on peut trouver à ce problème, se ramènent évidemment aux deux suivantes : Ou le mal est radicalement dans la *société*, ou il est radicalement dans l'*homme*. En effet, puisque dans la vie de l'homme, être individuel et social, le mal est palpable ; il tient nécessairement à un vice constitutif de l'ordre social, ou il tient à un vice constitutif de la nature humaine. Messieurs, je vous prends tels que vous êtes, tels que ma parole vous saisit en ce moment ; et je vous dis : Si l'organisme social est sain, votre mal, c'est *vous* ; si votre nature est saine, votre mal, c'est la *société*. Entre ces deux hypothèses, il faut choisir ; et déjà vous entrevoyez quelle peut être la portée de ces deux solutions.

Eh bien, Messieurs, il y a une doctrine qui dit : Le mal n'est pas radicalement dans l'*homme*, il est radicalement dans la *société* ; et il y a une doctrine qui dit : Le mal n'est pas radicalement dans la *société*, il est radicalement dans l'*homme*. La première de ces deux doctrines, c'est le Socialisme ; la seconde, c'est le Christianisme.

Telles se présentent, au point de vue où nous sommes, les deux doctrines vraiment radicales ; les autres sont des intermédiaires dont nous n'avons pas à nous occuper. Entre ces deux doctrines, l'antagonisme est flagrant ; il importe de les poser nettement

en face l'une de l'autre, avec leurs principes et leurs conséquences.

I.

Écoutez d'abord la première doctrine, si tant est qu'on puisse honorer de ce nom, un système profondément immoral et anarchique ; la doctrine qui dit : Le mal est *radicalement* dans la *société*.

Des hommes, au siècle dernier, sont venus, après tant d'autres, cherchant la grande inconnue de toute philosophie purement humaine, à savoir, la solution du problème du bonheur. Instruits par les révélations extérieures de l'histoire et par les révélations intimes de leur propre vie, ils ont dit : Les hommes sont malheureux ; et la vie, à quelque point de vue qu'on la considère, est une douleur qui ne finit que pour recommencer. Cependant, Dieu est bon, l'homme est son œuvre ; et l'inévitable question s'est posée devant eux : Pourquoi, sous un Dieu bon, des hommes malheureux ? Pourquoi, avec un Dieu qui aime, une humanité qui souffre ? Entre le Créateur et la créature, n'y aurait-il pas eu, depuis six mille ans, un malen-

tendu fatal? Les hommes n'auraient-ils pas voilé les clartés du plan divin, par les ombres de leur humaine pensée?... Et les chefs des peuples n'auraient-ils pas défiguré l'œuvre de Dieu, en y portant une main d'homme? Alors l'idée, comme ils disent, l'idée leur apparut, éclair de Dieu illuminant tous les mystères de l'homme ; et ils ont dit : Une grande méprise a fait jusqu'ici le malheur du genre humain. L'homme s'est cru *méchant*; c'était une erreur. Et bientôt des discours, des livres et des enseignements, tous plus ou moins adulateurs de la nature et de l'homme, une formule se dégagea qui résumait les tendances nouvelles de la sagesse humaine: « *L'homme naît bon,* « *c'est la société qui le déprave.* » Parole désastreuse, portant avec elle le germe de toutes nos erreurs, et la cause de toutes nos tempêtes sociales. J'ignore si le sophiste de Genève, qui a dit ce mot, en mesura lui-même toute la portée ; mais je doute qu'une parole plus féconde en désastres ait jamais été dite. Jamais, assurément, une formule en apparence plus pacifique, ne renferma plus de menaces. Elle marque, pour tout observateur attentif, *le point de départ* des grandes aberrations sociales et des désastres qu'elles préparent fatalement aux sociétés, en germant dans les intelligences. En effet, Messieurs, la doctrine que résume cette formule, produit tout d'abord cette

conclusion éminemment antisociale : La révolte contre la société est légitime, et la guerre sociale n'est pas seulement un droit, c'est, par excellence, le devoir social.

Cette conclusion était inévitable ; et si elle a rencontré, dans les hommes même qui avaient adopté le principe, des résistances opiniâtres, ce n'était pas qu'elle fût illogique, c'est qu'elle était monstrueuse. Mais la logique est plus forte que les hommes ; elle poussa, à travers les événements, l'inéluctable conséquence : « L'homme naît bon, c'est la société qui le « déprave ; » en d'autres termes, le mal de l'humanité n'est pas dans la *constitution de l'homme*, il est dans l'*organisme de la société*. D'où cette conséquence rigoureuse : L'homme a droit d'attaquer la société ; et, dans certaines heures décisives pour l'humanité, la revendication effective de ce droit devient pour lui un devoir.

En effet, s'il y a quelque chose d'absolument certain, et, si je le puis dire, de primitif dans l'ordre des convictions humaines, c'est que les hommes et les peuples ont le droit de s'attaquer au mal, et, s'ils le peuvent, de l'extirper et de l'anéantir. Le mal, c'est l'obstacle à la conquête du bien ; le mal, c'est tout ce qui nous empêche, moi et mes frères de l'exil, d'arriver à notre fin, à notre terme, à notre des-

tinée, c'est-à-dire au bonheur. Or, nous avons tous droit à la destinée, tous droit à notre fin, tous droit au bonheur. Ce droit est la racine de tous les droits. Que dis-je? Nous avons plus que le droit de conquérir la destinée; nous en avons le devoir, le devoir souverain. Donc, partout où nous trouvons le mal, nous pouvons, nous devons l'attaquer; et celui qui en disant cette effroyable parole: « Dieu, « c'est le mal, » a pu croire ce qu'il disait, devait, pour être conséquent, courir, le bras tendu, à l'attaque de Dieu. Or, d'après la formule: « L'homme « naît bon, c'est la société qui le déprave, » nul ne peut avoir de raison pour attaquer, en lui-même, un mal qui n'est pas *en lui;* et il a une souveraine raison de poursuivre, dans la société, le mal qui est dans la *société*. Donc, si le malheur vient à le toucher, sous la main de la douleur qui le broie, sous l'oppression du mal qui l'étreint, l'homme peut et doit s'écrier: O Dieu, ô Dieu bon, ô Dieu juste, je suis innocent, et je souffre... Pourquoi ma misère? Pourquoi ma faim? Pourquoi ma soif? Pourquoi ma souffrance? Ah! je l'ai compris et les sages me l'ont dit: Le mal, ce n'est pas moi qui souffre; le mal, c'est la société qui m'écrase; malheur à la société!

Oui, Messieurs, malheur! car, là est vraiment la grande menace de notre humanité: Le mal posé ra-

dicalement dans la société, c'est-à-dire, hors de l'homme lui-même.

Ah! l'homme ne le sent que trop, ce besoin redoutable de se prendre à ce qui est hors de lui, du mal qui est en lui. Trouver le mal en ce qui nous touche, et surtout en ce qui nous gouverne, plaît à notre égoïsme; et nous éprouvons à l'attaquer, je ne sais quelle superbe joie. C'est que, en tournant contre ce qui est hors de nous, notre justice et notre énergie, nous nous débarrassons du soin de nous accuser et de nous attaquer nous-mêmes. Tandis que nous jetons à ce que nous appelons les tyrannies du dehors, la foudre de nos colères; nous acceptons, au-dedans, des servitudes contre lesquelles nous ne songeons pas même à essayer une protestation; et nous trouvons encore le moyen de composer, de nos lâchetés, un triomphe à notre orgueil.

Où est l'homme qui n'a éprouvé, une fois dans sa vie, le besoin d'accuser *tout*, du mal qu'il s'était fait; oui, tout, excepté lui-même? Or, ce qui trop souvent est vrai pour un seul homme, l'est toujours pour une multitude. Cet être collectif, irresponsable, et, en quelque sorte, inconscient, qui se nomme la multitude, n'aura jamais la pensée de chercher en lui-même, dans ses ignorances, dans ses erreurs, dans ses passions, dans ses vices, la cause effective du

mal qui le dévore; il lui faut trouver *hors de lui*, quelqu'un ou quelque chose à accuser, et, au besoin, à frapper. Un homme sait quelquefois retrouver et accuser en lui la conscience, du mal qui a fait son malheur; la multitude, jamais. Les hommes en masse ne s'examinent pas; malheureux, ils ne rentrent pas en eux-mêmes, ils en sortent, cherchant, en dehors d'eux, la cause du mal qui est en eux. Ils prêtent l'oreille au bruit de l'événement; et, dans le vaste murmure qui se fait autour d'eux, ils entendent retentir des paroles comme celles-ci: « O peuple, voici « ta misère; ô peuple, voici ta servitude; ô peuple, « voici ton mal. Ta misère, c'est cette richesse; ta « servitude, c'est ce gouvernement; ton mal, c'est « cette société. » Le peuple, ému à ces discours, qui déclarent tout coupable, tout excepté lui-même, tressaille, en les entendant, d'orgueil, d'espérance et de colère; et, étendant son bras prêt à frapper, il dit: « Eh bien! cette richesse, je la détruirai; ce gouver- « nement, je l'abattrai; cette société, je l'anéantirai. « Oui, car tout cela, pour moi, c'est le mal; et je « dois attaquer le mal. Le mal, c'est mon ennemi; « le mal, c'est Satan. » Donc, dit l'adversaire de tout ordre social, je le poursuivrai; *dixit inimicus: persequar*. Cette société qui m'opprime, je la prendrai dans mes mains puissantes, et je la briserai; *com-*

prehendam, confringam; je rapporterai à qui de droit, ces dépouilles du pauvre enlevées par des tyrans, *dividam spolia;* et mon âme, à son tour, se rassasiera au festin de la création où Dieu convie tous ses enfants; *implebitur anima mea.* Si l'on me résiste, si mes tyrans se rencontrent sur mon chemin, malheur à eux : Contre eux je tirerai mon glaive; *evaginabo gladium meum;* s'il le faut, je les tuerai de ma main; *interficiet eos manus mea;* et, je ne m'arrêterai pas, jusqu'à ce que ma misère, ma servitude, mon mal, enfin, tombent à mes pieds, vaincus et emportés avec la société dans une ruine commune; *non convertar donec deficiant.*

Ainsi, vous le voyez, d'après la donnée fondamentale de la doctrine : « L'homme naît bon, c'est la so- « ciété qui le déprave; » c'est-à-dire, d'après ce principe si fécond en désastres : Le mal est dans la société, dans la constitution de la société, dans l'organisme de la société; l'insurrection contre l'ordre social n'est plus seulement un droit, elle est un devoir, un devoir contre tout état social qui laisse aux hommes une misère, une douleur, en un mot, un mal quelconque. Et parce que, quoi que fassent tous les pouvoirs constitutifs, législatifs, administratifs et exécutifs, le mal sera toujours dans notre humanité; il en résulte que ce principe, en apparence

si inoffensif, cette formule soi-disant philanthropique et humanitaire : « L'homme naît bon, c'est « la société qui le déprave, » est la consécration de la révolte en principe; elle est la perpétuité de la révolution politique et de la guerre sociale.

Mais, nous ne sommes pas encore au bout des conclusions qui sortent de cette formule, si fatale à la société moderne. Jusqu'ici, nous n'avons regardé le Socialisme que dans son principe générateur : La suppression du mal dans l'homme; et déjà, vous le voyez engendrer, comme son fruit naturel, la guerre sociale à perpétuité. Il faut le voir maintenant dans son développement complet, produire, comme dernière conséquence, la ruine de la société. Ce développement n'est autre chose que l'épanouissement de l'idée renfermée dans la formule qui porte en germe le Socialisme : « L'homme naît bon, c'est la société qui le « déprave. »

En effet, entre cette formule et cette autre : « Tous « les instincts sont légitimes; toutes les passions « sont innocentes ; » il n'y a que l'intervalle de ce syllogisme : dans l'homme, tout est bon; or, le développement de ce qui est bon ne peut être mauvais; d'où la conclusion : Toute expansion des instincts est légitime; toute passion est sainte, et a droit de se satisfaire.

Des hommes sont venus, qui ont développé dans ce siècle, le germe semé dans le siècle dernier. Eux aussi se sont posé l'éternel problème: Pourquoi les hommes sont-ils malheureux ? Et voici la solution à laquelle ils sont arrivés. Ils ont dit : Jusqu'ici, les hommes ont cru reconnaître en eux deux sortes d'instincts, les uns qui poussent au bien, les autres qui poussent au mal; les premiers, appelant une légitime expansion, les seconds, appelant une répression également légitime. Les philosophies ont enseigné cette doctrine, les religions l'ont dogmatisée, et le Christianisme lui a donné sa plus haute sanction. Or, disaient ces hardis novateurs, là est la source féconde de tous les maux de notre humanité. En consacrant doctrinalement et dogmatiquement le dualisme des instincts de notre vie, les philosophies et les religions créaient dans la nature humaine cet antagonisme nécessaire : combattre en soi le mal qu'on porte en soi. Lutter contre sa propre vie, devenait donc la suprême loi de la vie. Or, là où est la lutte, le bonheur ne peut pas être. Donc, pour trouver au problème du bonheur une solution efficace et définitive, il n'y avait qu'une chose à faire : détruire théoriquement l'idée, et pratiquement, la réalité de la lutte; partout, à la compression substituer l'expansion, et à l'antagonisme, l'harmonie. En deux mots,

le développement simultané et légitime de tous les instincts et de toutes les passions, posé désormais comme la loi radicale et souveraine de la nature humaine, c'était l'idée qui résumait la science nouvelle. Imaginer un système d'association, un organisme social qui devînt le fonctionnement régulier de cette loi, et fît passer l'idée dans l'histoire, c'était la destinée des sociétés de l'avenir, c'était la solution adéquate du problème social.

Telle est, Messieurs, la doctrine qui, en ces derniers temps, a osé s'affirmer ; doctrine, en un sens, aussi ancienne que le monde, et qui a le singulier privilége de se reproduire à toutes les époques de grande perturbation morale et intellectuelle ; alors que, selon la belle remarque d'un protestant illustre (1), « par le bouillonnement universel, toutes « choses sont poussées à la surface et admises à se « montrer. »

N'attendez pas que je réfute ces doctrines, et que j'essaye d'en montrer l'absurdité trop flagrante par elle-même. La parole évangélique ne peut descendre jusque-là. Une mère illustre, accusée, un jour, par la calomnie, d'avoir failli à l'honneur de sa maternité et au respect de l'enfance, trouva, dans un mot

(1) M. Guizot.

de son cœur, le plus éloquent des plaidoyers; elle s'écria : « J'en appelle à toutes les mères ! » Contre ces doctrines qui mentent à la dignité et à l'honneur que toute humanité se doit à elle-même, je dirai, avec moins d'éloquence, mais avec autant de raison : J'en appelle à tous les hommes !

Toutefois, les erreurs extrêmes ont des conséquences pratiques qu'il ne faut pas négliger de signaler. C'est une grande méprise de croire qu'il n'y a pas à s'occuper des conséquences d'une erreur, par la seule considération qu'elle ment à la raison, à la conscience, au témoignage du genre humain, et que l'absurde y est palpable.

Je pourrais vous dire ici, en vous montrant toutes les conséquences que renferme cette doctrine monstrueuse : C'est l'extinction du sens moral; c'est l'avilissement des caractères; c'est le règne absolu de la matière et des sens; c'est la dégradation; c'est la barbarie elle-même.

Mais, je veux demeurer au point de vue spécial où je suis en ce moment; et, tirant de cette doctrine la conséquence sociale qui renferme toutes les autres, je dis : Cette doctrine, ce n'est plus seulement la guerre déclarée à la société, c'est la ruine même de la société; car c'est la destruction, dans les âmes, de tous les éléments de la vie sociale. Avec cette doctrine

régnant en souveraine, plus de fraternité, plus de liberté, plus d'ordre ; il n'y a plus que ces trois inévitables choses qui font de la société une image de l'enfer : égoïsme, despotisme, anarchie ; et, dès lors, ruine sociale.

Oui, le règne de cette doctrine, dans la société, c'est le règne de l'*égoïsme* ou la mort de la fraternité. D'après cette doctrine, en effet, l'expansion de toute passion est légitime, morale, sainte. D'où la conséquence inévitable : toute répression des passions est illégitime, immorale, impie. Dire à une passion : Tu n'iras pas plus loin, c'est briser dans l'homme les harmonies divines ; c'est profaner, dans le chef-d'œuvre de l'univers, la loi première de la création, l'expansion spontanée de l'être. En un mot, à la passion, tout doit obéir ; à la passion, rien ne doit commander.

Or, sous quelque nom spécieux qu'on la déguise, cette doctrine est la consécration de l'*égoïsme* le plus antisocial. La passion obéissant à la loi de la justice et du devoir, peut devenir une vertu, et même, un héroïsme. La passion s'obéissant à elle-même, ne peut être qu'un égoïsme. Par-delà le moi, la passion ne voit rien, ne veut rien, ne cherche rien. Jouir est son ambition ; se satisfaire est son but. Donc, déclarer légitime toute expansion de la passion, c'est consacrer, dans l'homme, la royauté de l'égoïsme.

Ainsi, cette doctrine, en apparence si fraternelle, porte dans son sein, comme son fruit naturel, ce monstre sans raison, sans entrailles et sans cœur : l'*égoïsme*; l'égoïsme, qui se fait dans les ruines un règne digne de lui, et dit, en se proclamant roi dans l'humanité : Je suis, et il n'y a que moi. Et cet égoïsme, à son tour, enfante partout où il se pose, ce qu'il produit nécessairement : le despotisme.

Ce but que la passion veut atteindre, elle le poursuit par le déploiement de toute sa force; et, par cette expansion aveugle de toute son énergie, elle brise brutalement toute force inégale à sa force ; elle dit, en se déployant, la parole qu'elle disait déjà il y a trois mille ans : La loi de la justice, c'est notre force; et ce qui est faible, est inutile ; « *fortitudo nostra lex* « *justitiæ; et quod infirmum est, inutile invenitur !* » Ah ! la passion sans frein, la passion laissée, dans le monde moral, à sa libre expansion, savez-vous ce que c'est, Messieurs ? C'est le grand chêne qui étouffe autour de lui, sous sa végétation puissante, toute végétation infirme. Si les arbrisseaux qu'il opprime sous l'exubérance de ses rameaux, pouvaient dire : Pourquoi sur nous étends-tu tes rameaux ? Pourquoi nous écrases-tu ?.. Et, si lui-même pouvait répondre, il dirait : Je m'étends, parce que ma loi est de m'étendre. Ma sève me dit : L'espace t'appartient, épa-

nouis-toi; et j'envahis l'espace, et je m'épanouis; et, si je vous étouffe, c'est que je suis le grand chêne et que vous n'êtes que des arbrisseaux.

C'est la nature et l'exigence même des choses : si votre oppression totale est dans l'intérêt d'une passion assez forte pour se satisfaire, la répression supprimée, vous serez étouffé. Car la passion laissée à sa libre expansion, c'est le despotisme : donc, l'oppression, l'oppression brutale, l'oppression aveugle, l'oppression anarchique.

L'anarchie ou le désordre absolu, c'est, dans la société comme dans l'homme, le dernier mot de la passion affranchie de la loi du combat et de la libre répression.

L'ordre ne peut subsister qu'à ces deux conditions qui n'en font qu'une, à la condition que tout gravite autour d'un *centre* unique, et à la condition que tout, dans la société, obéisse à une *autorité* unique. Or, les passions affranchies de la répression, c'est l'exclusion totale de ces deux choses. La passion est égoïste, et, parce qu'elle est égoïste, elle veut se faire centre et tout ramener à elle-même. Donc, là où règnent les passions sans volontaire répression, l'unité de centre, et par conséquent, l'ordre, ne peut plus être. La passion est révoltée; et, comme telle, elle veut commander à tous et n'obéir à personne. Toute passion sans

répression se pose en souveraine, en souveraine qui cherche des sujets, en souveraine âpre, impérieuse, absolue. Et, dès lors, cette société où chacun veut être centre, où tous veulent commander et où personne ne veut obéir, que peut-elle être, si ce n'est l'anarchie? Et, avec l'anarchie, le désordre, la destruction, la mort sociale?

Ah! Messieurs, les passions sans répression dans la société, si vous voulez savoir ce que c'est, je vous le dirai : Les passions sans répression, appelées à gouverner le monde, c'est 93 ; 93, le règne simultané du despotisme, de l'égoïsme et de l'anarchie; 93, les deux pieds dans le sang, et debout sur les ruines, faisant monter à l'échafaud, la noblesse, la vertu, l'innocence et la justice, ayant à droite la statue de la liberté, et à gauche la statue de la fraternité!

Et aujourd'hui, Messieurs, qu'est-ce qui vous tient, au milieu même de votre prospérité matérielle, dans une vague frayeur? Ah! vous craignez l'explosion des passions sans frein; vous craignez ces monstres toujours vivants aux flancs de la société, et toujours prêts à vous dévorer. Eh bien! pour ramener, non plus seulement dans votre France, mais dans l'Europe entière, un 93 agrandi, un 93 universel, avec aggravation d'égoïsme, de despotisme et

d'anarchie, que faudrait-il peut-être? Il suffirait qu'un jour la force matérielle vînt à vous manquer, et que le mécanisme social, qui retient en ce moment des passions refoulées, mais frémissantes, vînt à se briser tout à coup. Ah! si par malheur — c'est une simple supposition que je fais, pour vous mieux mettre en face de la réalité qui nous menace; — si, la nuit prochaine, le tocsin de la société en alarmes, venant à vous réveiller en sursaut, vous apprenait tout à coup que la France n'a plus de gouvernement; dites-moi, que craindriez-vous demain? Une seule chose : Vous craindriez — et vous auriez raison, — les passions affranchies de toute répression; vous craindriez l'égoïsme, le despotisme et l'anarchie; l'égoïsme, capable de tout dévorer; le despotisme, capable de tout écraser; l'anarchie, capable de tout bouleverser!

Voilà le dernier fruit de cette doctrine, en apparence si bienveillante et si humaine : « L'homme naît « bon, c'est la société qui le déprave!... »

Si vous ne compreniez pas cela, Messieurs, ce serait à désespérer de vous faire rien comprendre; et, vous ne seriez pas même dignes que l'on entreprît de vous démontrer quelque chose. Mais vous le comprenez, oui, vous comprenez que là est le point de départ de la grande erreur sociale : le Socia-

lisme mettant radicalement le mal dans la *société*.

Essayons de comprendre, de la même manière, que le point de départ de la vérité et de l'harmonie sociale, c'est le Christianisme ; le Christianisme mettant le mal radical de l'humanité, non dans la société, mais dans l'*homme* lui-même.

II

Nous venons de le voir, la formule célèbre : « L'homme naît bon, c'est la société qui le déprave, » porte en son sein le germe de nos grandes aberrations sociales ; elle est l'idée-mère du Socialisme contemporain ; elle est, dans son principe même, la révolte en droit contre la société ; elle est, dans son progrès, l'excitation toujours croissante à l'attaque de la société ; et elle est, dans son dernier épanouissement, la ruine totale de la société.

Sans doute, à l'heure où cette formule tristement célèbre retentit pour la première fois dans le monde, peu d'hommes entrevirent de loin les tempêtes dont cette formule renfermait en son sein la menace pour l'avenir ; et, même aujourd'hui, lorsque ces tempêtes ont passé sur nous, en accumulant nos désastres, il

est à peine de rares esprits qui sachent retrouver cette formule écrite sur nos ruines. A travers les débris amoncelés à la surface des choses, combien savent assez reconnaître l'invisible action de l'idée qui amena les cataclysmes ?

Et pourtant, rien n'est plus certain; pour expliquer l'ensemble de nos désastres, il ne faut qu'une idée, l'idée qui porte la tempête ; une idée, avec toutes les erreurs qu'elle suppose, et toutes celles qu'elle engendre. Eh bien, je le répète, l'idée féconde de tant de malheurs, l'idée-mère de tant de désastres était dans cette formule, qui résume la doctrine socialiste considérée à son point de départ :
« Le mal n'est pas radicalement dans l'*homme*, il est
« radicalement dans la *société*. »

Peut-être, Messieurs, vous étonnerez-vous de l'insistance que je mets à reproduire cette formule, et à vous en signaler les fatales conséquences. C'est que, dans les discours comme dans les livres, on ne saurait trop insister sur ce qui est origine, principe et point de départ de tout. Pour supprimer les dérivations de l'erreur et du mal, il faut en supprimer ou en tarir les sources. Or, la grande source d'où sont sorties, depuis cent ans, tant d'erreurs et d'utopies plus ou moins antisociales, rien n'est plus certain, c'est la doctrine plus funeste qu'on ne saurait dire.

qui, déplaçant le mal dans l'humanité, le met dans la société au lieu de le mettre dans l'homme.

Contre cette doctrine antisociale, il faut une doctrine franchement et résolûment antagoniste. Le Socialisme doctrinal, à son point de départ, dogmatise le désordre ; car, cette prétendue doctrine, il l'impose comme un dogme. Donc, il faut une doctrine qui dogmatise l'ordre, c'est-à-dire, une doctrine qui en pose dans son dogme le principe radical, ce que volontiers je nommerais le radicalisme de l'ordre et de la conservation sociale. Car, telle est la force des choses et la nature de l'homme, que le radicalisme du désordre et de l'erreur ne peut être tué, ou du moins vaincu, dans l'humanité, que par le radicalisme de l'ordre et de la vérité.

Messieurs, cette doctrine existe ; cette doctrine essentiellement réactionnaire contre l'erreur socialiste ; cette doctrine que le Socialisme hait d'une haine sincère, parce qu'il sent, au fond de son dogme, la seule force doctrinale qui l'empêche de passer ; cette doctrine, c'est la nôtre ; c'est la doctrine d'Adam prévaricateur et du Christ réparateur ; c'est spécialement, à la base de tout, le dogme fondamental du péché originel ; doctrine éminemment sociale, qui nous dit clairement et sans hésiter où gît le mal dans notre humanité, et crie en face du Socialisme frémissant :

Non, le mal n'est pas radicalement dans la société, le mal est radicalement dans l'*homme*; car l'homme, au commencement, est tombé; et la chute du premier homme a mis le mal au cœur de tout être humain.

Cette doctrine, c'est la base de toute théologie chrétienne; c'est le point de départ de toute philosophie chrétienne; c'est le cri de toute conscience chrétienne; c'est l'abrégé de toute législation chrétienne; c'est le Christianisme lui-même, dans ses rapports les plus intimes et les plus efficaces avec la vie réelle de l'humanité.

Oui, là est la base profonde de notre théologie; là est son résumé le plus substantiel. Trois mots, en effet, résument bien le Christianisme doctrinal : La création, la chute et la réhabilitation.

La création, ce fut, dans l'humanité, l'ordre, la beauté, l'harmonie, le bien partout, le mal nulle part. La chute, ce fut, dans l'humanité, le désordre, la désharmonie, le mal, le mal triomphant par la défaite du bien. La réhabilitation, ce fut la réaction divine contre la révolte humaine; ce fut le drapeau de la vérité et du bien relevé devant le drapeau de l'erreur et du mal; ce fut, enfin, le combat, le combat à mort de l'ordre contre le désordre, c'est-à-dire, le Christianisme lui-même; le Christianisme, le révélateur et l'interprète divin de cette formule qui ré-

sume tous les mystères et toutes les contradictions de l'homme : « La chair convoite contre l'esprit, et « l'esprit convoite contre la chair ; *caro concupiscit « adversùs spiritum, et spiritus adversùs carnem.* »

Voilà, Messieurs, notre théologie appliquée aux réalités de notre vie : le mal radicalement dans l'*homme.* C'est notre dogme social, comme notre dogme religieux. Et cette parole qui ouvre les entrailles de l'humanité, pour nous y laisser voir le mystère intime de sa vie, en même temps qu'elle abrége toute notre théologie, éclaire d'une lumière populaire toute notre philosophie.

Oui, là est la grande philosophie, la seule qui ne mente ni à l'homme, ni à l'histoire, ni à la société ; parce que ce simple mot : le mal radicalement dans la vie humaine, est la clef divine qui ouvre, avec tous les mystères de l'homme, les mystères de l'histoire et de la société. C'est la philosophie de saint Augustin, dans la Cité de Dieu. C'est la philosophie de Bossuet, dans le Discours sur l'histoire universelle : philosophie simple, populaire, mais profonde ; la seule qui explique tout, et qui, devant les agitations de l'humanité et les catastrophes de l'histoire, crie avec le génie de Bossuet comme avec la théologie du Christianisme : « Malheur à la terre, malheur à la « terre, malheur à la terre, d'où sort une si épaisse

« fumée et des vapeurs si noires qui s'élèvent de ces « passions ténébreuses, et d'où partent aussi des « éclairs et des foudres contre la corruption du « genre humain (1). »

Quiconque voudra donner une autre explication de la nature et de l'histoire humaine, fera, au lieu de la philosophie, l'utopie de la nature humaine ; il fera le roman de l'humanité ; il n'en fera jamais l'histoire.

Et cette théologie du Christianisme, qui est la seule philosophie de l'homme, de l'histoire et de la société, c'est le cri de la conscience chrétienne. Le vrai Christianisme se reconnaît à ce signe ; là est le sens profond que Jésus-Christ a développé dans les âmes, le sens du mal qui est dans l'homme. Plus nous sommes chrétiens, plus ce sens grandit en nous; et la sainteté chrétienne est ce sens du mal qui est dans l'homme, élevé à la plus haute puissance ; parce que, plus on se fait saint, c'est-à-dire, plus on s'unit au bien, à Jésus-Christ, à Dieu, plus on porte en soi, vive et profonde, la sensation du mal qui attaque, et mieux on entend la voix impérative de la conscience qui nous ordonne d'y résister.

Et, ce que nous dicte la conscience chrétienne, la loi chrétienne nous l'ordonne et nous l'impose :

(1) Bossuet, traité de la Concupiscence.

« *Abnega temetipsum.* Renonce-toi toi-même : *Ab-*
« *nega;* » ce qui revient à dire : O homme, souviens-toi que le mal est en toi-même, et qu'il habite au plus intime de ta vie ; souviens-toi que là, aux entrailles mêmes de ton être, gît la cause toujours vivante de tous les désordres qui éclatent en toi et autour de toi. Donc, prends en toi cette part de toi-même qui attaque la vérité, l'ordre, la justice ; et puis, que la séparation se fasse : « *Abnega temet-*
« *ipsum.* » Et si, pour en finir avec ce mal qui s'obstine à vivre, il faut prendre le glaive, prends le glaive de l'esprit, et frappes-en toi-même tout le mal qui se remue en toi ; mortifie ton orgueil ; mortifie ton avarice ; mortifie ta volupté ; en un mot, donne la mort à tout ce qui attaque en toi la vie : « *Abnega temetipsum.* »

Certes, il faut bien en convenir, ou cette parole est un non-sens, ou elle suppose que le mal est dans l'homme. Quoi qu'il en soit, je dis que là est tout entière la théologie, la philosophie, la conscience et la législation chrétienne, tout entier, enfin, le Christianisme.

Je pourrais montrer ici, qu'en proclamant cette mâle et forte doctrine, notre religion n'est que l'écho agrandi de toutes les voix généreuses qui, depuis six mille ans, retentissent dans l'humanité ; et que, par conséquent, le Socialisme, en posant à son point de

départ cette formule : « Le mal est radicalement dans « la *société*, » est en contradiction flagrante avec tous les témoignages que l'âme humaine rend à travers les siècles, et par la voix de tous les enseignements, et par la voix de tous les événements, et par la voix de toutes les poésies, et par la voix de toutes les éloquences, et par la voix de toutes les philosophies, et par la voix de toutes les littératures, et par la voix de toutes les guerres, par la voix, enfin, de toutes les révolutions sociales et de toutes les catastrophes humaines. Et il serait démontré, par la voix de cet universel témoignage, que le Socialisme, en faisant à cette doctrine une opposition absolue, brise avec toute croyance et toute certitude humaine ; que par le fanatisme de l'innovation, il nie l'immortelle affirmation du genre humain ; et que, sous prétexte de faire triompher ce qu'il nomme superbement l'idée moderne, il se frappe lui-même, en face de toute l'humanité qui pense, d'une volontaire excommunication.

Inutile d'insister davantage sur une vérité évidente, pour qui connaît le Christianisme et l'humanité. Le Christianisme proclame que le mal est dans l'*homme*; et la voix du genre humain fait, sous ce rapport, un écho unanime et vraiment universel à la voix du Christianisme.

Laissons de côté cette face de la démonstration, qui ne touche pas directement à mon sujet. Je prends la doctrine telle qu'elle est en elle-même; et, sans la discuter, sans en vérifier tous les dogmes, sans en creuser tous les fondements, je dis que telle est réellement notre doctrine : « *Le mal radicalement dans* « *l'homme.* » Et, la mettant en face de l'ordre social, j'ose affirmer que cette doctrine, entrant dans les âmes et passant dans les réalités de la vie privée et de la vie publique, c'est le salut de la société; car elle pose l'universel principe de tout ordre et de toute grandeur sociale, et elle frappe au cœur le Socialisme.

Sans doute, le Christianisme, en consacrant cette formule : « *Le mal est dans l'homme,* » ne dit pas : Dans la société, tout est bien. Au contraire, en proclamant que le mal tient à l'homme même, il reconnaît que ce mal qui est dans l'homme, a, dans la société, d'inévitables contre-coups; le vice de la nature humaine devant passer, selon une certaine mesure, dans les institutions sociales. Mais, au lieu de dire comme la doctrine rivale: Il faut attaquer le mal de la société, pour anéantir le mal qui est dans l'homme; il dit, au contraire : Il faut attaquer le mal qui est dans l'homme, pour anéantir le mal qui est dans la société. Au lieu de dire : Il faut réformer

les sociétés, afin de réformer les hommes ; il dit : Il faut réformer les hommes, afin de réformer les sociétés. En un mot, au lieu de prendre le progrès social comme point de départ du progrès humain, le Christianisme, avec le sens commun, pose le progrès humain comme point de départ du progrès social. Principe souverainement salutaire et conservateur, qui n'est que l'application, à l'ordre social, de la doctrine : Le mal est radicalement dans l'homme.

Il ne faut qu'une vulgaire connaissance des hommes et des choses, pour comprendre que, de ce principe, sortent des conséquences absolument opposées à celles de la doctrine rivale, et que, comme la première est le désastre, la seconde est le salut de la société.

La doctrine rivale dit : Le mal est dans la *société* ; donc il faut attaquer la société. Au contraire, de ce principe : Le mal est dans l'*homme*, le Christianisme déduit immédiatement, comme loi suprême de la vie réelle, cette formule essentiellement sociale : « *Vincere seipsum* ; » l'homme doit s'attaquer ; l'homme doit se vaincre lui-même ; et, par là, retournant contre ce qui est au-dedans cette énergie que la doctrine opposée tourne contre ce qui est au dehors, il fonde, sur les luttes individuelles, le secret de la vie et de la prospérité sociales.

En effet, l'application universelle et persévérante de ce principe si simple, à la société, produit exactement le contraire de ce que produit le Socialisme; elle produit, comme un arbre son fruit, l'épanouissement progressif de la paix, de la liberté, de la fraternité, en un mot, de l'harmonie sociale.

Et d'abord, Messieurs, ce principe, appliqué à la vie sociale, supprime la guerre contre la société, et fonde sur sa vraie base la *paix* et le repos dans l'*ordre.*

Il est manifeste, que tout homme qui accepte contre lui-même les combats du dedans, s'arrache, par le fait, aux combats du dehors. Le besoin de se prendre et de s'attaquer à tout ce qui n'est pas lui est toujours en raison inverse du besoin qu'il éprouve de se prendre et de s'attaquer à lui-même.

Quand on a un peu étudié la nature humaine, on peut poser comme un axiome de la vie morale, cette formule qui résume l'histoire de beaucoup de vies, et qu'on peut sans hésiter déclarer infaillible : Un homme cesse d'être redoutable aux autres, à l'heure où il commence à devenir redoutable à lui-même, et dans la mesure exacte où il le devient. Ainsi, la société recueillant le bénéfice de nos luttes personnelles, la paix publique se fonde et se fortifie par la guerre que chacun organise en son cœur contre ses propres

passions, c'est-à-dire contre le mal qui est en lui.

Voilà le grand secret de la paix sociale. Lorsque tout homme, dans le hameau comme dans la cité, fidèle à cette devise éminemment chrétienne : « Guerre à « mes passions ; victoire contre moi-même ; » fera bonne garde autour de son propre cœur, prêt à frapper sur toute passion qui s'y remue ; alors, croyez-le bien, le fleuve de la paix, coulant à pleins bords, portera ses flots joyeux dans les cités et dans les nations. Nos valeureux soldats, n'ayant plus à protéger la société contre des passions que chacun dompte assez au-dedans de lui-même, pourront rentrer dans leurs foyers. Pour garder un million d'hommes, il ne faudra plus une baïonnette, chacun devenant d'autant plus, à l'égard de la patrie, un soldat de la paix, qu'il sera mieux envers lui-même, un soldat de la guerre.

Telle m'apparut un jour cette race antique et forte de la Biscaye, aussi conservatrice d'instinct qu'elle est indépendante et fière de caractère, et aussi antipathique au génie de la révolution que jalouse de ses antiques libertés. Là, au sein de ce peuple incomparable, grâce à un Christianisme sincère pénétrant jusqu'à la moelle de ses os, naguère encore, pour maintenir l'ordre, il fallait à peine quelques rares soldats ; la force et la contrainte n'ayant rien à faire

pour garder un peuple assez gardé par ses vertus.

C'est ainsi que la doctrine qui a pour but immédiat de mettre la guerre dans l'homme, fait refluer sur la société entière l'abondance de cette paix que produisent en lui ses luttes solitaires.

Avec le bienfait de la paix sociale, cette doctrine produit aussi, comme résultat inévitable, à la place du despotisme, la vraie *liberté*, la liberté dans l'homme, et, comme conséquence, la liberté dans la société.

Qu'est-ce que la liberté? La liberté, considérée dans son idéal, c'est la faculté de se mouvoir et de marcher dans le bien, sans être arrêté ou entravé par le mal. La liberté, c'est l'homme qui se meut dans la sphère du bien, comme l'oiseau dans l'air et comme le poisson dans l'océan. Faire le mal n'est pas de l'essence de la liberté; c'est l'imperfection de la liberté.

Donc, plus un homme, en luttant contre lui-même, abaisse en lui l'empire du mal, plus il monte dans la liberté, et plus il se fait à la ressemblance de Dieu souverainement libre. Dieu est, tout à la fois, et l'infinie liberté du bien, et l'impuissance absolue du mal; et l'homme, sous ce rapport, ne ressemble jamais plus à Dieu que quand il réalise en lui-même, par la défaite continue du mal, l'empire progressif du bien. Tel est le secret divin de la liberté indivi-

duelle et morale : S'affranchir, par la lutte, de la servitude de ses passions ; et tel est, en même temps, le secret de la liberté politique et sociale.

La vraie liberté politique et sociale est, elle aussi, la plus grande faculté de se mouvoir dans le bien, sans être arrêté par le mal. Pour que la liberté existe dans la société, il faut donc que les passions soient réprimées, et que le mal soit contenu. La passion désordonnée, la passion qui pousse au mal et qui est le mal même dans l'homme, ne peut pas tolérer le bien ; elle porte, dans l'essence même de sa vie, je ne sais quel besoin de l'opprimer ; despotique d'instinct, elle respire de son souffle l'oppression de la justice et du bien. Donc, la nécessité de la répression des passions est absolue, et de deux choses l'une est nécessaire à la liberté sociale : la répression *volontaire*, ou la répression *forcée* du mal de nos passions; la compression *du dedans* par la force morale, ou la compression *du dehors* par la force matérielle. Selon que l'une de ces deux compressions diminue, il faut que l'autre augmente, et réciproquement. C'est l'éternelle bascule, où la compression morale et la compression matérielle, la compression libre et la compression forcée, montent et descendent en face l'une de l'autre.

Il résulte de ce principe, que plus les hommes pris

individuellement attaquent en eux le mal qui est en eux, moins la répression du dehors devient nécessaire. Et, quand l'empire des passions est entièrement réprimé par l'énergie morale et personnelle ; alors, la compression du dehors peut cesser tout à fait, et la société devenir souverainement libre. Alors les hommes se meuvent dans le bien, à peu près comme les anges dans l'espace, sans avoir besoin d'y être contenus par le frein de la force matérielle, chacun y marchant de son propre mouvement. La répression cesse, parce qu'elle est sans objet ; et la liberté sociale recueille le bénéfice de nos luttes personnelles.

Ainsi, avec la paix, notre doctrine produit la liberté. Elle produit un fruit encore plus doux, car elle produit cette chose suave, rêve adoré des âmes expansives et des cœurs généreux : *la fraternité*, l'union entre les frères, par le don volontaire de soi-même aux autres. Qu'y a-t-il de plus beau et de plus harmonieux, que d'imiter sur la terre l'unité du ciel ? unité béatifique où chacun est heureux du bonheur de tous, et où tous sont heureux du bonheur de chacun. Mais, la vraie fraternité, qui la fera régner au milieu de nous ?.. La pratique généreuse de la doctrine qui enseigne que le mal est dans l'homme ; c'est-à-dire, la lutte contre soi-même.

Pour pratiquer à l'égard des autres la fraternité

réelle, il y a une condition que rien ne peut suppléer : briser ou enchaîner en soi-même les forces égoïstes. Entre l'égoïsme et la fraternité, la lutte est éternelle et l'antagonisme est absolu. Supprimez l'égoïsme, et le problème social est résolu. La fraternité, c'est le ciment, et l'égoïsme, c'est le dissolvant de l'édifice social. La fraternité, c'est le feu qui produit l'expansion fraternelle et pousse la vie hors d'elle-même, à tous les dévoûments et à tous les héroïsmes ; l'égoïsme, c'est le froid qui retire la vie sur elle-même, et la pétrifie dans une solitude et une immobilité stériles. L'égoïsme, ce sont les glaces des pôles ; la fraternité, ce sont les feux de l'équateur ; l'une s'accroît de toutes les diminutions de l'autre ; et la fraternité ne sort complète et féconde, que de la ruine totale de l'égoïsme. Or, ce qui détruit ou comprime dans les âmes les forces égoïstes, c'est la lutte, la lutte de tous les jours contre le mal qui est en nous. Pour se donner, il faut s'abdiquer, se renoncer, s'attaquer, se vaincre, se vaincre encore : hors de là, la fraternité n'est qu'un mot ; que dis-je ? c'est un mensonge et une contradiction.

C'est, en effet, la monstrueuse contradiction de nos révélateurs nouveaux, de rêver, pour l'humanité future, un édifice social ayant au sommet la fraternité, à la base l'égoïsme, et partout le désordre. Oui, d'un

côté, nous avons vu des hommes élever aux regards des peuples, l'idéal sublime de la fraternité chrétienne; tandis que, d'un autre côté, nous les voyions semant dans les âmes, avec les doctrines matérialistes, des germes d'égoïsme tels qu'on n'en avait jamais semé dans les nations. Or, le sort en est jeté : quiconque sème des égoïsmes, moissonnera des fratricides.

Ah ! Messieurs, ainsi n'agit pas le Dieu que nous adorons; et son procédé, ici encore, est divinement opposé à celui que suit l'adversaire, le père du mensonge. Le Christ est la vérité, et il fait se répondre l'une à l'autre, dans sa doctrine, comme deux échos d'une même voix, ces deux paroles : Se vaincre ou se renoncer soi-même; se donner aux autres; « *abnega* « *temetipsum ; diligite invicem.* »

Aussi, montrez-moi un homme formé à cette école, un homme qui livre à son orgueil et à sa volupté, à l'égoïsme d'en bas et à l'égoïsme d'en haut, des combats généreux; cet homme est prêt pour les dévoûments et les héroïsmes de la vraie fraternité. Ah ! c'est que cet homme est un saint, oui, un saint, vous dis-je ! Les saints sont les hommes de la lutte ; et parce qu'ils sont les hommes de la lutte, ils sont les hommes de la fraternité. Les saints ne déploient, au dehors d'eux-mêmes, des prodiges de dévoûment, que

parce qu'ils déploient contre eux-mêmes des prodiges de courage. L'expansion si large de ces cœurs qui s'ouvrent pour embrasser toutes les misères humaines a pour mesure l'énergie qu'ils déploient pour comprimer en eux leurs passions révoltées et leurs égoïstes instincts. En deux mots, notre expansion fraternelle est en proportion exacte de notre compression personnelle : formule simple, mais qui, dans sa simplicité, vous révèle la plus grande loi de l'harmonie sociale et la vraie philosophie de la fraternité. C'est qu'en effet, par ces luttes courageuses où nous nous comprimons, nous préparons ces expansions généreuses où notre cœur s'épanouit en dévoûments et se verse en bienfaits.

Laissez-moi donc vous le dire, Messieurs, si parmi vous il y en a tant qui savent se donner aux autres, c'est qu'ils ont appris à triompher d'eux-mêmes. Si vous êtes des hommes de dévoûment, c'est que vous êtes des hommes de combat ; et si parmi ceux qui m'écoutent, il en est qui se sentent capables de pousser, même jusqu'au martyre, l'héroïsme de la fraternité, c'est qu'ils savent déployer, pour vaincre en eux l'égoïsme de la passion, le courage des héros.

Ainsi, cette doctrine chrétienne, en apparence si austère, produit d'elle-même les fruits les plus suaves : elle enracine au cœur même de l'humanité, l'arbre

de la prospérité sociale déployant au soleil ces trois rameaux magnifiques; et les peuples, passant joyeux sous son ombre protectrice, y cueillent les fruits de la paix, de la liberté et de la fraternité. Et, au lieu d'un 93 élevant sa tête sanglante au milieu d'une civilisation devenue barbare, vous pourrez voir une société sortant de la barbarie elle-même, briller au soleil de l'histoire, couronnée des plus pures gloires de la civilisation.

Ah! Messieurs, que ne puis-je ici vous montrer, en quelques traits, une société traduisant dans toutes les réalités de sa vie, cette doctrine, la plus socialement salutaire de toutes les doctrines! Il faudrait, je le sais, pour cela, vous peindre une société plus ou moins idéale; nulle part cette doctrine n'ayant eu, dans notre humanité déchue, son accomplissement total.

Un jour, cependant, le ciel a pu contempler quelque chose de cet idéal réalisé sur la terre. Du sein de la céleste patrie, en abaissant leurs regards sur cette vallée de l'exil, les anges avaient aperçu dans les solitudes jadis témoins des opprobres de la vie sauvage, une société, la plus pacifique, la plus fraternelle, la plus libre et la plus prospère dont l'histoire ait gardé le souvenir : c'était le reflet le plus beau de la société du ciel entrevue sur la terre!

La voyez-vous d'ici, cette société s'élevant, elle

aussi, du fond du désert, dans sa fraîcheur virginale et dans sa beauté immaculée ? Quelle paix ! Quelle harmonie ! Quelle liberté ! Quelle fraternité ! Quelle félicité ! Quel chef-d'œuvre de civilisation sortant, après quelques années, de la barbarie et même de la sauvagerie, si soudainement et si parfaitement transformées ! Quel type de grandeur et de beauté sociale apparaissant tout à coup, là même où, hier encore se montrait, avec la misère matérielle et la corruption morale, le spectacle de la dégradation et de la laideur sociale ! Quel modèle sans second, quel exemplaire sans pareil du règne de Dieu dans l'humanité !!

Eh bien, Messieurs, qui a créé, pensez-vous, dans cette vallée des larmes, une telle image du paradis ? Est-ce le génie de l'innovation ? le génie des révolutions ? le génie de la spéculation ? le génie de l'industrie ? le génie de la science politique et sociale, telle que l'entend ce siècle de décadence sociale et de commotions politiques ? Non, Messieurs, non. Ce qui a fait, en si peu de temps, ce chef-d'œuvre de civilisation et de progrès sitôt réalisé et sitôt, hélas ! anéanti par une autre barbarie, ah ! je vais vous le dire : c'est le génie du vrai Christianisme, ce génie divin qui révèle et fait pratiquer aux hommes la souveraine loi de sa vie : réagir au-dedans de soi et autour de soi, contre les courants déchaînés par la chute ; se vaincre soi-

même, combattre, anéantir, ou du moins dominer et contenir en soi, le mal que chacun porte en soi ; et, par cette lutte généreuse, constante, universelle, faire sortir des âmes toutes les fleurs de vertus et de sainteté ; et parmi toutes ces fleurs de l'exil, la fleur la plus royale, la fleur éclatante et parfumée de la vraie civilisation !

Aussi, dans ces peuplades si prodigieusement transfigurées, grâce à cette lutte virile de chacun aux prises avec soi-même, quelle pureté de mœurs, quelle volontaire et libre obéissance, quelle harmonie entre les cœurs et les cœurs, quel rayonnement des âmes sur les âmes se renvoyant les unes aux autres, par des exemples visibles, les reflets de leur mutuelle beauté ! Là, comme chacun, par ses luttes personnelles, protége la paix publique et concourt à l'ordre général, non-seulement par la fidélité à garder son poste de dévoûment à la patrie, mais surtout par la garde vaillante qu'il fait autour de son cœur, pour y dompter les orgueils qui s'insurgent, les cupidités qui divisent, les jalousies qui tuent ! Et comme le mal refoulé dans tous et dans chacun par une libre et courageuse répression laisse le bien se mouvoir sans entraves, pour le bonheur et la sécurité de tous !

O sainte et virginale société, éclose au sein des

déserts, sous le radieux soleil du Paraguay, je vous salue! Voûs avez passé sur la terre comme un reflet de la société du ciel; et vous avez montré au monde ce que pourrait devenir, au point de vue social, une humanité réalisant dans la pratique, cette doctrine du Christianisme, loi souveraine de tout progrès social : Assurer la liberté, la fraternité, la paix et la prospérité de tous, par la lutte persévérante de chacun contre soi-même; en un mot, réaliser le triomphe progressif du bien dans la société, par la défaite progressive du mal qui est dans l'homme.

CONCLUSION.

Voilà, Messieurs, au point de vue social, les deux doctrines en présence : le mal dans la *société*, le mal dans l'*homme*. La première, vous l'avez vu, c'est la guerre sociale ; la seconde, c'est la paix sociale. La première, c'est le despotisme ; la seconde, c'est la liberté. La première, c'est l'égoïsme ; la seconde, c'est la fraternité. La première, c'est la destruction de la société ; la seconde, c'est le bonheur de la société. La première, c'est la barbarie ; la seconde, c'est la civilisation. La première, c'est le chaos, c'est le désordre, c'est l'enfer social ; la seconde, c'est l'ordre, c'est l'harmonie, c'est le paradis social.

Donc, marchons vers ce paradis de notre société terrestre ; non vers celui que nous prophétisent des hommes qui ne croient à rien de céleste, d'immortel, d'infini ; mais marchons vers ce paradis relatif, vers ce bonheur incomplet, tel que le comporte l'exil ; marchons-y par le seul chemin qui nous y peut conduire, et avec les seules armes qui peuvent nous le conquérir : par la lutte contre nos passions. Que

l'empire du mal diminuant en nous chaque jour par nos luttes généreuses, l'empire du bien s'étende dans l'homme et dans la société, par le développement progressif de la doctrine et du règne de Jésus-Christ. Alors, il n'y aura plus de révolution sociale menaçant la vie de la société ; il y aura la prospérité, la grandeur et la force de la société, défiant à jamais le monstre du Socialisme.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

DEUXIÈME ERREUR RADICALE DU SOCIALISME :

LE PARADIS SUR LA TERRE.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

DEUXIÈME ERREUR RADICALE DU SOCIALISME : LE PARADIS SUR LA TERRE.

MESSIEURS,

Il y a une erreur fondamentale dans le Socialisme considéré au point de vue de la doctrine, une erreur qu'on peut nommer, à juste titre, le principe générateur et le point de départ de l'aberration socialiste; cette erreur, c'est le *déplacement* du mal dans l'humanité; c'est le mal placé doctrinalement, non dans l'homme, mais dans la société; c'est cette formule si féconde en désastres : « *L'homme naît bon ; c'est* « *la société qui le déprave.* »

Nous avons vu comment cette doctrine, en passant dans les faits, crée d'abord la guerre en permanence contre l'ordre social, et comment, poussée jusqu'à sa dernière évolution, elle produit fatalement ces

trois choses essentiellement antisociales : l'égoïsme, le despotisme et l'anarchie.

Nous avons vu ensuite comment la doctrine catholique, en plaçant radicalement le mal, non dans la société, mais dans l'homme, produit ces trois choses diamétralement opposées aux conséquences de la doctrine socialiste ; à savoir : l'ordre, la liberté, la fraternité, et, avec ces trois choses, l'harmonie et la félicité sociales.

Après avoir montré l'erreur socialiste sur le point de départ de la vie sociale, il nous reste à vous montrer son erreur sur le point d'*arrivée*, c'est-à-dire, sur le terme de la vie sociale, ce qu'on peut nommer aussi l'erreur sur la destinée. Or, cette erreur, non moins radicale que la première, peut s'exprimer par ce seul mot : *Le paradis sur la terre.*

Le Christianisme, d'accord avec l'humanité de tous les siècles, nous découvre par-delà cette vie voyageuse, le terme du voyage ; il nous montre dans un monde supérieur à ce monde, un ciel ouvert, lieu de notre éternel repos et de notre félicité suprême, et il nous dit : Voilà votre destinée ; voilà votre paradis ; votre paradis n'est pas sur *la terre,* il est *au ciel.*

Le Socialisme doctrinal, ici encore, ici surtout, prend le contre-pied de la vérité ; il renverse les termes de la destinée ; il dit : *Non, le paradis n'est pas*

au ciel, il est sur la terre. Et ainsi, comme il déplace, au point de départ, le mal de la vie, il déplace, au point d'arrivée, la destinée suprême de la vie; et comme il disait, au point de départ: Le mal, le mal radical n'est pas dansl'homme, mais dans la société; il dit, au point d'arrivée: Le bien, le souverain bien, le bonheur final n'est pas dans le ciel, il est sur la terre.

Telle est la seconde erreur fondamentale que je veux combattre; tel est le second pôle sur lequel s'appuie toute la doctrine socialiste, et qu'il faut renverser.

Mais avant de mettre dans tout son jour cette extrême erreur, il faut bien établir, en quelques mots, que le Socialisme enseigne réellement ce dogme, aussi antisocial qu'il est antichrétien.

Déjà, en 1848 et bien avant encore, le Socialisme faisait circuler dans nos grands centres populaires, à Paris, à Lyon, à Marseille, dans toutes nos grandes cités, des catéchismes s'intitulant *Catéchismes du peuple*, et contenant sous une forme abrégée, la condensation de toutes les doctrines socialistes. Or, dans ces catéchismes destinés à pervertir dans les masses le sens religieux et le sens moral, et avec l'un et l'autre, le sens de la vie sociale, des questions étaient posées et résolues devant l'âme du peuple, à peu près dans les termes que voici :

« Y a-t-il un *enfer*? — *Oui* et *non*, répond le peuple. *Oui*, il y a un enfer, un enfer de la terre, l'enfer de la misère populaire; *non*, il n'y a pas d'enfer, d'enfer de l'autre vie. L'enfer d'une autre vie, enseigné par les religions pour effrayer le peuple et le dominer, est purement imaginaire.

« Y a-t-il aussi un *paradis*? — *Oui* et *non* encore. Oui, il y a un paradis, un paradis de la terre; car, un jour l'humanité doit jouir de la terre perfectionnée par son travail, et s'en faire elle-même pour elle-même un vrai *paradis*; *non*, il n'y a pas de paradis, de paradis du ciel. Le paradis imaginé par les religions n'est qu'une hypothèse inventée par leurs clergés pour faire accepter aux peuples, avec patience, le fardeau de leurs souffrances. » Je cite de mémoire, mais je garantis toute la pensée, si je ne puis garantir chaque mot.

Ces catéchismes, du reste, n'étaient que la reproduction, sous forme populaire, des doctrines enseignées par les patriarches du Socialisme moderne. Cette doctrine coule à pleins bords à travers leurs systèmes humanitaires, et ils y reviennent sans cesse, comme à la grande révélation de la doctrine nouvelle, ou comme ils disaient, *du nouvel Évangile*.

Écoutez Saint-Simon, le grand initiateur du mou-

vement, et le premier prédicateur de l'idée socialiste : « L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé dans « le passé, est devant nous ; inscrivons sur nos paci- « fiques bannières : *Le paradis terrestre est devant* « *nous*. »

Écoutez encore : « Que cette bonne nouvelle se « répande ; alors les hommes qui disent que ce « monde est un lieu d'exil et de larmes, le séjour de « l'expiation et de la douleur, et que la vertu con- « siste à se détacher de la terre, ces hommes dispa- « raîtront pour faire place aux nouveaux serviteurs « de Dieu qui nous enseigneront à nous *attacher* à la « terre, au point de faire d'elle un *Éden*, un *paradis* « où l'humanité, sainte famille de frères, vivra « heureuse dans le travail et la paix. »

Telle fut, au commencement, la prédication du dogme socialiste par excellence : *Le paradis sur la terre*. Et naguère encore, les disciples fanatiques des premiers prédicateurs du Socialisme, au milieu d'un congrès ou d'un conciliabule tristement célèbre, faisaient entendre comme un écho agrandi de la parole du maître, alors qu'ils s'écriaient, au milieu de frénétiques applaudissements :

« On nous parle du ciel, mais qu'est-ce que le « ciel ? La science n'a-t-elle pas démontré qu'il n'est « qu'une chimère ? Nous en concluons qu'il faut que

« nous prenions notre bonheur et que nous ayons « notre paradis sur la terre (1). »

Voilà, Messieurs, la doctrine socialiste de la destinée se proclamant elle-même aussi clairement, aussi publiquement et aussi audacieusement qu'il est possible de l'imaginer.

Et voilà ce que j'appelle l'*extrême* erreur doctrinale du Socialisme contemporain; et, parce que cette doctrine est l'extrême erreur, il est logique qu'elle soit en même temps l'extrême *contradiction* et l'extrême *désastre.*

C'est ce que je vais essayer de rendre aussi évident et aussi saisissant que possible, dans cette conférence qui vous dira le dernier mot de cette doctrine, en vous y montrant la contradiction et le désastre à la plus haute puissance.

I

Oui, Messieurs, *le paradis sur la terre* posé comme la destinée humaine et sociale, est une doctrine en elle-même radicalement fausse, et partant, profondé-

(1) Congrès de Gand. (Univers, 17 septembre 1877.)

ment *contradictoire.* Elle est en contradiction flagrante avec l'*idée* de la destinée, avec l'*aspiration* vers la destinée, avec la *poursuite* de la destinée, telles qu'elles apparaissent partout dans notre humanité. C'est un démenti audacieux donné aux convictions, aux aspirations et aux tendances réelles de l'humanité, telles qu'elles existent depuis six mille ans.

Et d'abord, cette doctrine qui prétend résoudre le problème de la destinée, est en contradiction flagrante avec l'*idée* même que nous avons tous de la destinée. La première condition rationnelle de la destinée, telle que la conçoit l'intelligence humaine, c'est d'être *fixe* et *déterminée.* Une destinée est essentiellement quelque chose de déterminé. La raison en est tout à la fois très-métaphysique et très-saisissable, très-profonde et très-populaire. Écoutez plutôt :

La destinée est un *terme ;* c'est le terme suprême où la vie doit aboutir. La destinée hûmaine, c'est le terme final de la vie humaine. Or, un terme est nécessairement *défini ;* s'il ne l'est pas, il n'est plus un terme, ou si vous voulez, il est un *terme indéterminé,* c'est-à-dire une contradiction dans les choses, qui se traduit par une contradiction dans les mots.

Le *paradis sur la terre* admis comme la destinée humaine et sociale, c'est précisément ce que je viens

de dire ; c'est, dans la grande rigueur des mots, un *terme indéterminé*, une *destinée indéfinie*. Quand doit venir le paradis promis ? Est-ce demain ? Est-ce dans un siècle ? Est-ce après des myriades de siècles ? *Indéfini !* Quand ce paradis sera venu, en supposant qu'il doive venir, sera-t-il le terme suprême où l'humanité devra s'arrêter pour trouver son repos ? L'homme arrivé là, cherchera-t-il encore, à l'horizon de l'avenir, un paradis meilleur ? ou bien, ce paradis sera-t-il le terme absolument final au-delà duquel ni la pensée, ni les désirs, ni l'imagination ne s'élanceront plus ? *Indéfini !*

Et, dans ce paradis de nos rêves, en supposant qu'il marquât pour nous la fin dernière ou le suprême point d'arrêt, quelles seraient les réalités de cette terrestre félicité ? Là, y aurait-il encore des grands et des petits ? Serait-ce l'égalité ou la hiérarchie dans les félicités ? Le fleuve des joies humaines serait-il sans mélange ? ou bien, passerait-il encore dans le sein de cette humanité heureuse, quelques flots amers ? *Indéfini !* Toujours l'indéfini. C'est la grande contradiction, l'indéfini dans la destinée, c'est-à-dire, dans ce qui est essentiellement *défini*.

Certes, pour entendre et saisir ici la contradiction, il suffit de porter en soi les premiers éléments de toute raison ; cette philosophie populaire est du res-

sort de tout le monde ; c'est la philosophie du sens commun. Pour tous et devant la raison de tous, la contradiction est flagrante, aussi flagrante qu'il est possible de l'imaginer. Mais si c'est la grande *contradiction*, c'est en même temps la grande *séduction*. Cé qui séduit l'homme et surtout la multitude, c'est le vague des horizons, c'est l'indécis des perspectives, c'est surtout le prestige de l'inconnu. Ce vague, ces perspectives, cet inconnu créent perpétuellement des séductions nouvelles à nos désirs trompés et à nos crédules espérances. Aussi, ce que l'erreur cherche avant tout, c'est l'indéfini.

C'est que tout ce qui définit, la désespère. Vous parlez au peuple d'un paradis terrestre, et le peuple vous suit, car il attend, il aime, il cherche le paradis. Mais une fois, une seule fois, au moins, osez définir: dites ce que sera ce paradis ? Quand viendra ce paradis ? Dites-le aujourd'hui ; demain vous serez confondus ; et ce peuple qui vous admirait hier, demain rira de vos systèmes et se moquera de vos promesses. Ah ! vous le sentez bien, et voilà pourquoi vous ne parlez que de progrès indéfini, de perfectibilité indéfinie, de destinée indéfinie ! Vous connaissez le faible de l'humanité, et vous connaissez aussi le vôtre. Vous le sentez, vous ne pourriez définir, sans susciter contre vous la puissance du bon

sens, et sans vous tuer vous-mêmes par le glaive de vos propres définitions. Voilà pourquoi vous prêchez, vous aimez, vous adorez l'indéfini, et vous cherchez la séduction populaire dans la contradiction philosophique.

La seconde condition rationnelle de la destinée, c'est d'être *accessible*, c'est-à-dire de pouvoir être atteinte et saisie par tous les êtres qui ont la vocation de la poursuivre. Une destinée qu'il est impossible d'atteindre et de posséder jamais, cesse par là même d'être une destinée : la destinée de la vie ne pouvant être conçue que comme un terme où l'on arrive, ou du moins, où l'on peut arriver par le mouvement de la vie. Or, le paradis de la terre, posé comme fin suprême, manque à cette condition rigoureuse de toute destinée. Ce terme que l'on donne à la vie, est pour les êtres vivants, non-seulement un terme indéterminé, c'est un terme *inaccessible*, et, pour employer un mot un peu technique, ce terme n'est pas *tangible*.

En effet, depuis six mille ans que les générations cherchent devant elles le paradis, s'il n'y en a pas d'autre que celui de la terre, il est manifeste que ces générations manquent leur destinée et la manquent fatalement. Dès lors, je demande comment ce terme que l'on ne peut atteindre, peut être admis comme

la destinée? Je demande pourquoi, depuis six mille ans, des millions et des millions d'hommes meurent en saluant de loin un paradis qu'ils ne verront jamais? Moïse est mort en saluant de loin une terre promise: lui, du moins, avait pour se consoler de ce malheur d'ici-bas, la promesse d'un ciel. Mais pourquoi tant d'hommes qui meurent exclus du seul paradis que vous leur promettez? S'il doit y avoir un paradis pour les générations futures, pourquoi n'y en aurait-il pas un pour les générations passées? Et pourquoi n'y en a-t-il pas un pour la génération suivante? Pourquoi le passé et le présent de notre humanité se trouvent-ils fatalement condamnés à manquer une destinée que vous nommez si superbement, et j'allais dire si ironiquement, la destinée *humanitaire?* Et pourquoi, encore une fois, des millions et des milliards d'êtres humains ont-ils passé sur la terre, sans avoir vu, ni même entrevu ce paradis, qui doit être essentiellement, d'après vos doctrines, la destinée et le partage de *tous?*

Que répondez-vous à cette sommation, faite ici au nom de la vérité, par la logique du bon sens? Comment sortez-vous de ce cercle, où vous enferme une contradiction qui éclate comme le soleil?

Pour essayer d'en sortir, direz-vous que si des êtres humains passent sans avoir touché le but, *l'hu-*

manité ne passe pas ainsi? Mais si les individus, les seuls êtres réels, ne touchent pas le but, il est évident que l'être collectif ne le touche pas non plus. Vous dites : Tel homme manque le but, l'humanité ne le manque pas. Et moi, je demande : Qu'est-ce que l'humanité? Où est l'humanité? Qu'est-ce que cet être que je ne saisis et ne rencontre nulle part, et à qui vous vous occupez tant de faire une destinée aussi vague, aussi indéfinie que lui-même; tandis que vous me laissez là, moi, être réel, sous le poids des réalités de ma vie, condamné à mourir sans toucher une destinée que tout mon être appelle, et qui pour moi ne doit jamais venir! Et il y a six mille ans que cela dure! Et ce paradis est encore pour nous, témoins de vos promesses, une terre d'exil, une vallée de larmes! Oui, et c'est là ce qui achève la contradiction de votre système avec l'*idée* de la destinée.

La destinée, en effet, est le repos et la joie dans le bien suprême de la vie. La destinée est, de sa nature, essentiellement *béatifique*. Et voici que pour des milliards d'êtres vivants, elle vient se résoudre dans le mal, l'agitation et les souffrances de la vie! Une humanité créée pour le bonheur, se broyant elle-même, pendant des siècles et encore des siècles, dans un labeur douloureux et dans des tortures fatales qui font souvent de sa vie de la terre,

comme une image des supplices de notre enfer ! Ah ! cela est plus qu'une contradiction doctrinale, c'est une ironie amère, c'est une tromperie deux fois cruelle ; ce n'est plus seulement une dérision de la raison humaine, c'est une dérision de l'*âme* humaine tout entière et une dérision du cœur humain lui-même, effroyablement trompés l'un et l'autre dans leurs plus légitimes, leurs plus profondes et leurs plus invincibles aspirations.

Mais, outre la contradiction avec l'idée de la destruction, il y a ici une contradiction plus palpable : la contradiction avec les *aspirations* vers notre destinée.

Messieurs, une notion élémentaire dans la question qui nous occupe, c'est que, entre la destinée réelle et les aspirations réelles de la vie humaine, l'opposition ne peut pas être. Le mouvement de la vie atteste la destinée de la vie, parce que tout être a dans sa nature une impulsion spontanée qui le pousse à son but ; et, par une corrélation nécessaire, il y a dans le but une puissance attractive qui attire l'être à son terme, c'est-à-dire, au centre de son repos. Cette vérité a, dans l'ordre physique, moral, et même intellectuel, un accomplissement universel que je n'ai pas le temps de vous manifester ici, mais qui se manifestera assez de lui-même, à vos méditations. A

mesure que vous le pénétrerez davantage dans tout ordre de choses, vous y découvrirez mieux la raison dernière des harmonies de tous les mondes. Le Socialisme, d'ailleurs, rend ici témoignage à la vérité; car c'est lui, lui surtout, qui a mis en vogue les formules célèbres : *Les attractions sont proportionnelles aux destinées*; *ou encore; Les destinées se révèlent par les aspirations, et le terme de la vie, par les tendances de la vie.*

Si vous voulez connaître la destinée d'un être, étudiez ses attractions innées. Cette règle est certaine, et ce critérium de la destinée est absolument infaillible.

Ce principe étant une fois établi, et c'est le Socialisme lui-même qui l'a posé un jour, il en résulte immédiatement que, si la terre est pour nous toute la destinée, toutes les aspirations de l'homme doivent aller et se borner à la terre; et toute aspiration réelle qui pousse l'homme par-delà les limites terrestres, devient, pour toute philosophie, non-seulement un mystère inscrutable et un phénomène incompréhensible, mille fois plus inexplicable que tous les mystères de l'autre vie; mais, ce qui est autrement sérieux, cet antagonisme entre une destinée dernière bornée à la terre, et des tendances réelles qui dépassent fatalement la terre, devient, pour tout homme qui

pense, une contradiction palpable, un non-sens absolu, et partant, une évidente révélation de l'erreur.

Eh bien ! Messieurs, qu'en dites-vous? Est-il vrai que la terre et la matière soient pour nous une barrière que nos élans, nos désirs, nos aspirations ne dépassent jamais? Est-il vrai que par-delà ce paradis de la terre, si béatifique qu'on nous le fasse, nous n'ayons pas la puissance native et même le besoin profond, non-seulement de rêver, mais d'évoquer, mais de chercher un autre paradis ? Est-il vrai, enfin, que toutes les aspirations de notre vie réelle se heurtent à ces deux murailles qui enferment ce terrestre paradis ; à savoir : la *matière* et le *temps* ? Ah ! Messieurs, vos visages qu'illumine votre pensée, vos fronts qui cherchent le ciel, et vos poitrines soulevées par la grande aspiration de l'immortel, de l'invisible et de l'infini, me répondent ; et votre âme et votre cœur, en se dilatant sous le souffle vivant d'une commune ambition, me crient d'une voix unanime : « *Par-delà, par-delà* ! Oui, *par-delà* la terre nous aspirons ; oui, par-delà le temps, nous cherchons ce qui n'est ni de la terre ni du temps. Ah ! donnez-nous la terre, encore la terre, un million de fois la terre ; ce ne sera jamais assez ! Donnez-nous le temps, encore le temps, un million de fois le temps ; ce ne

sera jamais assez : à nos aspirations il faut l'invisible, l'éternel, l'infini. »

Vous avez raison, et ici je sens mon âme qui s'ouvre comme votre âme, mon cœur qui bat comme votre cœur ; comme vous et avec vous, je suis ambitieux de l'invisible, ambitieux de l'impalpable, ambitieux de l'immortel, ambitieux de l'infini !

S'il en est ainsi, qu'ils viennent, ceux qui ne nous donnent que la terre et qui ne nous promettent que le temps ; qu'ils viennent expliquer ces incompréhensibilités de notre vie ; qu'ils viennent nous dire la raison de cet antagonisme absurde entre les destinées qu'ils nous font et les aspirations qui nous emportent ! Ah ! si notre vie humaine n'est faite que pour le terrestre, le visible, le palpable ; alors, qu'ils nous disent, non plus par des formules obscures, mais par des raisons lumineuses, qu'ils nous disent pourquoi il y a au fond de votre être et au fond de mon être, un mouvement qui nous précipite vers le céleste, l'invisible, l'impalpable ? Oui, dites pourquoi dans mon âme, et pourquoi dans la vôtre, cette ambition illimitée qui franchit d'un bond toutes les barrières de la matière et du temps ? Pourquoi, parvenu au plus haut sommet où la matière puisse m'élever, comme l'aigle posé aux plus hautes cîmes des montagnes, ai-je encore le besoin de m'élever plus haut et

de m'élancer, comme lui, dans les espaces qui s'ouvrent devant moi? Et pourquoi, comme lui, dédaignant la terre pour planer dans le ciel, ai-je besoin de m'en aller, porté par mes désirs, bien loin au-delà de toutes les réalités temporelles et terrestres, contempler l'idéal dont le rayonnement m'a touché et dont le mirage m'attire, comme le voyageur au désert, vers les splendeurs d'un horizon qui recule éternellement devant moi?

Vous dites : C'est un mystère! — Vous vous trompez ; non, cela n'est pas un mystère. Un mystère est une vérité cachée; et nous voici devant une contradiction flagrante. Le mystère, c'est l'incompréhensible ; et nous voici en face de l'*impossible*! Le mystère, c'est la vérité qui se dérobe ; et nous voici en face de l'absurdité qui se découvre ; nous voici, enfin, devant la contradiction qui se trahit dans la lumière même de l'évidence, et vous dites : C'est un mystère!

Ah! moi, catholique, lorsque j'entends l'homme criant du fond de sa misère : Où donc est-il, ce paradis promis par mes flatteurs? Cette boue, où je me traîne dans la fatigue et la souffrance, est-ce donc là mon paradis? A cet homme qui attend un état meilleur, moi, croyant de l'avenir, j'ai une réponse à donner ; je lui dis : Attends, attends un peu, et tu

auras l'infini. Mais vous, vous qui enfermez les générations entre ces deux murailles de la matière et du temps, quand l'homme vous crie : Ouvrez-moi l'espace et ouvrez-moi la durée, mon âme a soif d'infini et d'immortalité ; *fac mihi spatium* ; qu'avez-vous à lui dire ? Vous n'avez que cette cruelle parole : Fais ton âme à la mesure de la matière et du temps, et le temps et la matière te rempliront. Mais je l'essaie en vain, et, avant moi, depuis six mille ans, des générations égarées par des erreurs pareilles à vos erreurs, l'ont essayé : elles n'y sont pas parvenues. Et ce mouvement que j'éprouve dans mon âme, est celui-là même qui emporta l'humanité dans tous les siècles ; si bien que le paradis sur la terre, ce n'est pas seulement la contradiction faite à l'*idée* humaine et à l'*aspiration* humaine, c'est-à-dire, à l'intelligence, à l'âme et au cœur de notre humanité ; c'est encore, et par-dessus tout, la contradiction *au fait*, c'est-à-dire, la contradiction à l'*histoire* et au mouvement universel de notre humanité, à travers les espaces et les siècles.

L'histoire humaine, au point de vue qui nous occupe, peut se résumer en ces mots qui dénoncent à tout homme la loi suprême de la destinée : L'homme sur la terre cherchant un ciel ; l'homme dans le temps cherchant une éternité ; l'homme dans l'exil cher-

chant une patrie ; l'homme dans le voyage cherchant à sa vie un terme qui n'est pas de cette vie. C'est le fait constant, universel, le fait éminemment historique. Partout et toujours, par un langage que lui ont fait la nature et la vérité, l'humanité sur la terre, s'est nommée ce qu'elle croyait être, c'est-à-dire, *voyageuse* ; et partout et toujours, les peuples ont exprimé la vie par le symbole du voyage. En Égypte, les maisons se nommaient des hôtelleries ; et les Pyramides, par leur immobilité séculaire, étaient comme une perpétuelle image de l'éternité, à côté de ces demeures du temps où l'homme abrite sa vie d'un jour. Les patriarches, à qui des siècles de longévité pouvaient le mieux faire oublier, ce semble, que la vie n'est qu'un court voyage, ne l'ont pas comprise autrement.

Il y a quatre mille ans, un vieillard venu en Égypte, de la terre de Chanaan, paraissait devant Pharaon, couvert de la double vénérabilité des vertus et des ans. Quand le roi aperçut ce vieillard qui portait sur son visage, avec le signe de ses grandes vertus, la trace de ses longs jours : « Quel âge avez-« vous, dit-il, ô vieillard ? Et le patriarche répon-« dit : Les jours de mon pèlerinage sont de cent « trente ans, jours petits et mauvais, dont le nombre « n'a pas égalé le pèlerinage de mes pères. »

Un peu plus tard, dans une autre contrée du monde, quelqu'un reprochant un jour à un autre vieillard d'être indifférent à sa patrie : « Oh ! ma patrie, dit-il, « elle m'est bien chère ! » Et de sa main, le vieillard montrait le ciel.

Eh bien! Messieurs, Jacob nommant sa vie un pèlerinage, c'est l'humanité instruite aux enseignements de la tradition ; et Anaxagore montrant sa patrie du côté du ciel, c'est l'humanité trouvant dans la raison et la nature, la révélation d'une patrie meilleure que la patrie de la terre. Jacob et Anaxagore, c'est l'humanité de tous les temps et l'humanité de tous les siècles ; l'humanité qui souffre et l'humanité qui espère ; l'humanité qui se lamente et l'humanité qui se console ; l'humanité qui, par la voix de ses sages, de ses historiens, de ses orateurs, de ses poètes, enseigne, raconte et chante le pèlerinage de la vie ; et, dans sa voie douloureuse, fait par chacun de ses soupirs, la prophétie infaillible de son éternel avenir.

Mais, chose étonnante ! Ce fait immense, plein d'une immense clarté, n'embarrasse pas les croyants du terrestre paradis. Ils disent : Cette voix de l'humanité, c'est la grande erreur des siècles. Ce n'est pas notre sagesse, c'est l'humanité qui se trompe. A la bonne heure ; mais comment et pourquoi l'humanité se trompe-t-elle de la sorte ? Comment, sur un point

si grave et si décisif, l'humanité se trompe-t-elle, et se trompe-t-elle nécessairement, et cela, en suivant la voix de ses plus purs, de ses plus profonds et de ses plus invincibles instincts? Comment expliquer un phénomène si absolument inexplicable? Comment concevoir ici l'universalité, la perpétuité et la nécessité de l'erreur?

Ah! qu'une erreur qui suit d'elle-même le penchant de la nature, parvienne à se faire un empire vaste comme la nature, je comprends; mais une erreur que repoussent toutes les passions humaines, parvenant à régner partout dans la nature humaine : y songez-vous? Quoi! tous les siècles, tous les peuples conspirant ensemble pour se créer une erreur en contradiction si profonde avec les idées les plus natives et les tendances les plus saintes de l'homme? L'humanité, enfin, créée pour cette terre, s'obstinant à déplacer elle-même sa propre destinée, et à se croire sur la terre comme un voyageur au chemin, détournant ses regards de ce paradis réel, pour poursuivre, par-delà le temps et la terre, un paradis imaginaire? Quoi! cette contradiction historique ne suffit pas à désespérer votre prétendue philosophie de l'histoire?

C'est l'*humanité qui s'est trompée*, dites-vous. Mais enfin, soixante siècles contre vous, c'est quelque

chose, assurément. Quel étrange génie vous a donc révélé, à vous nés d'hier, que *vous seuls* avez nécessairement raison contre toute l'humanité? O grands révélateurs, du haut de vos systèmes, votre pensée se croirait-elle assez forte pour foudroyer l'histoire? Et, lorsqu'il s'agit d'une chose essentiellement humaine, de l'histoire humaine, de la destinée humaine, vous semble-t-il, en vérité, qu'il n'y ait pas à compter avec le témoignage de l'humanité?

Vous dites : Ce n'est pas tout que le passé, mais l'avenir, attendez l'avenir! Quoi! vous osez faire de ce mystérieux avenir que vous nous promettez, la contradiction universelle et l'antinomie absolue du passé que nous avons parcouru? Quelle prodigieuse logique, de vouloir opposer toujours à un passé que nous connaissons, un avenir que nous ne connaissons pas! Ah! je comprends ce que signifient vos éternels appels au mystérieux avenir! L'avenir se prête aux théories de l'aventure et aux rêves de l'utopie; l'avenir n'est pas là pour nous répondre, et loin de pouvoir se lever en témoignage dans le présent, il s'enfonce dans l'indéfini de la durée, comme vos rêves dans le vague du possible. Mais le passé résiste, *lui*, il ne se laisse pas si facilement entamer par vos systèmes. L'histoire, c'est l'histoire; et par l'universalité, la perpétuité et l'uniformité de ses témoignages,

elle dénonce et confond d'avance le mensonge de vos prophéties. Elle dit et dira à jamais : Il y eut un âge d'or au berceau de l'humanité, ce fut le paradis de la terre ; il y aura un autre âge d'or, un âge qui ne doit plus finir, au terme de notre humanité, et ce sera le paradis du ciel.

Mais je vous entends : pour échapper à l'anathème du monde et amoindrir la majesté de cet universel témoignage, vous dites : Non, nous ne sommes pas seuls : dans tous les siècles, et dans tous les peuples, des hommes sont avec nous et parlent comme nous. Ah ! ceux qui sont avec vous, qu'ils se lèvent, qu'ils sortent de toutes les nécropoles du passé et de toutes les catacombes de l'histoire où ils dorment dans leur poussière, et que l'humanité connaisse et juge ici ses contradicteurs !!.. Si vous voulez les connaître, regardez : les voilà, ces contradicteurs ! Ils apparaissent de loin en loin, comme des phénomènes dans le monde moral, disons mieux, comme des monstres dans le monde humain ; et ils apparaissent pour effrayer cette humanité qui les repousse : quels sont-ils ? Tous ceux qui ont conquis dans l'histoire la célébrité de l'erreur et la gloire du paradoxe ; que dis-je ? tous ceux qui se sont fait, dans les siècles, l'illustration du vice et de la scélératesse ; tous ceux qui faisant de leur échafaud un piédestal à leur célé-

brité, trouvaient superbe de tomber des mains du bourreau dans les bras du néant, et de braver encore une fois, par l'audace de leur blasphème, la croyance de cette humanité qui les maudissait. Oui, tous ceux-là sont avec vous; ceux-là, comme vous, n'ont cru qu'au *paradis de la terre!*

Au contraire, qui est contre vous dans l'histoire de l'humanité? O prophètes de l'avenir, contempteurs d'un passé qui vous condamne, tous ces hommes qui à travers la durée et l'espace jettent à vos doctrines leurs démentis solennels, comptez-les, pesez-les, jugez-les; qu'ils viennent, et qu'ils disent, en passant devant vous, le vrai *Credo* de l'humanité, de l'humanité sage, savante, vertueuse, dévouée, héroïque. Ah! les voici, les sages, les vrais sages de tous les siècles et de toutes les nations, tous ceux qui n'ont pas jeté leur génie dans la fange des vices; ils passent, et comme Anaxagore, ils disent en vous montrant le ciel: « *Là-haut est ma patrie!* » Et de ce côté du Calvaire, regardez: voici venir les illustres légions de la vertu, du dévoûment, de l'héroïsme; voici les vierges, les confesseurs, les apôtres, tous les saints: ils passent en portant dans leurs mains la palme de la chasteté, de la science, de l'apostolat, de la sainteté; et tous, en passant, vous jettent la même parole: *Le paradis est au ciel.* Et du milieu

de tant de témoins, et les dominant tous, voici ceux qui sont par-dessus tous les autres, les hommes du témoignage : les *martyrs*... Ils s'élèvent sur tous les échafauds du monde, et tous, prenant dans leur main le sang qui jaillit d'eux, ils disent en le jetant en témoignage à la postérité : Au ciel, l'éternel repos; au ciel, l'éternelle joie; au ciel, l'éternel *paradis !*

Eh ! Messieurs, est-il besoin de remonter le cours des siècles, pour trouver des témoins de cette grande doctrine : le paradis au ciel. Ah ! regardez seulement autour de vous ! Puisqu'il y a aujourd'hui une fraction de l'humanité vivante qui essaie ici de contredire le grand témoignage de l'humanité universelle, eh bien ! ces deux humanités, l'une qui dit : *Le paradis est sur la terre*, l'autre qui dit : *Le paradis est au ciel*, regardez-les, comparez-les; comparez-les pour le nombre, pour la vertu, pour la sainteté, pour la science, pour le génie, pour le dévoûment; et alors vous comprendrez l'insolence de la négation osant contredire l'universel témoignage du genre humain, par cette parole aussi insensée qu'elle est impie : *Le paradis sur la terre !*

Ainsi, vous venez de le voir, la doctrine qui en déplaçant le terme de la destinée, met le paradis sur la terre, est une doctrine fausse et contradictoire en elle-même, parce qu'elle ment et à l'*idée* que nous

avons de la destinée, et à l'*aspiration* qui invoque la destinée, et à tout le *mouvement* de l'histoire qui atteste et proclame la vraie destinée.

Mais, c'est la nécessité de toute doctrine fausse et vouée à la contradiction, de produire le malheur et de précipiter les désastres. Là est la contre-épreuve infaillible des doctrines reconnues fausses en elles-mêmes; et c'est ce qu'il nous reste à faire voir, pour la doctrine qui nous occupe en ce moment. Cette doctrine vient de vous apparaître comme la suprême erreur et la contradiction absolue au témoignage de l'humanité; voyons maintenant comment elle doit être le suprême désastre et le malheur absolu de l'humanité.

Cette doctrine, en passant dans les faits, doit produire quelque chose d'analogue à ce qui se produirait dans l'ordre matériel, si l'on venait tout à coup à déplacer l'axe du monde physique, et à renverser la loi universelle qui préside à tous ses mouvements et en maintient l'harmonie. A la lettre, mettre le paradis sur la terre, c'est déplacer l'axe du monde des esprits, c'est briser la loi universelle qui meut les âmes dans leur véritable orbite; et ce *désordre* suprême, comme vous allez le mieux entendre, ne peut produire et ne produit, en effet, que le suprême *désastre*.

II

Oui, Messieurs, le paradis sur la terre posé comme terme suprême de la destinée sociale, ce n'est pas seulement la plus grande des erreurs, c'est encore et par-dessus tout, l'idée la plus féconde en désastres. Cette doctrine monstrueuse, en passant dans les faits, suscite fatalement contre ses promesses d'avenir, les démentis les plus lugubres : elle annonçait comme résultat universel et certain, une ascension continue, et elle produit la perpétuité de l'abaissement; elle annonçait une félicité et une joie toujours croissantes, et elle produit la perpétuité de la *désolation* et de la souffrance ; elle annonçait des prospérités et des créations nouvelles, et elle produit la continuité de la *destruction* ; et la perfectibilité indéfinie qu'elle vante partout dans les mots, a pour correspondant inévitable la dégradation indéfinie qu'elle produit partout dans les choses.

Et d'abord, le paradis sur la terre montré en perspective au peuple, c'est la continuité de la *dégradation.* Qui ne voit, de son premier regard, comment cette doctrine, en entrant dans les réalités

de la vie, en devient le nécessaire abaissement? Comment concevoir une société qui monte, sous l'influence d'une pareille doctrine? C'est un principe appuyé sur la triple certitude historique, morale et métaphysique, que l'homme ne peut dépasser, par les mouvements et les tendances de sa vie, ce qu'il considère lui-même comme le but suprême de sa vie. La conscience, la raison et l'histoire disent qu'il peut demeurer *au-dessous*, mais s'élever *au-dessus*, jamais! Pourquoi se faire plus grand que sa propre fin? Comment élever la vie plus haut que le terme suprême de la vie? Comment dépasser, par la tendance, le but, et par l'ambition, la destinée?

Ce principe une fois posé, le *paradis sur la terre* admis doctrinalement, doit produire dans l'homme l'abaissement continu, aussi sûrement que la force de la gravitation nous attire vers le centre de la terre. C'est qu'alors plus rien ne nous pousse en haut, et que tout, au contraire, nous ramène forcément en bas.

Oui, si l'on me fait une destinée qui ne dépasse ni la terre ni le temps; si je dois me dire, dans le sanctuaire de ma pensée intime, en regardant l'un et l'autre: Là est tout mon partage, là est toute ma destinée, là est tout mon bonheur; je défie tous les philosophes et toutes les philosophies de me donner une raison, pour tendre, par le mouvement de ma vie,

plus haut que la matière et plus loin que le temps. Bon gré, mal gré, là, sur cette terre, il faut que je rabatte la sublimité de ces pensées qui m'enlevaient vers le ciel; là, dans le temps, il faut que je renferme l'immensité de ces désirs qui me faisaient appeler l'éternel. Et me voilà entre ces deux frontières qui rétrécissent mon être avec ma destinée; moi qui ai soif de l'immortel et de l'infini, me voilà occupé à me faire une pensée aussi étroite que le temps, aussi ravalée que la matière, et à ramener mes désirs et mes aspirations à la mesure de mes pensées! Or, une fois placé sur ce chemin où l'homme descend systématiquement des hauts sommets de la vie, c'est l'abaissement, toujours l'abaissement. Alors, en effet, dans le vol de l'intelligence, dans l'essor du génie, plus rien qui dépasse le visible, le temporel, le palpable. Alors, qu'importent la plénitude et l'étendue de ce que vous appelez votre savoir? Qu'importent, et la grandeur de votre intelligence et la sublimité de votre génie? Vous ne voyez d'autre destinée, vous n'appelez d'autre fin que la terre; avec vos pensées et vos désirs, il faut que tout *tombe à terre*, comme disait le grand Bossuet.

Je le suppose, vous êtes un prodige dans la science, et votre front s'illumine de toutes les clartés qu'elle vous verse; mais qu'est-ce que cela pour votre gran-

deur et pour la nôtre, si ce faisceau de tant de lumières ne nous découvre que les tristes murailles de cette prison de la matière et du temps, où vous m'enfermez avec vous ? Votre science, si grande et si vaste soit-elle, ne vous portera jamais ni plus haut ni plus loin que son propre objet, c'est-à-dire, ni plus haut que la terre, ni plus loin que le temps. Je veux bien en convenir : Vous êtes un homme de génie, vous en avez moissonné les palmes et recueilli les triomphes... Mais qu'est-ce que cela pour notre grandeur et notre élévation, si fuyant sur vos pas les perspectives éternelles et les réalités invisibles, avec ma pensée d'ange et ma dignité d'homme, je me sens chaque jour avec vous tomber dans l'animal ? Eh bien ! la force des choses nous pousse là. Si mon paradis est sur la terre, là, comme l'animal sans Dieu, sans avenir et sans ciel, je m'abats, et je m'attache à cette portion de matière qui enferme tout mon bonheur, essayant de me faire, entre un passé sans souvenir et un avenir sans prévision, ce paradis que vous m'avez promis : paradis de l'animal, où j'aurai tout, oui, tout, excepté ces trois choses, les seules dignes de moi et que tout mon être appelle : Dieu, le ciel et l'immortalité !

Mais, disent nos dogmatiseurs nouveaux, nous avons un Dieu encore, un ciel encore, une immortalité encore !

Un *Dieu*, dites-vous ! Quel Dieu, je vous prie ? Un Dieu matière, un Dieu palpable, un Dieu-tout ! Mais, ô philosophes, votre Dieu matière comment m'élèvera-t-il, quand je me sens plus grand que lui ? O panthéistes, disciples et adorateurs du *Dieu-tout*, écoutez : Votre *Dieu-tout* n'est *rien*. Moi je le démolis, votre Dieu ; sous mes pieds de voyageur, je le brise comme la boue du chemin, et j'en fais une poussière qui vole autour de moi.

Nous avons un *ciel*, dites-vous. Je le crois ; il faut bien que vous gardiez une chose dont vous ne pouvez tout à fait anéantir l'idée ; mais quel ciel, je vous prie ? Ciel mille fois plus bas que l'Olympe du paganisme, où les dieux montaient d'un vol, comme l'oiseau dans les airs ; un ciel qui touche à la terre, qui est la terre même, et où vous voulez servir à l'homme devenu Dieu, non pas même cette céleste ambroisie qui donnait aux habitants de l'Olympe une ivresse que les païens pouvaient encore, en un sens, nommer divine ; mais un ciel où vous voulez me faire boire, moi devenu Dieu, à une coupe de voluptés moins qu'humaines, et où je ne pourrai plus même puiser une ivresse qui soit digne d'un homme !

Nous avons une immortalité, dites-vous. Ah ! je la connais, votre immortalité : immortalité du genre, immortalité de l'espèce, immortalité abstraite, où

pour les êtres réels, il n'y a que la mort; immortalité purement idéale, incapable d'illuminer d'un seul rayon la nuit de mon tombeau; immortalité qui n'est plus pour moi qu'une déception dans la vie et une ironie dans la mort.

Non, non, j'en jure par vous-mêmes, dans votre paradis de la terre, il n'y a plus d'immortalité, plus de ciel, plus de Dieu. Et, avec cela, vous parlez de me grandir et de m'élever? Ah! je ne vous comprends plus. Sans ciel, je descends à terre; sans immortalité, je m'enferme dans le temps; sans Dieu, je me rabats sur moi-même, et je m'épouvante de ce triple abaissement où je me sens tombé!...

Encore, si nous étions bien sûrs que dans vos systèmes, l'âme et l'esprit ne périront pas tout entiers! Mais comment garder, pour notre élévation, cette dernière espérance? Ah! nous vous avons sondés, vous, vos sciences et vos philosophies; et, il s'est trouvé que de vos philosophies en apparence les plus spiritualistes, l'âme était absente : au fond de votre métaphysique, nous avons palpé la matière, et rien que la matière. Nous avons creusé vos vertus pour y trouver l'esprit, et voilà que la chair y palpitait encore; et votre morale, elle aussi, retombée dans la matière, n'était plus qu'une mathématique du plaisir, une pondération des forces sensuelles et des attrac-

tions *passionnelles* : langue nouvelle, bien digne de servir d'interprète à une morale inouïe!

Ainsi, le paradis sur la terre posé comme un principe d'ascension progressive de la vie humaine, ne détermine en réalité, dans l'homme, qu'un *abaissement* continu de notre humanité.

Mais ce qui est plus triste encore, c'est qu'à cet abaissement continu correspond la désolation continue, ou plutôt la désolation toujours croissante ; et que la promesse de ce prétendu paradis, n'aboutit qu'à creuser dans l'âme populaire une sorte d'enfer.

Pourquoi, me demandez-vous, pourquoi le fatal résultat de cette doctrine : *Le Paradis sur la terre ?* Ah ! je vais vous le dire en deux formules qui résument et abrégent tout : la croyance au paradis de la terre, c'est, d'un côté, l'accroissement ou la multiplication de la souffrance ; et, de l'autre, la diminution ou plutôt la mort de l'espérance. Oui, la souffrance *en plus* et l'espérance *en moins*, et au bout de tout, dans l'âme humaine, souffrante et déshéritée de tout espoir, quelque chose qui ressemble au supplice de l'enfer : oui, voilà le résultat inévitable et le seul possible, de cette doctrine si féconde en promesses de joie et de félicité.

Et d'abord, remarquez-le bien, le paradis sur la terre, c'est l'*accroissement indéfini de la souffrance.*

Tel est ici le terrible enchaînement des choses, et nous n'y pouvons absolument rien changer. D'une part, le paradis sur la terre supprime et tue la résignation dans la souffrance, au fond de l'âme humaine ; d'autre part, la suppression de la résignation produit l'horreur progressive de la souffrance, ou l'impatience grandissante de souffrir un mal quelconque. Or, cette horreur de la souffrance et cette impatience de souffrir, deviennent forcément la multiplication de la souffrance par la souffrance elle-même.

Ces trois choses douloureuses se tiennent comme les trois anneaux de la chaîne où l'homme du Socialisme se débat, sans possibilité de la briser jamais. Oui, Messieurs, l'affirmation du paradis sur la terre, c'est la suppression de la *résignation* dans les âmes, au sein de l'inévitable souffrance.

L'homme qui croit au paradis du ciel, peut, sans trop d'effort, se résigner à souffrir sur la terre ; il peut accepter la souffrance comme une loi de sa vie voyageuse et militante ; il y peut reconnaître sans murmure la condition temporaire de son éternel bonheur. Mais l'homme qui croit au paradis de la terre, comment pourrait-il se résigner à y accepter la souffrance ? Si la terre est mon unique destinée, et si je n'ai pas à attendre un autre paradis : alors pour-

quoi souffrir ici-bas ? Et pourquoi la souffrance, dans l'unique paradis que l'on me promet ? Mystère ! Effroyable mystère !

Alors, plus d'acceptation de la souffrance, plus de résignation dans la souffrance ; et alors, par une conséquence nécessaire, grandit dans l'âme du peuple, jour par jour et heure par heure, avec l'horreur de la souffrance, l'impuissance de souffrir, l'irritation, la colère et l'indignation dans la douleur, la fatigue ou la maladie. Quoi ! s'écrie le peuple des souffrants, en frémissant tout bas, si ce n'est en frémissant tout haut ; quoi ! c'est ici mon paradis, c'est ici, m'a-t-on dit, le lieu de mon bonheur ; et voici que même en ce lieu qui doit être mon paradis de délices, mon Eden de la jouissance, la souffrance m'étreint et le malheur vient m'accabler ! Arrière, arrière la souffrance ! Moi, damné de la terre, j'ai bien assez souffert : donc, arrière la souffrance ! O souffrance maudite, je te hais, je t'abhorre ! Va-t'en ; laisse-moi chercher loin de toi, dans le bien-être, la santé, le plaisir, la jouissance, enfin, ce paradis qu'on m'a montré sur la terre comme ma destinée suprême.

Or, qui ne voit, qui ne sait peut-être même par sa propre expérience, que cette horreur croissante de souffrir devient l'accroissement continu de la souffrance, et si je le puis dire, la souffrance multipliée par la souf-

france? Car, tout ainsi que la résignation dans la souffrance diminue et adoucit la souffrance; ainsi l'horreur de souffrir doit, par la force des choses, aigrir et accroître de plus en plus la souffrance elle-même. Et tout ainsi que la sainte passion de souffrir semble quelquefois, dans les saints, supprimer la souffrance et la transformer en joie; ainsi l'horreur de souffrir multiplie, dans les malheureux, le sentiment de leur souffrance, de toute l'horreur qu'ils ont de souffrir.

Mais ce qui achève ici l'humaine désolation, ce qui porte à son comble l'irritation du peuple souffrant, c'est que, tandis que ce dogme impie, *le paradis sur la terre,* agrandit en lui la souffrance, il lui enlève la suprême consolation de ceux qui souffrent: *L'espérance!* Non, pour le pauvre et le souffrant trompés par cette doctrine cruelle, il n'y a plus d'espérance!

O malheureux, ô désolés de la terre, en entrant dans ce labyrinthe où les souffrances vont se croiser avec les souffrances; devant ce paradis qui s'enfuit dans l'indéfini de l'avenir, et devant ce terrestre supplice qui grandit tous les jours; ah! vous aussi, comme les damnés aux portes de l'enfer: *laissez, laissez l'espérance.* Pour vous, en effet, plus d'espérance, et partant, plus d'adoucissement à votre souffrance.

Ah ! si broyé dans le présent par cette lutte horrible entre les désirs du dedans et les réalités du dehors, ce damné de la terre pouvait du moins saluer un avenir ! Mais non; devant lui, plus d'horizons illuminés de foi, où le bonheur puisse lui apparaître comme une espérance. Ah ! voici bien la grande et l'irrémédiable désolation que lui crée cette doctrine cruelle. Sentir que le présent est lourd, et pouvoir encore s'élancer vers l'avenir par des désirs que l'on n'a pas désespérés : cette situation, Messieurs, le peuple la peut supporter. Mais vous laisser accabler par le présent, hélas ! et vous défendre encore, au nom de la science, d'invoquer l'avenir : oui vraiment, c'est cruel, plus cruel qu'on ne le saurait dire ; et je ne crains pas de le proclamer tout haut, notre peuple égaré, notre peuple sans Dieu, souffre, il souffre horriblement de cette cruauté que volontiers je nommerai de son nom : *La cruauté humanitaire.*

Un homme qui n'avait plus notre foi, avait entendu ici le gémissement populaire, et il l'a exprimé en des mots dont l'éloquence ne vous échappera pas. Écoutez : « Autrefois, dit le peuple, que la science déses-
« père, j'avais ma part dans l'Église ; et cette Église
« de la terre n'était que l'image et le vestibule de
« l'Église du ciel, vers laquelle se portaient mes re-
« gards et mes espérances. J'avais ma place promise

« dans ce paradis promis ; et, devant ce paradis, la « terre s'effaçait à mes yeux. Je reprenais courage « dans mes souffrances, en contemplant dans mon « âme ce bien promis à mon âme. Je supportais pour « mériter, je souffrais pour jouir de l'éternel bon- « heur. Je n'étais pas pauvre, puisque je possédais « un paradis en espérance ; j'étais riche, au con- « traire, de tous les biens que je n'avais pas sur la « terre. J'ai perdu tout cela, et je n'ai plus de paradis « à espérer ! Vous m'avez enlevé le paradis du ciel, « et je ne vois pas, je ne verrai jamais le paradis de « la terre (1). »

Oh ! alors, Messieurs, je vous le demande, que peut être la vie, pour ce peuple déshérité de l'espérance du ciel, si ce n'est un véritable enfer ? Enfer du doute, enfer du désespoir, enfer de la haine ? Lorsqu'après de fastueuses promesses, l'homme se retrouve seul face à face avec les réalités de sa vie, c'est-à-dire, avec des réalités tristes ; lorsque, séduit par l'attente du terrestre paradis, il a fermé le ciel sur sa tête et qu'il s'aperçoit encore que la terre se dérobe, oh ! alors, que voulez-vous que devienne son intelligence ? Que voulez-vous que devienne son cœur ? Que voulez-vous que devienne son âme ? Son intelligence,

(1) Pierre Leroux.

qu'est-ce, si ce n'est l'enfer du doute? Son cœur, qu'est-ce, si ce n'est l'enfer de la haine? Et son âme, qu'est-ce, si ce n'est l'enfer du désespoir?

Aussi, écoutez ce que murmure ce peuple en son intelligence, son cœur et son âme désolés : Comment comprendre un Dieu qui me livre tout à la fois à la séduction des hommes et à la tyrannie des choses? Comment le concevoir, cet amour qui m'abandonne sans défense aux illusions de mes espérances, et me jette sans secours aux étreintes de ma misère? qui ne me laisse échapper des mains de la douleur, que pour me précipiter aux profondeurs de cette tombe où je vais descendre avec mon malheur, n'y gardant pas même la puissance de ressusciter avec mes espérances?

Alors, pour ce peuple qui a contre Dieu la démonstration de son malheur, plus de *foi*; pour ce peuple qui a contre la bonté de Dieu l'éloquence de sa douleur, plus d'*espérance*, et partant, plus d'*amour*. Car, que peut-on aimer, je vous prie, quand on n'espère plus?

Alors, alors surtout, ce monde humain où il vit, ou plutôt où il se traîne dans une inguérissable tristesse, ce monde obscur entre une terre qui s'échappe et un ciel qui se ferme, devient, pour l'homme qui souffre, une noire prison où il se roule dans ses

doutes, ses haines, ses désespoirs; comme un prisonnier qui, n'attendant plus que la mort, se débat dans ses fers et frappe de sa tête les murs de son cachot!

Ainsi, par le plus désolant de tous les mensonges, le paradis de la terre, toujours promis dans les mots, n'aboutit qu'à créer dans les choses un affreux abîme, qui va se creusant toujours de plus en plus; et voici que du plus profond de cet abîme, j'entends sortir comme des bruits de soupirs, de blasphèmes et de désespoirs, qui semblent ramener dans le monde cet enfer que nous, chrétiens, nous savons du moins ne vous montrer que dans l'autre!

C'est ainsi que l'erreur se ment à elle-même d'une extrémité à une autre; et, quand elle promet un paradis, on peut être sûr d'avance qu'au bout de ses promesses, il y aura un enfer.

Mais, Messieurs, sachez-le bien, le peuple qui ne veut pas d'enfer dans l'autre monde, en veut bien moins dans ce monde encore. Donc, si nous ne lui restituons pas l'espérance d'un céleste paradis, pour s'en faire un ici-bas, il remuera la terre, il bouleversera, il détruira; et, fallût-il essayer de le planter sur des ruines et de l'arroser avec du sang, il l'essayera; et ce sera la *destruction;* ce sera la plus sanglante tragédie qui se soit jamais jouée sur le théâtre de l'histoire.

Le paradis sur la terre, en effet, c'est sur la terre la perpétuité de *la ruine* et de *la destruction*. « Ceux « qui ont fait croire au peuple que la terre peut être « un paradis, lui ont fait croire encore plus facile- « ment que la terre doit être un paradis où le sang « ne coulera plus jamais... Or, le jour où cette illu- « sion serait crue de tous, le sang jaillirait même « des rochers, et la terre deviendrait un enfer. »

Ainsi parlait Donoso Cortès, il y a déjà plus de trente ans. Rien ne saurait donner un démenti à cette prophétie du grand homme, qui entrevoyait l'avenir aux sinistres clartés de son présent : trop heureux serons-nous, si cette prophétie conditionnelle du célèbre écrivain, ne devient pas un jour l'effroyable réalité de notre histoire.

Le paradis sur la terre !! Messieurs, cette croyance désastreuse une fois entrée dans les âmes, savez-vous ce qu'elle fait ? Ah ! je vais vous le dire : elle livre les générations aux étreintes de ce syllogisme fatal, comme des condamnés à mort jetés aux mains d'un bourreau.

Le paradis sur la terre, c'est la jouissance terrestre posée comme fin dernière de la vie. Or, la loi suprême de toute vie, c'est d'atteindre sa fin, et par conséquent, de rompre tout obstacle à sa destinée. Donc, tout ce qui peut hâter la venue du paradis ter-

restre, tout ce qui en brise l'obstacle, fût-ce la spoliation, fût-ce l'assassinat, est légitime et sanctifié par le but. Syllogisme affreux, syllogisme homicide, qui a la jouissance pour prémisses, pour moyen terme la révolte, et pour conclusion le massacre ; mais syllogisme populaire, dans lequel des hommes qui se nomment frères, n'ont pas rougi de résumer la philosophie, la morale et le catéchisme du peuple.

Oui, le paradis sur la terre, c'est la jouissance posée comme but suprême de la vie. Si le ciel, dans la pensée du peuple, est retombé sur la terre, et s'il n'y a d'autre paradis que celui que l'homme lui-même peut faire sortir de cette boue trempée de ses sueurs, il est impossible de lui faire comprendre sa destinée autrement que par ce mot : *Jouissance. Hæc est sors* : la jouissance, c'est la destinée, toute la destinée, l'unique destinée : *Hæc est sors.* Et quelle jouissance? Jouissance la plus universelle, jouissance la plus grande, jouissance la plus prompte possible.

Jouissance la plus *universelle*, c'est-à-dire, jouissance pour *tous*. Pourquoi y aurait-il un seul être fatalement exclu de la destinée? Le paradis est pour tous ; le salut est pour tous ; à ce paradis de la terre, tous sont appelés, et tous ont le droit d'y arriver ; car, pour le bonheur final, pour ce salut suprême, tous sont élus. Or, dans cette doctrine épouvantable,

le salut, c'est de jouir, de jouir encore, de jouir le plus possible.

Oui, jouissance la plus *grande* et la plus intense, la plus complète qu'il sera possible de réaliser ici-bas, et, comme dernier mot de la destinée, la jouissance absolue : c'est l'exigence de la doctrine. Pourquoi l'homme, en effet, ne monterait-il pas dans sa destinée, aussi haut qu'il peut monter? Pourquoi dirait-il : « J'ai assez joui, » si, pour la jouissance, il y a place encore?

Jouissance la plus prompte possible. Si nous pouvons aujourd'hui entrer en paradis, pourquoi attendrions-nous demain? Pourquoi, à la destinée, des ajournements douloureux? Moi qui porte en mon âme, en mon cœur, en mes sens, en tout mon être, l'ambition ardente de ma destinée, ah! laissez-moi passer: comme une flèche échappée de l'arc, mes désirs volent au but, et j'y veux arriver le plus tôt, le plus promptement possible.

Vous le voyez, Messieurs, jouissance la plus universelle, jouissance la plus grande, jouissance la plus prompte et la plus immédiate; dans la doctrine dont il s'agit, ces exigences sont absolues comme la destinée elle-même; il ne peut y avoir de raison d'en récuser aucune, et, à cette marche invincible, l'opposition est imaginaire.

Que lui opposerez-vous, je vous prie? Peut-être la loi de l'abstention? Au nom de votre sagesse, vous direz à l'homme: Abstiens-toi. Mais qu'est-ce que cela veut dire? Abstiens-toi de ce qui te nuit: je comprends; abtiens-toi de ce qui te rend heureux: je ne comprends plus. Abstiens-toi de ce qui t'éloigne de ta destinée: je comprends; abtiens-toi de ce qui te conduit à ta destinée, de ce qui est ta destinée même: je ne comprends plus.

Qu'opposerez-vous donc à cette exigence impérative de la doctrine socialiste? Quoi! la vertu, peut-être? La vertu, qui est force, et comme un fort nageur peut remonter les courants les plus impétueux? La vertu? Elle n'a plus de raison d'être. La vertu, pour conquérir la destinée, *oui;* la vertu pour la fuir, *non,* mille fois non.

Qu'opposer encore à cette marche fatale comme le destin? L'abnégation de soi-même? le sacrifice? Ah! si la terre est mon paradis, qu'est-ce pour moi sur cette terre, que l'abnégation et le sacrifice? Si ma destinée finit à cet Éden de la terre où je n'ai qu'un jour pour m'y faire un bonheur, pourquoi, à la destinée d'un autre, immoler ma destinée? Pourquoi l'immolation de cette chose à laquelle tout le reste doit être immolé? Ah! si ce festin de la matière et du temps est pour moi la destinée et toute la desti-

née, j'en jure par mes désirs, j'en jure aussi par ma raison, ma vertu est de m'y asseoir, et mon crime à moi serait d'y renoncer. Donc, je n'y renoncerai pas; j'irai et je jouirai de toutes les délices que je puis trouver sur la terre : *Vadam et fruar deliciis.* Et vous tous, associés à ma destinée, faites comme moi-même. Moi je veux sauver mon âme, sauvez la vôtre; moi je veux faire mon salut, faites le vôtre; moi je veux trouver mon paradis, trouvez le vôtre, si vous pouvez. Donc, vous aussi, jouissez, jouissons tous, nous, les prédestinés du terrestre paradis, jouissons de tous les biens qui existent : *Venite fruamur bonis quæ sunt...* Hâtons-nous de jouir aujourd'hui, car nous mourrons demain : *cras enim moriemur.*

Mais, devant le seuil de ce paradis vers lequel l'âme du peuple s'élance avec tous ses désirs, au souffle de l'idée socialiste, une barrière se dresse; et à ce salut qu'il poursuit et auquel il a droit, le peuple sent un obstacle qui l'arrête. Ce *jouir* qu'il appelle, le fuit de tous les efforts même qu'il fait pour l'atteindre; et ses travaux si remplis de sueurs, ses travaux auxquels il demande, dans son présent, des délices pour son avenir, sont encore plus féconds de ses douleurs que de ses jouissances. Tandis que dans toutes ses puissances et tous ses désirs, il sent une

force qui le pousse à la jouissance, hélas ! il croit sentir en même temps une autre force qui l'arrête ; et tandis qu'il entend une voix qui lui crie : « Marche à ta destinée ; » il croit entendre une autre voix qui lui crie de partout : « Tu n'iras pas à ta destinée. »

Alors, ce qui doit advenir, vous le pouvez entendre déjà. Cette lutte affreuse entre sa destinée et sa vie, qui apparaît comme l'iniquité, le désordre, la tyrannie, la tyrannie suprême ; et cette main qu'il croit sentir l'arracher à ces jouissances qu'il convoite, est pour lui comme la main du brigand qui saisit le voyageur et lui enlève, avec les ressources de la route, l'espoir du bonheur et des joies qu'il se promettait au foyer, c'est-à-dire, au terme du voyage.

C'est alors que cette voix menaçante sort des profondeurs de son âme irritée : Quelle est cette main qui me saisit ? Quel est cet obstacle qui m'arrête ? Quel est ce mal qui me désespère ? Ah ! cette main qui m'arrache à ma destinée, je l'ai reconnue, c'est la main de l'homme. Cet obstacle qui m'arrête, je l'ai découvert, c'est l'iniquité de l'homme. Ce mal, enfin, qui fait mon enfer et ajourne mon paradis, c'est la possession de ceux qui ont tout et qui ne me laissent rien ; c'est la vie de ceux qui me prennent ma place à ce festin où pourtant, moi aussi, j'ai la vocation de m'asseoir.

Et pendant que le peuple se parle ainsi à lui-même, et tandis qu'il écoute en silence le murmure de son âme frémissante, il entend des doctrines qui lui disent du dehors : « Oui, devant ta destinée, il y a un obs-« tacle. O peuple, *il faut briser l'obstacle* ! »

O peuple, depuis trop longtemps esclave, écoute, écoute ceux qui ont juré de t'affranchir de ta servitude déjà soixante fois séculaire. O peuple, pourquoi de tes regards, chercher le ciel ? Pourquoi poursuivre un paradis imaginaire que les religions ont inventé pour séduire les nations, et que l'humanité elle-même a rêvé pour se donner, en ses douleurs, l'illusion de ses espérances ? Le paradis est devant toi : si tu n'en peux jouir, les hommes en sont la cause, les fortunes en sont la cause, les heureux de la terre en sont la cause. Donc, ô peuple, puisque tu es le nombre, puisque tu es la force, étends ton bras et frappe ; frappe les institutions, frappe les fortunes, frappe les heureux. Et si ta conscience proteste, si ta conscience veut t'arrêter devant des préjugés de six mille ans, dis à ta conscience : « *La fin légitime les moyens.* » Va donc, et que rien ne t'arrête. Quand il s'agit de sauver l'humanité, c'est la fraternité même qui te le dit, on peut marcher même sur des cadavres.

Et le peuple qui sent ses convoitises remuées au plus intime de son âme, comme l'océan ses vagues

au souffle des tempêtes, le peuple dit : « Marchons, « oui, marchons, et d'un bras invincible, brisons sur « notre route tout obstacle à la destinée. » Fils du présent, ouvriers de l'avenir, oui, levons-nous, levons-nous tous, et, s'il le faut, détruisons aujourd'hui et détruisons encore demain. Que le soc des révolutions, destiné à labourer la surface des nations, entre plus profondément que jamais dans ce sol d'où notre bonheur doit sortir. Semons dans les ruines les germes de notre félicité; et, s'il le faut encore une fois, pour hâter dans le présent les moissons de notre avenir, que le sang à flots abreuve nos sillons !

Et voilà ce paradis que le Socialisme promet à ses disciples : le paradis de *l'abaissement,* de *la désolation* et de *la destruction ;* le paradis de la dégradation, du désespoir et de l'extermination ; le paradis faisant croître ses fleurs sur les ruines arrosées de notre sang ! Paradis infernal, dont Paris naguère nous a montré la sombre clarté, dans des massacres impossibles à raconter et impossibles à décrire ! O sages de la terre, ô mauvais génies de la société, avec tous les désolés de la terre, nous aussi, nous entendons au fond de nos cœurs, un secret gémissement : *et ipsi intrà nos gemimus.* Nous aussi, nous sentons sur la terre, les douleurs d'un perpétuel enfantement. Mais, pour tout adoucir, nous avons l'espérance.

Broyés par les choses visibles, nous espérons l'invisible : *Quod non videmus speramus ;* et nous puisons dans l'espérance, avec la patience, le courage d'attendre ; *per patientiam expectamus.* Lorsque nous aussi, sous le coup de l'épreuve, nous sentons ici-bas quelque chose de cet enfer du temps que créent la souffrance et la misère, aux déshérités de notre foi et de notre espérance, ah ! il nous est doux de jeter un regard de notre âme et un soupir de notre cœur, vers ce paradis du ciel dont nous pressentons les incomparables béatitudes ! Il nous est doux de pleurer dans cette vallée de larmes, parce que nous croyons que la rosée de ces larmes fera germer pour nous les moissons éternelles dans le vrai paradis, le paradis du ciel et de l'éternité.

Quelle doctrine, que cette doctrine ! Et comme elle donne au redoutable problème qui se pose devant nous, une solution simple, pacifique, et aussi efficace que consolante ! Ah ! cette grande et douce doctrine des chrétiennes espérances, gardons-la bien, gardons-la pour en faire notre consolation dans la douleur, notre lumière dans nos ténèbres, et notre force dans nos défaillances ; gardons-la surtout, pour résoudre la formidable énigme du sphinx socialiste, et conjurer la menace du monstre révolutionnaire.

Mais ne nous contentons pas de la garder pour

nous seuls ; travaillons à la maintenir ou à la restaurer dans l'âme de tous nos frères, et en particulier, dans l'âme des déshérités de la richesse et des biens de ce monde.

Que tous, avec nous, reprennent leur place dans l'Église de la terre, pour y entrevoir encore de loin l'Église du ciel ; qu'ils y viennent chercher, dans le rayonnement de nos espérances, la force de porter dans les tristesses de cet exil, le fardeau, l'inévitable fardeau de la souffrance. Que tous, comme nous et avec nous, acceptent le symbole et chantent le *Credo* total de la catholicité ; qu'avec nous et comme nous surtout, ils disent : Le paradis est au ciel ; au ciel est la destinée ; au ciel est la suprême félicité. Alors il n'y aura plus de Socialisme dans l'humanité, plus de menace pour l'ordre social. Appuyée sur ces deux dogmes : *Le mal est dans l'homme, le paradis est au ciel*, la société vivra de sa vie féconde, heureuse et progressive. A la lumière de ces deux vérités qui éclairent et soutiennent au chemin toute humanité voyageuse, elle marchera de grandeur en grandeur ; et elle pourra devenir sur la terre, non pas la réalité, mais l'image de ce paradis qui nous attend au ciel.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

ORIGINES

OU

GÉNÉALOGIE DU SOCIALISME.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

ORIGINES OU GÉNÉALOGIE DU SOCIALISME.

Messieurs,

Après vous avoir montré ce que c'est que le Socialisme comme idée, comme passion, comme action, nous avons recherché, dans nos dernières conférences, quelles sont les grandes erreurs doctrinales sur lesquelles repose le Socialisme.

Mais nous avons montré d'abord ce que nous avons nommé l'erreur *au point de départ*, c'est-à-dire, une erreur radicale sur le mal dans l'humanité, le déplacement du mal de la vie, le mal posé radicalement dans la *société* ou dans l'organisation sociale : d'où, comme conséquences fatales, la permanence de la guerre contre la société, et finalement, la destruction de l'ordre social.

Nous avons signalé ensuite, l'erreur *au point d'arrivée*, erreur radicale sur la destinée ou le terme final de la vie, c'est-à-dire, le déplacement du souve-

rain *bien* de la vie : *le paradis sur la terre,* remplaçant, comme but de la vie, le paradis du ciel. Sur ces deux erreurs repose, comme l'axe du monde sur ses deux pôles, le Socialisme doctrinal tout entier. Ces deux erreurs, l'erreur au commencement et l'erreur à la fin, sont la raison et le complément de toutes les autres erreurs que renferme cette doctrine, qu'on nommerait bien l'erreur totale, le *syllabus* de l'erreur.

Pour compléter notre sujet, une recherche importante nous reste à faire, la recherche des sources ; une question reste à poser et à résoudre, la question des origines. De quelles sources est sorti ce torrent dévastateur qui traverse l'humanité, et en particulier, nos générations vivantes ? Quelles sont les vraies origines de ce mal, qui menace notre monde nouveau d'un effroyable cataclysme ? En face de ce fléau du XIXe siècle, qu'on nomme le Socialisme, rien n'importe plus que la question d'origine ; et la présence d'un tel phénomène, appelle nécessairement la recherche de ses causes.

Lorsque, dans le monde matériel, de grandes secousses se produisent et accumulent des ruines grandes comme elles-mêmes, l'œil curieux des savants cherche derrière les phénomènes, les causes, et au-dessous des ébranlements, les forces qui remuent le sol et ouvrent les abîmes. Ainsi, la géolo-

gie porte, jusqu'aux entrailles mêmes de la terre, la hardiesse de ses explorations, pour aviser à bien voir les causes lointaines et profondes des phénomènes qui se produisent à la surface de notre planète.

Et dans le monde humain lui-même, lorsque quelque fléau de Dieu, une famine, une peste, un choléra s'abat tout à coup au milieu des générations consternées, vous savez ce qui arrive : tandis que la charité et l'art volent de toutes parts au secours de cette humanité effroyablement flagellée, la science inspirée, elle aussi, par le besoin de sauver, cherche avec une curiosité dévouée, la cause du mal qui partout engendre la souffrance et multiplie les funérailles ; et elle n'espère conjurer le mal et en arrêter les effets, que dans la mesure où elle aura pu pénétrer le mystère des causes qui ont amené le désastre.

Ainsi, dans le monde social, lorsque l'on voit éclater, avec une sorte de périodicité, ces crises, ces explosions et ces cataclysmes qui menacent non plus seulement l'ordre, la paix et la prospérité, mais l'existence, la vie, l'essence même de la société ; rien n'est plus urgent que de rechercher, à la lueur même des événements, les causes qui menacent le monde de mourir socialement, et semblent le rejeter de chute en chute, au sein de la barbarie et jusqu'à la dégradation de l'état sauvage. Telle est surtout la nécessité

qui s'impose à toute intelligence attentive aux dangers dont la société est menacée par ce monstre qui vit dans son sein, le *Socialisme*.

Essayons donc de dire, non plus en quoi consiste le Socialisme, mais d'où vient le Socialisme, en recherchant, dans notre nature et dans notre histoire, les causes qui l'ont fait dans notre passé tel qu'il se révèle dans notre présent.

Ce serait vouloir se tromper à plaisir, de croire qu'un fait gigantesque comme celui-ci, isolé dans notre présent, est sans racines dans notre nature et dans notre histoire ; qu'il n'est qu'une sorte de phénomène de hasard, et tout au plus, un produit spontané éclos soudainement au soleil chaud de ce dix-neuvième siècle. Des générations civilisées, surtout des générations élevées par leur union séculaire avec le Christ, à l'apogée de la civilisation, n'arrivent pas soudainement et comme fortuitement, à se mettre en contradiction flagrante, non-seulement avec la société et la civilisation chrétiennes, mais encore, avec toutes les sociétés et toutes les civilisations dont l'histoire garde le souvenir.

Le Socialisme a ses causes et ses origines réelles : origines antiques et origines modernes ; antiques comme l'humanité, modernes comme la révolution ; antiques comme le péché originel, qui fut la première

révolution dans le monde ; et modernes comme la révolution, qui est le péché originel de notre société nouvelle. Né originairement du déchaînement de la concupiscence par la chute primitive, il est, dans nos temps modernes, le produit de la révolution, la révolution elle-même élevée à sa dernière puissance.

I

Et d'abord, je dis que considéré dans ses origines lointaines, le Socialisme a sa source première dans l'abîme ouvert près du berceau de notre race, par la prévarication primitive. Le contre-coup de la chute a fait alors jaillir, du fond de la vie humaine, le torrent orageux qui traverse le cœur de l'humanité entière, comme il traverse le cœur de chaque homme, et que l'église nomme bien dans sa langue : la *concupiscence*: la concupiscence, c'est-à-dire le foyer de nos passions retournées contre leur but; la concupiscence, qui une fois déchaînée, explique tout désordre et tout mal, et sans laquelle aucun mal et aucun désordre ne s'explique dans notre humanité ; la concupiscence, raison tout à la fois philosophique et historique de toutes les révolutions et de toutes les catastrophes qui éclatent au soleil des siècles, dans la vie des sociétés humai-

nes ; la concupiscence, mystère intime et visible tout ensemble, qui arrachait à l'apôtre saint Jacques ces paroles prodigieuses, où se révèle le secret de tous nos cataclysmes : « D'où viennent vos guerres et vos « discordes? *Undè bella et lites?* Est-ce que ce n'est « pas de vos concupiscences, qui se font la guerre « jusqu'en vos membres vivants? *Nonne ex concu-« piscenciis vestris, quæ militant in membris vestris?* » La concupiscence, c'est-à-dire la grande force anarchique qui remue le monde, force une et triple tout ensemble : trois forces dans une même force, se nommant, selon leur objet immédiat, tantôt la superbe de la vie, *superbia vitæ ;* tantôt l'orgueil des yeux, *superbia oculorum ;* tantôt la convoitise de la chair, *concupiscentia carnis ;* en d'autres termes, l'amour désordonné de l'*indépendance*, de la *possession*, de la *jouissance ;* immortelle et frénétique passion de *commander*, de *posséder*, de *jouir* sans limites et sans frein! Dites-moi, au fond du Socialisme contemporain, si vous écartez les vaines formules et les apparences trompeuses, est-ce que vous voyez autre chose?

Ah ! je ne l'ignore pas ; le Socialisme se présente avec le prestige de la *science sociale*; et j'ai fait, en son lieu, la part à ses prétentions doctrinales. Ce monstre qui a grandi dans les flancs de la société moderne, s'enveloppe, pour tromper les peuples, de

séduisantes apparences : à l'entendre, il n'est que la loi de justice appliquée au gouvernement des nations; il est la liberté, l'égalité, la fraternité ; il est la paix, l'harmonie, la prospérité ; il est l'avénement de tous à la félicité faite pour tous. Oui, voilà ce que le Socialisme fait briller aux regards des multitudes fascinées par ses promesses. Mais dans son fond, à son origine effective, dans l'âme qui l'inspire, que voyez-vous, je vous prie, si ce n'est concupiscence, et encore concupiscence, passion effrénée de monter, de posséder et de jouir?

Oui, Messieurs, passion de *monter* et de s'élever outre mesure ; passion de commander, et horreur d'obéir : tel est le premier torrent de la concupiscence qui pousse au Socialisme les générations humaines ; c'est l'orgueil de la vie, *superbia vitæ* ; l'orgueil se traduisant surtout, dans le monde social, par la passion de l'indépendance.

Depuis que l'homme a élevé contre l'autorité de Dieu, le cri de sa première révolte ; remontons encore plus haut ; depuis que Lucifer, à la tête de ses phalanges, a poussé, jusque dans le ciel, le premier cri de l'indépendance, contre l'autorité du Verbe revendiquant, comme son droit absolu, l'adoration et le service des anges ; depuis cette heure, la plus désastreuse que le temps ait sonnée, quelque chose de

nouveau s'est révélé et s'est perpétué dans la création, et en particulier, dans l'humanité. Cette chose nouvelle, premier appendice de notre corruption héréditaire, c'était l'horreur native de la soumission à l'autorité, et comme corrélation nécessaire, l'amour désordonné de la propre indépendance. Besoin de commander, impuissance d'obéir : commander toujours et n'obéir jamais; rêver des règnes de liberté affranchie de toute autorité; répudier comme une tyrannie toute autre autorité que sa propre autorité; se poser soi-même devant soi-même, comme le seul et l'unique souverain; revendiquer, enfin, pour sa propre vie, *l'absolu de l'indépendance*, c'est-à-dire, revendiquer pour l'homme l'essentiel attribut de Dieu : voilà le premier mal social de l'humanité, et voilà la première source lointaine de ce mal séculaire que nous avons nommé le Socialisme. C'est ici le premier secret de son prestige et de sa force dans l'humanité. Le Socialisme, en effet, est en essence, *la négation absolue de toute autorité*, même de l'autorité de Dieu; et il est l'affirmation de *l'indépendance absolue de l'homme*. Le Socialisme est comme le superbe dont parle le prophète; il crie, en regardant jusqu'aux plus hauts sommets : *Ascendam* ; je monterai et j'élèverai mon trône jusqu'aux astres, *et super astra Dei exaltabo solum meum*. Ce cri de l'orgueil, il le

fait sortir, surtout aujourd'hui, des dernières couches de l'humanité et des générations les plus naturellement faites pour obéir : à savoir, des générations *populaires*. Il crie à ces multitudes émues : Allons, levez-vous, désormais *vous serez comme les rois*. A vous, peuple souverain, à vous de commander.

Et, grâce à ses inspirations, c'est toute cette fraction de l'humanité qui crie : « *Ascendam*, je monterai.
« Oui, à nous de monter ; à nous enfin de commander ;
« plus de têtes pour surmonter nos têtes, plus de
« maître, plus d'autorité. *A bas* tout ce qui a la pré-
« tention de me dominer et de me donner des ordres !
« Arrière, sous quelque nom et sous quelque forme
« qu'elle se présente, cette chose que je hais et que
« je repousse, parce que je la hais : l'*autorité ;* l'au-
« torité du roi et l'autorité du magistrat, l'autorité
« du prêtre et l'autorité du pontife ; arrière même
« l'autorité de mon père, si mon père montre trop
« la prétention de me faire sentir ce qu'il nomme le
« droit de sa paternité. *Dirumpamus vincula*. Oui,
« que toutes ces chaînes d'autorité se brisent ; et
« qu'il n'y ait plus en moi et autour de moi, que le
« règne absolu de mon indépendance. »

Tel est le grand souffle qui pousse de génération en génération, au Socialisme, toute humanité prise de l'ivresse de l'orgueil et du délire de l'indépendance.

En ce sens, il y a un Socialisme qui est de tous les siècles de l'humanité et de tous les rangs de la société. Voilà pourquoi, à toutes les grandes étapes de notre histoire, vous voyez cet orgueil de la vie éclater à la surface des choses en explosions terribles, et les orgies de l'indépendance promener partout, sur les ruines de l'autorité, le drapeau de l'anarchie. Sous ce rapport, les siècles les plus autoritaires, et même les siècles les plus chrétiens, ont vu passer à la lumière de leur soleil, à travers les bacchanales de l'indépendance, ce génie inspirateur et fauteur de tous les socialismes, l'affreux démon de l'orgueil et de l'indépendance.

Mais, si vous voulez voir de plus près et dans une plus saisissante lumière, cette généalogie du Socialisme qui a l'orgueil pour père et l'indépendance pour mère, vous n'avez qu'à le regarder autour de vous, au front de ses disciples les plus avoués : partout vous retrouvez de cette descendance, la marque authentique, et le cachet séculaire aujourd'hui plus visible et plus reconnaissable que jamais. Le voyez-vous d'ici, cet homme possédé du démon de la domination, cet homme qui ne veut plus de maître et qui cherche des sujets, cet homme qui a maudit dans son âme et qui a banni de toute sa vie jusqu'à l'ombre d'une autorité, cet homme qui ne supporte ni l'autorité du gouvernement, ni

l'autorité de la loi, ni l'autorité de la justice, et beaucoup moins encore l'autorité du prêtre, cet homme personnifiant la révolte et ne supportant plus même l'autorité d'un père et pas même l'autorité d'une mère, cet homme qui blasphème par-dessus tout l'autorité de Dieu ; eh bien, cet homme, qu'il soit fils d'ouvrier, de bourgeois ou de noble, porte dans son orgueil le germe du Socialisme ; oui, même fils de baron, de comte ou de marquis, il a en lui le premier élément du Socialisme, et si je l'ose dire, il a l'étoffe d'un vrai socialiste. Allez au fond de son âme, creusez-en tout le mystère ; vous y découvrirez à première vue, vers la Révolution et le Socialisme, des aspirations instinctives, et avec l'une et l'autre, des complicités secrètes, si elles ne sont déjà publiques.

Il en est ainsi : ces déclassés de leur noblesse trahie, êtres déchus à la manière des mauvais anges ; ces déclassés volontaires, tombés quelquefois des hauteurs de leur noblesse, jusque dans les égoûts de ce que l'on pourrait nommer la démagogie du ruisseau ; ces hommes, qui n'ont de comparable à l'immensité de leur chute, que l'immensité de leur orgueil, et ce je ne sais quoi de monstreux qu'ils nomment superbement *leur besoin d'indépendance ;* les voilà : ils se ruent au Socialisme. Ils vont où va leur orgueil ; et leur orgueil les pousse là, et ils y

marchent sous cette unique impulsion ; à moins qu'avec l'impulsion de leur orgueil, il n'y ait une autre impulsion qui double leurs pas vers l'abîme où ils tendent, c'est-à-dire, à moins que ces déclassés volontaires de la noblesse abdiquée par leurs crimes, ne soient encore plus des déshérités volontaires de la richesse dévorée par leurs débauches ; à moins, enfin, que la fièvre de la possession ne surpasse encore en eux, la fièvre de l'indépendance.

Il est, en effet, un second torrent non moins impétueux que le premier, qui pousse à l'abîme du Socialisme les générations entraînées dans son cours : c'est l'amour désordonné de la richesse et de la possession, la soif de l'or, le culte, l'idolâtrie de la richesse. Quelle qu'en soit la raison, que je ne recherche pas en ce moment, c'est le fait permanent et universel de l'histoire de l'humanité. L'homme aspire à *posséder*, et à posséder outre mesure ; effroyable besoin que l'homme éprouve, d'ajouter à sa personnalité tout ce qui l'agrandit et l'exalte devant les autres, en lui promettant la jouissance pour lui-même. Comme il veut faire un trône à son orgueil, en se proclamant lui-même souverain et souverain absolu, il prétend, autour de ce trône, se faire un domaine égal à sa souveraineté. Il voudrait, comme Salomon, pouvoir entasser sous ses yeux l'or et l'ar-

gent, *argentum et aurum coacervavi mihi ;* il voudrait, si Dieu et le monde se prêtaient à ses désirs, pouvoir accumuler autour de lui la substance des rois et la substance des provinces, *substantiam regum et provinciarum ;* il lui faudrait, à lui aussi, de vastes jardins, des vergers magnifiques, *hortos et pomaria;* une multitude de serviteurs et de servantes, *servos et ancillas;* et lui aussi, en regardant l'étendue de ses possessions et la grandeur de son opulence, voudrait pouvoir s'écrier : « Voici que non-seulement je suis « devenu riche, mais voici que je suis le plus riche « de *tous*, et que mon opulence a dépassé toute opu- « lence, *et supergressus sum opibus omnes;* et grâce « à l'immensité de mes richesses, je me suis envi- « ronné de la magnificence de mes œuvres, *magni-* « *ficavi omnia opera mea* (1). »

Telles sont les aspirations qui depuis le désastre de la chute, soulèvent, à tous les degrés de la hiérarchie sociale, les âmes humaines, alors surtout qu'une force divine n'est pas descendue dans le vide de ces âmes pour en arracher, ou du moins, pour en modérer les désirs.

Ah ! je le sais, tout être vivant dans cette humanité avide de la possession, n'étend pas si loin, ni

(1) Eccl. II, 4-8.

n'élève si haut sa passion de posséder ; et je ne veux pas dire que tous prétendent réellement renouveler pour eux ce grandiose de l'opulence qui fut l'un des prodiges de la vie de Salomon. Je montre, dans son ensemble, l'universel penchant de notre race tombée; et je dis que là est la tendance des hommes et la gravitation de leur terrestre vie : comme l'attraction de la terre attire les corps, l'amour de la possession attire les âmes. Pour s'en convaincre, il n'est pas même nécessaire de regarder vers ces hauteurs de l'aristocratie financière, où la passion d'amasser, de cumuler, d'entasser or sur or, comme montagne sur montagne, prend parfois des proportions qui ne trouvent plus, pour les bien nommer, de noms dans les langues humaines; il suffirait de voir le tressaillement que produisent, dans les déshérités de la fortune, les scintillements d'une pièce d'or aperçue tout à coup dans la poussière du chemin. Ce coup victorieux, que frappe le rayonnement de l'or jusque sur le regard simple et l'âme naïve des enfants, est pour nous une révélation du mystère de la vie attachée à la possession, par des instincts plus forts que le diamant. Oui, tel est, de bas en haut de la grande échelle sociale, le penchant universel : tous veulent être riches ; ceux qui sont déjà riches veulent être encore plus riches; et quelquefois, ceux qui sont

les plus riches, font encore un autre rêve : être les *seuls* riches. Voilà pourquoi, partout et toujours, la grande occupation et souvent la grande fatigue de la vie, est tout entière à réunir autour de soi et pour soi, la plus grande masse possible de cette poussière d'or qui se nomme la richesse. Et ce que, pour l'acquérir, l'âme humaine peut entreprendre de labeurs et même oser de crimes, l'histoire le crie partout avec le poète :

... Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames !...

O soif maudite de l'or, jusqu'où ne portes-tu pas les désirs des cœurs humains ?

Et voilà la seconde force génératrice du Socialisme ; voilà le second souffle qui le traverse et l'emporte : *la passion effrénée de la possession.*

Aussi, lorsque la voix des choses, et surtout la voix des hommes jaloux de se faire sur les multitudes une domination égoïste, ont entr'ouvert devant les regards du peuple, les perspectives de l'universelle possession ; lorsqu'elles ont fait briller à ses yeux éblouis, ce mirage éternellement fascinateur de la richesse pour tous : alors, ce qui arrive, il est trop facile de le voir ; les multitudes affamées, ou feignant de l'être, se soulèvent au loin comme les vagues de

la mer sous des souffles d'orage ; elles viennent, elles accourent, elles se pressent avec des ardeurs enthousiastes et souvent menaçantes, sous le drapeau qui porte dans ses plis ondoyants ce mot plein de prestige : *La richesse, la richesse* ! « Venez à nous aujour-« d'hui, demain vous serez *tous* riches. » Bossuet disait, en parlant de la liberté : « Le peuple suit, « pourvu qu'il en entende seulement le nom, » tant il y a de séduction dans ce mot fascinateur. Et ce que Bossuet dit de la fascination de ce mot, *liberté*, nous pouvons bien le dire, et plus encore peut-être, du prestige de ce mot, *richesse*, richesse pour tous. Ce prestige est si fort, que les populations les plus ordinairement pacifiques, ne s'en défendent pas ; et c'est tout au plus si, en certains moments, la foi et la vertu savent en préserver les multitudes même les plus chrétiennes. Cela explique un phénomène qui tout d'abord semble inexplicable : des populations catholiques et essentiellement conservatrices, se laissant emporter par le courant socialiste.

Mais ce qui est acquis d'avance aux conquêtes de l'armée socialiste, c'est surtout cette foule, la plus hideuse des foules humaines, la foule des dépouillés volontaires, ceux qui, comme l'enfant prodigue, ont dissipé la substance de l'héritage en vivant dans le luxe et la volupté, *vivendo luxuriosè* ; les ruinés de la

débauche et du libertinage, portant sur leur vie deux fois ravagée, le double stigmate de leur misère et de leurs crimes ; êtres vagabonds et affamés, qui s'en vont rôdant, pour ainsi dire, dans les rues de nos cités, *circuibunt civitatem*, pareils à ces chiens dont parle l'Écriture : *famen patientur ut canes*, et qui murmurent de n'être pas rassasiés, et *si non fuerint saturati murmurabunt* ; blasphémant cette société qu'ils accusent d'une misère dont ils sont les seuls et criminels auteurs ; êtres essentiellement révolutionnaires, qui ne voient plus d'autres ressources, pour échapper à l'abîme creusé sous leurs pieds par leur fureur de consommer, que de pousser le plus qu'ils peuvent à la destruction de l'ordre social, pour essayer de retrouver, dans ses ruines, cette fortune et cette richesse jetées au vent de toutes leurs voluptés et ensevelies dans la fange de tous leurs crimes. Ah ! ceux-là, vous pouvez en être sûrs, sont de la race choisie du vrai Socialisme ; ils n'en sont pas seulement les disciples et les sectateurs, ils en sont les docteurs et les maîtres ; et, aux jours de ses luttes décisives, ils n'en seront pas seulement les soldats, ils en seront les capitaines. Eux que la société, dont ils furent les enfants gâtés, a peut-être élevés dans la pourpre et bercés dans les bras du bien-être et du luxe, ils seront vus montant à l'assaut de la société, ouvrant la gueule

et les yeux de l'hydre révolutionnaire sur la proie qu'ils provoquent à dévorer ; et leur parole sera entendue disant à la multitude soi-disant affamée : Voici votre bien, vous n'avez qu'à le prendre. Et la foule les suit, en criant à travers la fumée du combat et le bruit de la mitraille dirigée contre la patrie : « La richesse « *pour tous*, ou la ruine *de tous*. Le partage de la « richesse, ou le pillage de la richesse ; du travail ou « la révolution, du pain ou la mort ! » Et au milieu de ce vaste murmure de la tempête sociale, il y en a qui ajoutent cette parole qui nous révèle la troisième et dernière cause lointaine du Socialisme : « *Ou mou-* « *rir ou jouir ; la jouissance ou la mort !* »

Telle est, en effet, la troisième cause lointaine qui pousse au Socialisme les générations vivantes, tel le troisième courant qui porte vers l'abîme les multitudes trompées : la passion immodérée de *jouir*, et comme corrélation nécessaire, l'horreur et l'impuissance de *souffrir*.

La passion de jouir sans limites et sans frein, la fureur insensée d'arriver à une vie sans privation et sans souffrance ; oui, voilà la dernière et suprême séduction du Socialisme, dans tous les peuples et dans tous les siècles. Il invite à la jouissance, à la jouissance matérielle, toute cette humanité qui demande à jouir comme votre poitrine à respirer.

Par là, il a pour complice l'homme *animal*, ou si vous voulez, comme on l'a nommé, *la bête humaine* avec ses plus grossières convoitises. D'autre part, il promet la suppression indéfinie de la souffrance; et par là, il confisque à son profit la popularité devant le peuple qui souffre : en deux mots, le Socialisme essaye de nous séduire et de nous attirer tout à la fois, et par notre passion de jouir et par notre horreur de souffrir.

On voudrait en vain se le dissimuler, il y a au fond de notre nature humaine blessée par la chute, je ne sais quel effroyable besoin de jouir, de jouir dans le sens même le plus grossier de ce mot; et il est évident pour tout observateur attentif, qu'il y a dans ce besoin, je pourrais presque dire dans cette fureur de jouir, un désordre caché, une sorte de dépravation native. On y sent dans les violences de la chair, les oppressions de l'esprit; lutte acharnée, lutte douloureuse, dont saint Paul nous révèle en ces mots profonds, le mystère caché au plus intime de notre vie: « *Caro concupiscit adversus spiritum*; la « chair convoite contre l'esprit; » elle convoite contre toute vérité, contre toute justice, contre tout ordre, et elle crie comme l'animal affamé : « *Apporte; affer;* » apporte-moi ce qui est ma faim et ma soif; apporte-moi ce qui est l'inapaisable besoin de ma vie, ma vie

elle-même dans sa naturelle expansion, la jouissance et encore la jouissance. Oui, « venez, jouissons des « biens qui existent : *venite fruamur bonis quæ sunt ;* « venez, couronnons-nous de toutes les roses avant « qu'elles ne se flétrissent ; inondons-nous de par- « fums ; emplissons-nous de vin ; cueillons vite, « comme dans une rapide jeunesse, toutes les fleurs « de la vie, et qu'il n'y ait pas de prairie riante où « notre volupté ne se promène : *non sit pratum quod* « *non pertranseat luxuria nostra.* Car jouir, c'est « notre héritage ; jouir, c'est notre destinée ; jouir, « c'est notre partage ; jouir, c'est notre félicité : *et* « *hæc est pars et sors nostra.* »

Telle apparaît encore aujourd'hui, comme il y a trois mille ans, cette effroyable passion de jouir que laissaient éclater dans leurs orgies, les libertins de la cité sainte, s'encourageant eux-mêmes à l'assouvissement de tous leurs désirs : « *Venite fruamur ;* venez « et jouissons de tous les biens qui existent. » Et ce que peut ici, pour arriver à saisir sa proie, la bête humaine affamée de jouissance, sur quelles ruines et à travers quels carnages elle peut passer en certaines heures de surexcitation sauvage, dans quelle mare de fange et dans quelle mare de sang elle peut s'enfoncer pour y trouver sa pâture, certains drames historiques le peignent avec trop d'éclat, pour

qu'il soit besoin de le montrer par le discours.

Et voilà pourtant ce qui, tout en infligeant au Socialisme des stignates d'opprobre, conspire à lui assurer, en certaines heures de perturbation sociale, de faciles triomphes. Il lève devant les multitudes impatientes de jouir, le drapeau de la jouissance : antagonisme le plus absolu et le plus direct à la doctrine et à la pratique de l'Évangile, il prend ici encore, dans le sens le plus rigoureux de ce mot, le contre-pied du Christianisme ; il convie à jouir, et rien qu'à jouir. Il ne se contente pas de dire aux multitudes qu'il entraîne sur ses pas : Vous serez comme les *rois*, par votre souveraineté et votre indépendance ; vous serez comme les *riches*, par votre possession et par votre opulence ; il ajoute cette suprême séduction de toute la race adamique, c'est-à-dire, de toute humanité déchue : « *Eritis sicut Dii*, vous serez comme des Dieux, » à force de plaisir et de *jouissance*.

Et, en même temps que le Socialisme attire le peuple trompé par la passion de *jouir*, il l'attire encore plus par l'horreur de *souffrir*. Plus il trouve souffrante cette humanité si altérée de jouissances, plus il lui crie qu'elle a droit de jouir, que sa destinée est de jouir ; et plus, par là, il attire à lui, par les liens mêmes de ses souffrances, cette humanité qui souffre aujourd'hui comme il y a six mille ans.

Aussi, avec quelle facilité cette humanité, des pleurs dans ses yeux, la fatigue dans ses membres, la menace aux lèvres, et bientôt les armes à la main, se précipite, aveugle, crédule et irritée, à la suite de ses agitateurs ! Hommes doublement pervers, aussi cruels qu'ils sont égoïstes, qui viennent envier la faveur des multitudes en leur promettant, avec des jouissances impossibles et des bonheurs imaginaires, la fin de toutes ces souffrances dont l'humanité, sur son âpre chemin, traîne la chaîne ininterrompue et porte l'éternel fardeau.

Et voilà pourquoi, nous qui sentons par la fibre la plus sympathique de nos cœurs d'hommes et de prêtres, l'âme souffrante de nos frères, nous ne pourrons jamais éprouver que le sentiment de l'indignation la plus profonde, contre ces flatteurs attitrés, ces plébicoles vaniteux, qui viennent, au profit de leur ambition, exploiter la souffrance de nos frères, souffrance trop grande déjà, qu'ils ne font que multiplier par la séduction de promesses qu'ils ne peuvent tenir, et par les perspectives d'une félicité qu'ils annoncent toujours et qu'ils ne réalisent jamais. Ah ! ceux-là, si je pouvais haïr, je les haïrais de toute la puissance de cet amour que je ressens pour ce peuple de souffrants ! J'aime mieux les plaindre, les plaindre du plus grand malheur qui puisse arriver ici-bas à

un homme : exploiter, au profit de son égoïsme, la souffrance de ses frères.

Ainsi se révèlent ce que j'ai nommé les origines lointaines et primitives du Socialisme. Il sort de l'abîme ouvert par la chute, comme certains fleuves sortent des profondeurs ouvertes par des secousses terrestres ; et il coule à travers les siècles, par ces trois grandes dérivations de l'égoïsme humain : la triple passion immodérée de l'indépendance, de la possession et de la jouissance. En trois mots, le Socialisme, dans son fond immortel, c'est l'égoïsme, le monstrueux égoïsme ; l'égoïsme qui dit : Je commanderai ; l'égoïsme qui dit : Je posséderai ; l'égoïsme qui dit : Je jouirai.

Mais avec les origines antiques, il y a les origines modernes. C'est la seconde partie de ce discours.

II.

Vous venez de le voir, le Socialisme sort de l'abîme ouvert par la chute originelle, et coule à travers les siècles par ces trois grands courants de la concupiscence : amour désordonné de l'indépendance, de la possession et de la jouissance.

Considéré à ce point de vue général, le Socialisme nous apparaît aussi vieux que notre humanité déchue; et voilà pourquoi nous appelons *antiques* et primitives, ces causes du Socialisme dont l'apparition date de l'heure même de notre chute originelle.

Mais ces torrents orageux qui traversent l'humanité depuis six mille ans, et portent de générations en générations, avec toutes les concupiscences, tous les germes du Socialisme, précipitent leur cours avec dès impétuosités nouvelles, lorsque les doctrines, les mœurs, les législations et les gouvernements, au lieu de les contenir dans leur lit, laissent entamer, ou brisent eux-mêmes, les seules digues capables d'enchaîner leur fureur.

Voilà ce qui peut expliquer, même aux moins attentifs, pourquoi le Socialisme, sorti de l'abîme de la première chute, a pris sous nos yeux des proportions que le monde ne lui avait jamais connues. C'est que ce vaste fleuve de toutes les concupiscences, a été précipité parmi nous par tous les souffles et tous les courants de nos révolutions, précipitées elles-mêmes par les erreurs qui les amènent. Le Socialisme, en effet, tel qu'il se produit parmi nous, en même temps qu'il est le résultat de ces trois concupiscences dont je viens de parler, est encore et par-dessus tout, la

résultante de toutes nos erreurs religieuses, philosophiques, politiques et morales ; il est le confluent de toutes les erreurs modernes, comme il est le confluent de toutes les corruptions antiques.

Voyez-vous d'ici le fleuve au long cours, au lit profond et aux larges rives. Il court à la mer, emportant dans son impétuosité grandissante, les affluents qui viennent successivement se verser dans ses eaux, pour former avec lui un même fleuve et courir au même Océan. Ainsi, ce fleuve des erreurs et des désordres antiques, dont la source a jailli du sein de notre humanité pervertie par sa chute, ramasse sur son passage des affluents toujours nouveaux ; il pousse sous nos regards son cours grossissant jour par jour et heure par heure, de toutes les erreurs que lui versent les systèmes et les philosophies, les négations et les scepticismes qu'engendre chaque jour l'esprit humain, corrompu par nos révolutions, ; là, tous les protestantismes se versent ; là, tous les rationalismes se versent ; là, tous nos révolutionarismes se versent, se versent encore, se versent toujours ; et, ce courant qui grandit sans cesse, menace, en franchissant ses rives demain peut-être devenues impuissantes, de dévaster tout un monde et de n'y laisser que des ruines.

Il faudrait ici plus qu'un discours, pour montrer,

les uns après les autres, tous ces affluents du grand fleuve dévastateur. Il faudrait, pour cela, suivre dans toutes ses évolutions et dans toutes ses formes, le génie de la Révolution; et il faudrait, en même temps, faire entendre la voix de toutes ses protestations contre la vérité, et de toutes ses révoltes contre l'autorité.

Je ne puis que marquer par quelques jalons, les principales étapes de la protestation révolutionnaire, et vous montrer par une course rapide, comment, de révolutions en révolutions, nous en sommes arrivés à ce grand péril de la révolution *sociale;* et comment, de protestations en protestations, nous en sommes venus à ce protestantisme universel qui se nomme le *Socialisme.*

Le Socialisme, en effet, est un protestantisme; c'est le protestantisme universel; c'est la négation totale devant l'affirmation totale : protestantisme complexe et multiple, renfermant et supposant tous les autres qui l'ont précédé dans le passé et le complètent dans le présent.

La première protestation qui a commencé à creuser le lit et à précipiter le courant du Socialisme dans notre monde nouveau, c'est la protestation religieuse, la protestation contre l'autorité de l'Église, organisée et fonctionnant dans la Papauté et par la Papauté.

Depuis quinze siècles, le Christianisme organique traversait les générations, appuyé sur cette divine autorité. L'Église était partout acceptée, aimée, vénérée, obéie comme le corps mystique du Christ-Dieu, vivant dans l'humanité. La papauté en était la tête divine, et comme telle, reconnue par chacun et par tous. Un signe de cette tête, comme eût fait la tête du Christ lui-même, faisait, d'une extrémité à l'autre de la société chrétienne, s'incliner toutes les âmes et fléchir toutes les volontés. A la lettre, l'autorité religieuse de nos Pontifes était tout à la fois, et la tête visible du Christianisme, le cœur vivant de l'Église, et le pivot unique sur lequel roulait, depuis quinze cents ans, la République chrétienne tout entière :

Or, vous savez ce qui advint, en ce temps-là. Vous connaissez le rapide et vaste ébranlement que causa dans les générations, alors encore soumises au gouvernement de cette divine royauté, le cri du moine apostat : « A bas la papauté ! A bas la grande « prostituée ! » En face de cette personnification la plus haute de l'autorité de Dieu dans l'Église, il osa redire le cri que la première protestation avait fait entendre au commencement, contre l'autorité du Verbe, par la voix de Lucifer : « *Non serviam ;* je n'obéirai « pas ! » Le vieux génie révolutionnaire qui avait som-

meillé de longs siècles au fond de cette société, où il n'avait pas cessé de vivre, se réveillait tout à coup, et il éclatait avec un bruit que les générations chrétiennes n'avaient pas encore entendu. C'est alors que tous les ferments de corruption et tous les germes de révolte accumulés par le courant des passions humaines, même au sein de la cité divine, firent leur immense explosion ; et le monde chrétien qui avait vu à travers quinze siècles, éclater de loin en loin, dans l'ordre religieux, des perturbations, mais jamais de révolution, voyait ce sombre génie des révolutions humaines se poser en face de l'autorité divine menacée dans le Vicaire du Christ ; et devant cette autorité, pour la première fois contestée dans l'Église, on entendit retentir cette parole qui est devenue la marque et le nom de ce vaste mouvement : *Je proteste.* C'était le Protestantisme religieux, c'était, dans toute la rigueur de ce mot, non pas la Réforme, comme on se plaisait à dire, c'était la *Révolution* dans l'Église de Dieu.

Je ne discute pas ici le Protestantisme comme valeur religieuse, morale et dogmatique ; je constate un fait, un fait historique, un fait tant de fois montré et toujours trop ignoré : le Protestantisme religieux, *point de départ de la Révolution* dans notre monde nouveau, parce qu'il est la première grande protesta-

tion contre le principe d'autorité. Et, si le Socialisme est vraiment ce que nous l'avons nommé, à savoir, la protestation publique contre *toute autorité*, comment nier que Luther, sans le vouloir, peut-être même sans le savoir, ait donné au mouvement socialiste une première et puissante impulsion?

A ce Protestantisme religieux, comme on le pouvait prévoir, en succéda bientôt un autre : le protestantisme philosophique ou la révolution rationaliste. Après le Protestantisme de *Luther*, vint le protestantisme de *Voltaire*; et cette fois, c'était non plus seulement la négation de l'autorité de Jésus-Christ dans la papauté; c'était la négation de l'autorité de Dieu dans le Christianisme, c'est-à-dire, dans Jésus-Christ lui-même. La révolte humaine entre l'autorité divine — deux siècles à peine écoulés — en était arrivée là, à la négation de l'autorité de Dieu dans le *Christ*.

Ainsi, le génie révolutionnaire poursuivait sa marche, et il avançait d'un pas rapide, dans les protestations élevées par les révoltes de l'homme contre les manifestations de l'autorité de Dieu. Luther avait dit : L'autorité de Dieu n'est pas dans le *pape*; elle n'est que dans le Christ, le Christ sauveur, le Christ-Dieu. Voltaire vint, qui dit : L'autorité de Dieu n'est pas dans le *Christ*; je nie le Christ-Dieu; je proteste

contre la divinité et la souveraineté du Christianisme ; je proclame l'autorité de l'homme et la souveraineté de sa pensée ; je proteste contre la révélation du Christ, et je proclame la révélation de la raison. — Et ce Christ, ce n'était plus le Maître qu'il fallait servir, le Dieu qu'il fallait adorer, c'était *l'Infâme* qu'il fallait écraser.

Ainsi l'homme, dans l'ordre philosophique ou dans la sphère de la pensée, se déclarait souverain, en attendant qu'il se déclarât Dieu. L'auréole divine enlevée du front de nos Pontifes, il la transportait au front des philosophes, disons mieux, au front de la raison devenue bientôt leur seule Divinité ; et la déesse Raison, debout sur les autels d'où l'on fera tomber Dieu, montrera au monde, sous le *marbre vivant d'une chair déshonorée*, la dernière expression du protestantisme philosophique et de la révolution rationaliste.

Ainsi marchaient, en se fortifiant l'un l'autre, ces deux protestantismes ; et chacun dans sa sphère accumulant les ruines : le premier, les ruines de la vérité surnaturelle ; le second, les ruines de la vérité naturelle ; l'un, en multipliant les hérésies et les sectes, ravageait le domaine de la foi ; l'autre, en multipliant les négations et les scepticismes, ravageait même le domaine de la raison. Car s'il est vrai, his-

toriquement, qu'aucune vérité révélée n'a trouvé grâce devant le génie de la révolution religieuse, l'histoire, et en particulier l'histoire du dernier siècle, témoigne avec plus d'éclat encore que nulle vérité de l'ordre philosophique, pas même la liberté de l'homme, pas même l'existence de Dieu, n'avait trouvé grâce devant le génie de la Révolution ou du protestantisme rationaliste.

Mais, ce qui sous ces deux formes et à ces deux grandes étapes de la Révolution, caractérisait le travail révolutionnaire, c'était, au fond, une même tendance : chasser du monde les grandes manifestations de l'autorité divine, pour élever à leur place la statue de la souveraineté humaine. Plus d'autorité du Christ dans le pape, plus d'autorité de Dieu dans le Christ ; plus de pontife Vicaire du Christ, et plus de Christ fils de Dieu ; plus d'institution se proclamant divine, et nous commandant au nom du Christ révélateur ; plus de Christ se proclamant lui-même Dieu, et comme tel, imposant à notre raison et à notre volonté humaine, la souveraineté de son autorité soi-disant divine : l'homme, l'homme seul devenu lui-même devant lui-même son pontife, son révélateur, son Christ et bientôt son Dieu.

Telle fut la seconde étape de la Révolution, ou de la protestation de l'homme contre la souveraineté de Dieu.

Toutefois, Messieurs, à travers ce monde nouveau, déjà sous ces deux formes envahi par le génie des révolutions, une grande représentation de l'autorité de Dieu restait encore; c'était le *Roi ;* et, par là, j'entends l'homme portant sous une forme ou sous une autre, la majesté de la patrie rehaussée par le reflet de la majesté de Dieu; le Roi, marqué dans la foi des peuples chrétiens, de l'onction du Christ, et recevant au plus intime des âmes, le sacre populaire de l'amour, du respect et de l'obéissance. Cette souveraine autorité du Roi, sans avoir le caractère rigoureusement divin de l'autorité du pontife, n'en portait pas moins, aux regards des hommes, un reflet de Dieu. Ce quelque chose de divin que les peuples reconnaissaient en lui, sous l'enveloppe de son humanité, fut le secret profond de ce culte de respect, d'obéissance et d'amour que la royauté chrétienne, à travers les péripéties de sa longue histoire, a reçu quatorze siècles durant, des générations baptisées; générations religieusement soumises, qui obéissaient au roi parce qu'elles obéissaient à Dieu et qu'elles reconnaissaient, dans leurs maîtres de la terre et du temps, un rayonnement de l'autorité obéie, aimée et adorée par elles dans le Maître du ciel et dans le roi des siècles éternels.

Aussi, cette autre représentation de l'autorité

divine, ou cette troisième apparition de Dieu dans l'humanité, importunait-elle encore ce noir génie qui avait voué au divin, partout où il se rencontrait, une haine implacable. Il se prit donc à jalouser Dieu dans les rois, comme il l'avait jalousé dans les pontifes, et surtout dans le Christ lui-même; et ce souffle qui avait déjà remué le monde religieux par la voix de Luther, et le monde philosophique par la voix de Voltaire, commença d'ébranler le monde politique par une voix non moins retentissante que les deux autres, la voix de Mirabeau.

Au milieu des nuages qui déjà portaient la tempête jusque sur la tête des rois, une troisième protestation allait se faire entendre : protestation grosse de désastres, qui devait déchaîner sur la France, et par la France sur le monde, le démon des révolutions; démon de désordre et de désastre social, qui depuis quatre-vingts ans que nous le voyons à l'œuvre, se plaît à la chute des gouvernements, au renversement des trônes, au brisement des sceptres, à la profanation des couronnes, au bannissement des dynasties, et par-dessus tout, à la ruine des constitutions et des institutions : cette protestation qui ouvrait devant les peuples agités les portes mystérieuses d'un effroyable inconnu, c'était la protestation de Mirabeau, de Mirabeau, qui pour avoir paru plus tard reculer devant

l'abîme qu'il avait ouvert, n'en demeure pas moins, devant l'histoire, le grand initiateur de cette ère des tempêtes politiques.

Ce que disait cette protestation, au début même du cataclysme qui allait briser la chaîne de nos traditions nationales, vous ne pouvez l'ignorer ; l'écho en retentit toujours dans le bruit prolongé des événements qui changent et rechangent sans cesse, avec la forme des gouvernements, les organismes de notre vie politique. La protestation criait, dans le vent de la Révolution qui montait alors comme l'orage, à tous les horizons elle disait, elle aussi : *Je proteste ;* je proteste contre la souveraine autorité du Roi, et je proclame la souveraine autorité du peuple ; je nie le droit de Dieu dans l'autorité du Prince, et j'affirme le droit de l'homme dans la souveraineté du peuple. Anathème au droit de Dieu qui a régné dans le passé, et gloire au droit de l'homme qui seul régnera dans l'avenir ! L'obéissance à une autorité commandant au nom de Dieu, ce fut la loi des siècles qui s'en vont ; le droit d'insurrection dans le peuple proclamé l'unique souverain, et ne reconnaissant plus d'autre autorité que l'homme, c'est la loi des siècles qui viennent, c'est la charte, la seule vraiment sacrée et vraiment inviolable, des sociétés de l'avenir.

Tel se révéla, après le protestantisme religieux et

le protestantisme philosophique, le protestantisme *politique*. Aussi, quelques années s'étaient à peine écoulées, qu'au centre même de notre monde politique, un abîme s'ouvrait qui allait séparer — jusques à quand, Dieu seul pourrait le dire ! — la société du passé de la société de l'avenir ; et un jour, — jour néfaste entre nos jours — du haut d'un échafaud dressé sur des ruines et environné d'un nuage sanglant, la tête du plus doux des rois roulait au fond de cet abîme, et le bruit de cette chute retentissant au loin, fit redire à tous les échos du monde ému par cette catastrophe : Avec la tête du Roi, le droit de Dieu est tombé; il n'y a plus que la royauté de l'homme; il n'y a plus que la royauté du peuple, maître souverain et juge suprême des rois.

Depuis ce temps-là, ce que le monde a vu de gouvernements renversés, de trônes écoulés, de dynasties exilées, de constitutions pulvérisées, de révolutions consommées et de révolutions avortées ; tout ce que nous avons vu de peuples insurgés contre les rois et de rois courant découronnés et honnis, sur tous les chemins de l'Europe, à travers les mépris et les malédictions des peuples ; et ce que notre siècle a gagné à toutes ces convulsions de peuples et à toutes ces chutes de rois ; ce que nous avons pu élever de grand, de stable et de vraiment protecteur, sur les ruines

accumulées par tant de démolitions, ce n'est pas le moment de vous le dire, et il est à peine nécessaire de vous le montrer dans la lumière du discours, alors que tout le montre dans la lumière de l'événement! Pour le voir, comme le voyageur voit le tourbillon soulevé par le vent sur le chemin où il passe, il nous suffit d'un regard jeté sur les grandes routes de notre récente histoire, et d'y voir passer cette immense poussière de trônes, de sceptres, de législations et de constitutions; il nous suffit surtout de regarder nos générations fatiguées et haletantes pour arriver à construire enfin l'édifice qui doit abriter la paix et la sécurité des peuples : étrange construction, qui n'est que la perpétuité de la démolition; prodigieux édifice, que l'on construit toujours, et qui ne paraît un jour monter plus haut et plus superbement, que pour tomber plus vite et plus lourdement, et mêler en tombant, sa poussière à tant d'autres poussières!...

De quelque manière, du reste, qu'on apprécie cette continuité de nos ébranlements, cette fréquence de nos crises et cette immensité de nos péripéties politiques, où les uns s'acharnent encore à ne voir que la loi du progrès qui marche, tandis que d'autres s'obstinent à y voir les signes de la décadence qui vient; un fait est évident pour tous ceux qui savent voir : au milieu de tous ces changements de la

scène où se jouent tous les drames précipités de notre histoire contemporaine, une chose demeure visible, palpable, effrayante : l'anéantissement de l'autorité, de l'autorité marquée d'un caractère divin quelconque. En religion, en philosophie, en politique, plus d'autorité portant un signe de Dieu ; et, comme conséquence fatale, l'instabilité permanente et le déracinement universel. A la lettre, nous sommes déracinés, et dans l'ordre religieux, et dans l'ordre philosophique, et dans l'ordre politique ; et comme des arbres sans racines, nous subissons la loi du vent : nous penchons à droite, et nous penchons à gauche ; en attendant le dernier coup de vent qui demain peut-être, nous jettera tout à fait par terre.

Mais, même après toutes ces négations des représentations divines dans l'humanité, Dieu restait encore avec son image gravée par lui-même au sein de cette humanité ; Dieu vivant, Dieu personnel, Dieu Providence, Dieu auteur et conservateur du monde.

Aussi, ce Dieu, tout relégué qu'il paraissait dans les profondeurs solitaires de son ciel, importunait-il encore le génie de la Révolution : et c'est alors que ce génie vraiment satanique se prit à essayer contre Dieu même toutes les formes de la protestation. C'est alors qu'on put l'entendre s'écrier : Je nie le Dieu vivant ; je nie le Dieu personnel ; je nie le Dieu Providence ;

je nie le Dieu créateur ; je nie un Dieu Esprit ; je nie un Dieu distinct du monde ; je nie un Dieu quelconque ; et voici que je démolis de ma main la grande idole de l'humanité. Oui, loin de notre société nouvelle, ce Dieu antique, ce Dieu cause de toutes les superstitions et de toutes les servitudes de l'humanité ! Nous proclamons la déchéance de Dieu, et nous acclamons la divinité de l'homme. Non-seulement l'homme est l'unique *souverain*, l'homme est l'unique Dieu reconnu par lui-même, l'homme est l'unique pontife, l'homme est l'unique rédempteur, l'homme est l'unique sauveur, l'homme est tout, et Dieu n'est rien ; ou plutôt, Dieu, c'est le *mal*, le mal qu'il faut combattre, le mal qu'il faut chasser, le mal qu'il faut anéantir. *Dieu, c'est le mal !* C'était le dernier mot de la Révolution, touchant au terme de ses ambitions ; c'était la Révolution triomphante, la Révolution debout, non plus seulement sur les ruines de la Papauté, sur les ruines du Christianisme, sur les ruines des gouvernements et des royautés, mais encore sur les ruines de toute religion, sur les ruines même de *Dieu*, et s'apprêtant à monter bientôt sur les ruines de la *société*, et à s'écrier, debout sur toutes ces ruines accumulées, et peut-être au milieu d'une mer de sang : *Je suis, et il n'y a plus que moi !*

Ici, en effet, est la dernière étape de la Révolution ;

ici, son dernier triomphe : planter son drapeau sanglant sur les débris de la société actuelle, broyée par ses mains de fer.

Arrêtons-nous, en finissant, à cette suprême phase de la Révolution : le Socialisme proprement dit ; le Socialisme, c'est-à-dire, la Révolution élevée à sa dernière puissance ; le Socialisme, c'est-à-dire, la dernière et suprême protestation contre toutes les représentations humaines de l'autorité divine, et finalement, la protestation contre Dieu même.

Et, maintenant, je le demande : ce génie de la négation et du bouleversement, pouvait-il pousser plus loin ses protestations révolutionnaires ? Après avoir frappé coup sur coup l'autorité du Pape, l'autorité du Christ, l'autorité des rois, l'autorité de Dieu, sur quoi, sur quelle autorité, sur quelle institution pouvait-il frapper encore ? Restait-il même une dernière autorité contre laquelle il pût élever une dernière protestation ? Il semble que désormais la Révolution n'ait plus qu'à s'écrier : Il n'y a plus de pontife parlant au nom du Christ ; il n'y a plus de Christ personnifiant l'autorité de Dieu ; il n'y a plus de roi, plus de maître quelconque commandant au nom de Dieu ; il n'y a plus de Dieu. Mon œuvre est accomplie ; j'ai fini !...

Eh bien ! non, la Révolution n'avait pas encore

fini. Il y a une chose encore à travers laquelle perce, bon gré mal gré, l'autorité de ce Dieu qui l'a faite et qui la soutient ; une chose qui n'est pas de main d'homme, et que la Révolution voudrait défaire pour en chasser l'image et jusqu'à l'ombre de Dieu, afin de la refaire à son gré et de la marquer exclusivement à sa propre effigie : cette chose où l'on retrouve partout la main de Dieu qui la fait être et subsister, c'est la *société ;* non plus tel gouvernement, non plus telle monarchie ou telle république, mais la société elle-même ; la société, cette création vraiment divine, qui partout rappelle et proclame son Créateur ; la société, ce grand édifice humain où chaque homme est une pierre vivante ; la société, telle qu'elle subsiste partout depuis six mille ans, avec sa constitution inviolable ; la société, au fond toujours la même sous ses formes éternellement changées et rechangées par le flux et le reflux des événements ; la société, contre laquelle le génie de l'homme n'avait pas encore songé à protester ; la société, dont le barbare reconnaît et proclame, tout en l'altérant, l'inaltérable constitution ; la société, dont le sauvage lui-même garde jusque dans l'humiliation de sa décadence, l'essence inviolée et le type obscurci, mais toujours reconnaissable : eh bien, Messieurs, c'est elle, elle-même qui devient l'objet de la protestation

révolutionnaire ; c'est devant elle que ce génie d'enfer se pose en disant : Je proteste contre l'ordre social ; je nie la société !

Ainsi, Messieurs, de protestation en protestation, nous en sommes arrivés là ; à la protestation directe, publique, radicale contre la société et tout ce qui appuie, soutient et défend la société. De révolution en révolution, nous aboutissons là, à la menace de la Révolution *sociale*. Oui, Messieurs, après la révolution *religieuse* ou le Protestantisme proprement dit, la révolution *philosophique*, c'est-à-dire, le rationalisme ; après la révolution *philosophique*, la révolution *politique* ou le révolutionarisme ; et après la révolution politique, la Révolution *sociale* ou le Socialisme proprement dit : telle est, d'étape en étape, la marche fatale de la Révolution.

Et voici que, pour marquer ces grandes étapes de la Révolution à travers notre monde nouveau, ces paroles célèbres se répondent à travers trois siècles, comme les échos agrandis d'une même voix. Après la voix de Luther, criant au monde : « Rome, c'est Babylone ; la Papauté, c'est la prostituée : à bas « Rome, à bas la Papauté ! » Après la voix de Voltaire, criant au milieu du XVIIIe siècle : « Le « Christianisme, c'est l'Infâme ; l'Église, c'est l'Infâme : à bas l'Église et le Christianisme » ! Après la

voix de Mirabeau, criant à la fin du même siècle, prêt à se coucher dans un nuage de sang : « Le roi, « c'est le tyran : à bas la tyrannie, qui est la servi- « tude et l'humiliation des peuples ! » Ah! nous avons pu entendre une voix plus audacieuse encore, criant dans le bruit de nos tempêtes sociales, ces trois paroles : « Le gouvernement, c'est l'*anarchie;* la pro- « priété, c'est le *vol;* Dieu, c'est le *mal !* » Et cela voulait dire : à bas la société, la société qui s'appuie à la fois sur la famille, la religion, le gouvernement et la propriété.

CONCLUSION.

Avant de finir, résumons ce qui vient d'être dit sur les origines du Socialisme, pour en tirer les conclusions qui en sortent d'elles-mêmes.

Les dérivations de la Révolution antique, coulant à pleins bords dans les veines de notre humanité adamique, et puis, les dérivations de la Révolution moderne, agrandies et précipitées par toutes nos erreurs et toutes nos négations, à travers nos générations nouvelles; en deux mots, la concupiscence sortie du péché originel de notre humanité, avec ses

grandes sources de corruption humaine; la Révolution, ce péché originel de notre société moderne, avec toutes ses sources de perversions sociales : voilà ce qui a amené jusqu'à vous et ce qui grossit de jour en jour parmi vous, le Socialisme, comme un torrent qui déborde et menace de tout submerger.

Et maintenant, comprenez, ô vous qui jugez la terre; et *nunc reges intelligite, erudimini qui judicatis terram;* vous surtout qui avez plus ou moins applaudi aux triomphes de la Révolution, vous qui avez tendu vos voiles à ce vent redoutable qui entraîne aux abîmes. Voyez où vient battre aujourd'hui, avec le torrent de toutes les concupiscences, le flot de cette marée montante, poussée par le vent de la Révolution : ce n'est plus seulement le pied du trône pontifical, ce ne sont plus seulement les murs du temple chrétien, ce n'est plus seulement le palais des rois, c'est l'édifice même de la société que vient battre aujourd'hui ce flot dévastateur; et il vous crie, en couvrant de son écume jusqu'au seuil de vos maisons : *Il faut sauver la société et la civilisation.*

Donc, à nous tous de réagir par toutes nos forces et toutes nos influences, contre ce fléau qui menace de dévorer, non plus tel système de politique et de gouvernement, mais la société même!..

Mais, pour réagir efficacement contre ce fléau so-

cial, que faut-il faire, me demandez-vous? Ah! Messieurs, ce qu'il faut faire, ai-je besoin de vous le dire, et est-il donc si difficile de le deviner? Ce qu'il faut faire? Mais la raison, le bon sens et l'expérience vous le crient d'une même voix : il faut combattre énergiquement les causes qui l'ont amené, et chaque jour le fortifient de plus en plus. En vain, avec toute l'habileté, toute la souplesse et toute la force que peut donner le génie de la défense et l'instinct de la conservation, vous parviendrez à prendre pour quelques jours, contre les tentatives du Socialisme, vos précautions triomphantes; en vain vous l'aurez muselé, enchaîné vous-même et réduit dans un réseau de fer, comme un tigre dans sa cage, à l'impuissance de vous dévorer aujourd'hui, et même de vous dévorer demain : rien de décisif ne sera fait contre le monstre, si vous ne reconnaissez d'où lui vient la force qu'il déploie, et si vous ne combattez sur toute la ligne les éléments qui le fortifient; si vous ne luttez aujourd'hui, demain et toujours contre tout ce qui l'a fait naître dans le passé et tout ce qui l'agrandit dans le présent : rien ne vous pourrait faire échapper à cette puissance essentiellement dévorante.

Non, tant que vous ne réagirez pas énergiquement, constamment et universellement, par vos doctrines, par vos mœurs, par vos législations et même par vos

gouvernements, contre les causes de ce fléau social, contre les causes anciennes et contre les causes nouvelles; rien ne pourra vous arracher au péril que crée et agrandit chaque jour parmi vous le Socialisme.

Or, je vous l'ai dit et je le redis en finissant : les causes anciennes et les origines antiques de ce mal social, c'est la concupiscence, c'est-à-dire la triple passion de s'élever, de posséder et de jouir. Tant que vous suivrez, au lieu de le remonter, ce triple courant qui nous porte à l'abîme, rien de vraiment efficace ne sera fait contre le Socialisme, qui sort sans cesse de ces trois sources des corruptions humaines.

Et les causes plus rapprochées de nous, les origines modernes du Socialisme, je vous l'ai dit aussi, et vous ne le comprendrez jamais assez, ce sont toutes les grandes protestations contre toutes les autorités; et c'est, en particulier, cette protestation publique et retentissante qui s'appelle elle-même la *Révolution*; la Révolution, dont le dernier mot est le Socialisme lui-même; le Socialisme, c'est-à-dire, la Révolution à la plus haute puissance.

Donc, rien n'est plus certain, rien n'est plus évident : pour faire reculer le torrent socialiste, il faut faire reculer le torrent révolutionnaire; et pour tuer le Socialisme, force vous est de tuer la Révolution elle-même; car, ne l'oubliez jamais, tout ce que vous

faites pour la Révolution, vous le faites pour le Socialisme; et, tout ce qui dans une sphère quelconque pactise avec le génie révolutionnaire, c'est-à-dire, avec l'antichristianisme, bon gré mal gré, prépare, pour un avenir plus ou moins rapproché, le triomphe du Socialisme : et sous ce rapport, même les plus modérés des révolutionnaires, qu'ils le veuillent ou non, n'en sont pas moins les préparateurs efficaces de ce règne monstrueux que le Socialisme nous montre du doigt à l'horizon de l'avenir, sous le nom séduisant mais vraiment sinistre, de *république sociale*, c'est-à-dire, de la République sans Christianisme, de la République sans religion et sans Dieu !..

Telle est l'inéluctable alternative : ou briser avec le génie de la Révolution et de l'antichristianisme, ou s'engloutir dans l'abîme de la démagogie et du Socialisme.

Mais, s'écrieront ici les disciples aveugles de la Révolution, ouvriers inconscients du Socialisme moderne : s'il en est ainsi; si ce n'est pas seulement la concupiscence, mais si ce sont surtout les grandes négations de l'autorité qui amènent la Révolution, et avec la Révolution le Socialisme, comment et pourquoi la Révolution et le Socialisme font-ils surtout leur explosion dans les nations gouvernées par le

Christianisme et le Catholicisme le plus essentiellement autoritaire?

Ah! Messieurs, si l'objection est spécieuse, la réponse est bien simple; et cette réponse, la voici, aussi victorieuse qu'elle est simple : Dans nos nations catholiques, on n'est pas révolutionnaire parce que l'on est catholique et religieusement autoritaire, mais parce qu'on a cessé de l'être, ou du moins parce qu'on ne l'est plus assez... Et qui donc, je vous prie, lève, au sein des générations chrétiennes et catholiques, le drapeau de la Révolution et du Socialisme, si ce n'est les ennemis les plus acharnés de la religion et surtout du Catholicisme? Et qui ne voit, dans la pleine lumière de l'évidence et de la publicité, que c'est surtout en face de cette autorité pleine, signe authentique de la vérité divine, qu'éclate dans toute sa sauvage énergie cette opposition absolue à toute autorité, qui se nomme Révolution, qui se nomme communisme, ou qui se nomme Socialisme? Ah! si vous le pouvez, faites que dans les nations soumises encore, dans leur ensemble, aux influences du Catholicisme, il n'y ait partout que des chrétiens sincères et des catholiques ardents : alors, j'en jure par la vérité, il n'y aura plus là ni Socialisme ni Révolution. Saus doute, même au sein des populations catholiques, vous pouvez rencontrer des révolutionnaires et des

socialistes, hommes ennemis de toute religion, apostats de tout Christianisme. Mais où donc avez-vous rencontré une population religieuse et catholique, tout entière devenue révolutionnaire et socialiste, parce qu'elle est religieuse et catholique? Il n'y en a pas; il ne peut pas y en avoir; parce que, entre la Religion et la Révolution, entre le Catholicisme et le Socialisme, l'opposition est radicale, et l'antagonisme est absolu.

Donc, Messieurs, le sort pour nous en est jeté; entre la Religion et la Révolution, entre le Christianisme et le Socialisme, c'est à choisir : Tout ce qui vous éloigne de la Religion vous rapproche d'autant de la Révolution; et tout ce qui vous éloigne du Christianisme vous approche, dans la même mesure, du Socialisme; aussi sûrement, aussi exactement que tout ce qui vous éloigne de la lumière vous rapproche des ténèbres, que toute marche qui vous éloigne des feux de l'équateur, vous rapproche du froid et des glaces des pôles; et que tout ce qui nous éloigne de la vie nous approche de la mort.

Voici, au point de vue où nous sommes, le mot de notre destinée : ou nous redeviendrons chrétiens, et par là nous reprendrons la marche progressive sur la route ascendante où nous a placés le Christianisme; ou nous cesserons d'être chrétiens,

et par là, nous roulerons de chute en chute sur la voie descendante où nous place le Socialisme !.. Dans une telle alternative, notre choix ne peut être douteux : nous reviendrons pratiquement et efficacement au vrai Christianisme, à ce Christianisme intégral qui se nomme Catholicisme ; et là, au sein de la doctrine et de la vitalité catholique, et là seulement, nous trouverons (comme j'espère vous le montrer un jour,) la solution complète et adéquate de tous les problèmes de la vie sociale que posent toujours devant nous, sans les pouvoir résoudre jamais, les apôtres de la Révolution et les prophètes du Socialisme.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

LA CONSPIRATION SOCIALISTE, OU LE SOCIALISME COMME ACTION.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

PREMIÈRE ERREUR RADICALE DU SOCIALISME : L'ERREUR AU POINT DE DÉPART.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

DEUXIÈME ERREUR RADICALE DU SOCIALISME : L'ERREUR AU POINT D'ARRIVÉE, OU LE PARADIS SUR LA TERRE.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

ORIGINE OU GÉNÉALOGIE DU SOCIALISME.

659 — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.